BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
203
8 A
15
ROMA

Digitized by Google

# VOYAGES

# EN CORSE,

## A L'ILE D'ELBE,

# ET EN SARDAIGNE;

PAR M. VALERY,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI AUX PALAIS DE VERSAILLES ET DE TRIANON;
AUTEUR DES VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES EN ITALIE.

TOME DEUXIÈME.

Bruxelles.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838

38

Digitized by Google

203.8 A 15

# VOYAGES

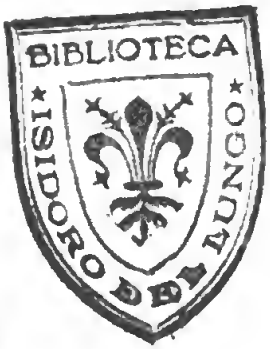
# EN CORSE,

## A L'ILE D'ELBE,

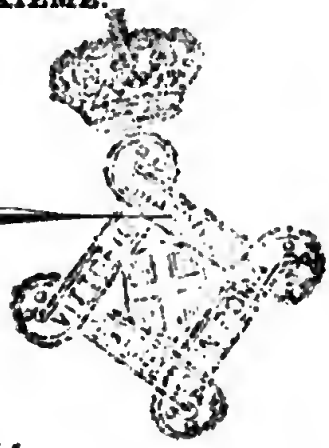
# ET EN SARDAIGNE;

PAR M. VALERY,

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI AUX PALAIS DE VERSAILLES ET DE TRIANON;
AUTEUR DES VOYAGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES EN ITALIE.




TOME DEUXIÈME.



Bruxelles.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.
HAUMAN ET COMPAGNIE.

1838

Digitized by Google

# VOYAGES

# EN CORSE,

## A L'ILE D'ELBE,

# ET EN SARDAIGNE.

Digitized by Google

Imprimerie de P. Mary.

Digitized by Google

# LIVRE TROISIÈME.

# VOYAGE EN SARDAIGNE.

## CHAPITRE PREMIER.

Départ de Bonifacio. — *Capo del Orso.*—Abus, inconséquences des quarantaines.

C'est de Bonifacio que je m'embarquai pour visiter la Sardaigne. A mon retour, je repassai avec plaisir par cette agréable ville afin de compléter mon voyage en Corse. Cet itinéraire est, je crois, le plus simple et le meilleur quand on veut parcourir les deux îles. On me procura une longue et incommode barque, lestée de gros pavés, pour aller à l'île de la Madeleine, adjacente à la Sardaigne et le premier point du territoire sarde où je devais toucher.

Je saluai en passant les rochers de San-Bainzo, de Cavallo et de Lavezzi, illustrés par les ruines

Digitized by Google

des carrières romaines [1]. Avant d'arriver à la Madeleine, je remarquai un rocher bizarre qui, de loin, présente tout à fait la forme d'un ours et a valu à ce point de la côte le nom de *Capo del Orso*.

Il me fallut subir, à la Madeleine, les inconséquentes rigueurs de la quarantaine. Cette quarantaine n'existait point pour aller de Marseille à Gênes; il n'y en avait point non plus pour ceux qui s'y rendaient de Bonifacio, et on me l'imposait pour passer l'étroit canal de Bonifacio à la Madeleine. Le gouverneur de Livourne venait d'obtenir qu'elle serait levée pour les bâtiments de ce port; le consul de France à Cagliari avait écrit à notre ministère des affaires étrangères, afin d'être autorisé à former une réclamation pareille qui n'aurait pu manquer d'être accueillie; mais il n'avait point reçu de réponse. Sans la complaisance du commandant et des autorités de l'île, qui me permirent secrètement, ainsi qu'à mon brave et impassible compagnon de voyage, M. Piras, négociant de Bonifacio, de nous installer dans la chambre d'un maître maçon du pays, j'aurais été, comme nos mariniers, contraint de passer, à bord de notre frêle barque et par la pluie, trois jours et deux nuits, ou de bivaquer sous un rocher de la côte, comme un négociant de Montpellier, que j'ai depuis rencontré en Sardaigne. Il n'y a point de

[1] Voyez liv. I, chap. LXXX.

# AVIS.

Quelques critiques ont été assez aimables pour trouver trop court le premier volume de ces voyages, et ils m'ont invité surtout à donner plus de développements aux faits historiques. Obligé par la forme d'itinéraire de ne traiter l'histoire qu'en détail et hors de l'ordre chronologique, je crois devoir avertir du procédé dont je me suis servi. Dès qu'un personnage est mentionné pour la première fois, je donne une sorte de notice sur son origine, ses succès, ses misères (car mes héros, y compris Napoléon et la grande princesse sarde Eléonore, qui le vaut, ont été presque tous malheureux); si ce personnage reparaît, je ne l'indique



Digitized by Google

lazaret à la Madcleine, et celui qu'il avait été question d'établir, au bon emplacement de l'île Saint-Étienne, n'a pu-avoir lieu, faute de fonds. Cette stupide quarantaine, si désagréable et si dure pour les voyageurs et le commerce français, fut enfin levée, grâce aux instances réitérées de notre excellent consul en Sardaigne, M. Cottard, et j'en ai probablement été la dernière victime.

---



Digitized by Google

## CHAPITRE II.

Ile de *la Madeleine*. — Colonie corse.—Aspect.—Le baron de Geneys.—Vins.—Raisins.—Marins.—Église.—Chandeliers de Nelson.—Bombe de Napoléon.

---

La colonie corse qui s'établit il y a environ un siècle à la Madeleine occupa d'abord le sommet, au point où se trouve aujourd'hui la petite église de la Trinité. Cette colonie s'accrut depuis des réfugiés fuyant la conscription de l'empire, et elle compte environ quinze cents habitants qui ont conservé la langue de leur première île. Ce point devint, lors du blocus continental, un vaste et riche entrepôt de marchandises anglaises. Il est impossible de n'être pas frappé de la propreté, de la bonne construction des maisons toutes blanchies à l'extérieur. Cette sorte de splendeur est due principalement au baron de Geneys, créateur de la marine sarde, commandant il y a une vingtaine d'années de la Madeleine, et véritable fondateur de la ville actuelle, tant il a contribué à l'accroître et à l'embellir.

L'île est à peu près inculte, à l'exception de quelques vignes qui donnent d'excellent vin et de très-bons raisins secs. Elle n'est guère habitée que par

des familles de marins : aussi la population des femmes me parut-elle exorbitante, ces marins étant le plus souvent en course, et cinq à six cents se trouvant alors employés dans le port de Gênes. Les marins très-habiles de la Madeleine ont fourni quelques hommes parvenus aux premiers grades, parmi lesquels les deux Millelire, le premier mort commandant de l'île, le second encore aujourd'hui directeur de l'arsenal de Gênes, ainsi que plusieurs autres officiers de mérite, tels que M. A. Zicavo, capitaine du port et commandant de marine à la Madeleine.

L'église, assez belle pour un si petit port, était nouvellement peinte à cause de la visite prochaine de l'évêque. Cette église fut rebâtie par les soins du baron de Geneys, avec les offrandes volontaires des habitants. Les matériaux tirés de la presqu'île de la Testa, près de Longosardo, et de l'île Tavolara, étaient avec empressement transportés, aux jours de fêtes et de dimanches, par les femmes et les enfants. Cette joyeuse et touchante corvée paraît convenir aux mœurs religieuses de l'Italie, et c'est à peu près de la même manière que fut érigé le temple splendide consacré par Canova au lieu de sa naissance, et qui lui sert de tombeau [1].

Cette église d'une petite île infréquentée offrait

[1] Voyez les *Voyages historiques et littéraires en Italie*, liv. v, chap. XXXIX.

encore, il y a peu d'années, les présents divers des deux premiers capitaines de terre et de mer qu'ait vus notre siècle : les chandeliers et la croix d'argent, avec un Christ doré, donnés par Nelson, et la bombe lancée de la main de Napoléon, de l'île Saint-Étienne, lorsque, commandant en second le bataillon des volontaires du Liamone, il faisait partie de l'expédition malheureuse dirigée en 1793 contre l'île de la Madeleine [1]. Cette bombe fut pointée vide par Napoléon, qui voulut seulement effrayer les habitants, presque ses compatriotes; elle tomba paisiblement dans un tombeau au milieu de l'église abandonnée avec précipitation par les fidèles, qui ne manquèrent pas d'attribuer à la protection de sainte Madeleine, patronne de l'église et de l'île, le miracle de la chute inoffensive du projectile. J'ai vu les chandeliers chez le procurateur de la fabrique, marchand de toiles, qui, pour plus de sûreté, les gardait dans sa boutique. La bombe fut cédée en 1832, moyennant trente écus, à un Anglais, M. Creig, commis de la maison Mackinstosch de Glascow, établi à la Madeleine, où il faisait récolter sur les rochers le lichen verdâtre, appelé *herba tramontana*, que la chimie anglaise emploie avec succès, ainsi que les lichens de Corse, à la teinture [2]. Un conseiller municipal avait négocié l'échange de

[1] Voyez liv. I, chap. LXXIII, et ci-après, chap. LI.
[2] Voyez liv. I, chap. LXV.

la bombe, laquelle fut envoyée en Écosse à l'insu des habitants. Les trente écus devaient servir à l'acquisition d'une horloge dont la paroisse manquait encore.

Les deux grands donataires de la Madeleine n'ont point toutefois touché son sol. Nelson, qui laissait aller à terre ses officiers, ne voulait jamais quitter un instant son bord, et le corps d'armée de Napoléon fut repoussé. Cette carrière si glorieuse, ces innombrables victoires sur tant de lointains champs de bataille, devaient se trouver entre deux désastres : le petit et obscur échec de la Madeleine et l'immense revers de Waterloo.

---

## CHAPITRE III.

*Porto-Pullo.*—Ile de la *Tavolara.* — Berger-Souverain. — Chèvrès.—Golfe de *Terra-Nova.*—Barre.

Je repris la mer pour me rendre à Terra-Nova. Au fond du golfe de *Liscia-Grande*, est Porto-Pullo[1], excellente station reconnue et appréciée par Nelson dont le nom est resté imposant et populaire dans ces parages.

L'aspect extraordinaire de l'île Tavolara, haut rocher escarpé, dentelé, rappelle le pic déchiré de Gibraltar. Mais au lieu des magots hideux et sans queue qui peuplent ce dernier, l'île Tavolara est habitée par des troupes gracieuses de chèvres sauvages qui errent sur les hauteurs, agiles animaux à la moustache dorée par les herbes aromatiques qui leur servent de pâture, et dont la chasse difficile, périlleuse, provoque l'intrépidité du chasseur.

Cette île, l'ancienne Hermæa, fréquentée par les Romains qui venaient y pêcher le mollusque dont

[1] C'est à tort que les cartes et quelques écrivains indiquent Porto-Poglio.

ils tiraient la pourpre, est la plus grande de l'archipel de la côte. Elle a été en quelque sorte donnée par le roi de Sardaigne à un berger corse, nouveau souverain qu'a produit sa patrie, seul humain, qui, avec sa famille, habite ce désert. Ce berger-roi n'a pour sujets que ses brebis et les chèvres de la montagne. Le titre honorifique d'intendant de la Santé de l'archipel voisin, lui a été accordé; il récolte du blé sur les bords de son île, et jouit d'une certaine aisance. Il voulut récemment remplacer sa hutte de feuillage par une maison, mais il trouva un cadavre en creusant les fondations, et il a commencé plus loin son Capitole.

Le golfe de Terra-Nova est magnifique, et s'il était débarrassé de la barre jetée par les Génois, dans leurs guerres contre les Pisans, il pourrait devenir le premier de Sardaigne, et l'un des meilleurs de l'Europe. Cette barre apprauvrit toute la partie maritime de la province de la Gallura; formée, dit-on, de deux galères coulées bas, et de tas de pierres, elle pourrait être aisément et promptement déblayée, travail qu'un propriétaire industrieux de Terra-Nova, dont l'offre n'a malheureusement point été accueillie, avait proposé d'exécuter, moyennant un droit à l'entrée de chaque navire.

---

## CHAPITRE IV.

*Terra-Nova.* — Aspect. — M. Puccio. — *Cucotto.*—Église *Saint-Simplicius.* —Colonne.—Citerne.—Vue.—Plaine. —Population ancienne et actuelle de la Sardaigne.

Le village maritime de Terra-Nova, insalubre, dépeuplé, qui n'a pas deux mille habitants, occupe l'emplacement de l'antique et célèbre Olbia.

L'aspect des maisons est celui de grandes métairies alignées, blanchies. J'y fus reçu à merveille par un Sarde plein d'esprit, d'intelligence et de capacité, M. Puccio, qui, après une vie voyageuse et aventureuse, est revenu cultiver ses champs. M. Puccio faisait une très-plaisante peinture d'un certain hôte anglais qu'il avait gardé plusieurs jours, chasseur forcené, descendu chez lui avec dix-sept chiens et trois valets, qui partait avant le soleil levé, ne rentrait qu'à la nuit, se faisait servir à souper, et ne daignait pas lui adresser quatre paroles, *solemne bestia*, ainsi que le traitait la facétieuse rancune de M. Puccio.

Du point, dit Cucotto, donné pour l'emplacement de l'ancien arsenal, on jouit de la plus admirable vue du golfe.

Dans la campagne, l'église Saint-Simplicius, qui remonte aux Pisans, est à peu près abandonnée, et l'on n'y célèbre l'office que deux fois l'an : au mois de mai, à la fête du saint, et au mois de septembre, anniversaire de la dédicace. L'église était une véritable volière lorsque j'y entrai, tant il y avait d'oiseaux qui faisaient un vacarme affreux de leurs cris et du battement de leurs ailes, et tant ils avaient de peine à s'échapper par les longues et étroites fenêtres. Je souhaitais à la vieille église pisane l'élégant sacristain du temple de Delphes, modèle de l'immortel Éliacin, ce jeune Ion qui menaçait de percer de ses flèches les oiseaux du Parnasse, profanateurs du temple d'Apollon, et le cygne aux pieds de pourpre qui semblait voguer comme en ramant vers l'autel [1].

Deux colonnes de Saint-Simplicius sont du même brillant granit qu'une petite colonne voisine de l'église, et sans inscription. Ce granit est le même que celui des colonnes de l'église Sainte-Marie-Majeure de Rome, et ces colonnes, comme celles des baptistères de Pise et de Florence, paraissent avoir été tirées de Sardaigne [2].

Une citerne bordée de granit, taillée dans le roc, et du temps de l'église, fournit abondamment une eau très-fraîche.

[1] Voyez le charmant monologue d'Ion de la tragédie d'Euripide.

[2] Voyez ci-après, chap. CIV.

De l'église Saint-Simplicius, le point de vue de la plaine couronnée de collines de formes diverses, avec l'apparition de l'île Tavolara, est superbe. Près de là sont les traces d'une voie romaine. Tout ce désert respire l'antiquité. On aperçoit des restes de murs et d'un aqueduc, et l'on peut juger du vaste emplacement de la cité antique que le consul Lucius Cornelius Scipion n'avait point osé attaquer, et pour le siége de laquelle il fut contraint de retourner en Italie chercher des renforts à son armée.

Cette belle plaine de Terra-Nova, autrefois si florissante, qui compta jusqu'à douze cités et soixante-dix communes, si heureusement située au bord de la mer, abritée par les montagnes et sous un si beau climat, pourrait nourrir plus de cinquante mille habitants, et elle possède encore tous les éléments de son ancienne prospérité. Le même déclin s'applique au reste de l'île, sans que le sol y soit appauvri; elle a compté jusqu'à un million deux cent mille âmes, et malgré quelques récents progrès, elle n'en comptait en 1835 que cinq cent trois mille cinq cent trente-six.

C'est dans la plaine de Terra-Nova que fut défait et tué le général carthaginois Hannon, par L. Cornelius Scipion qui lui décerna de magnifiques funérailles auxquelles il assista. Ce capitaine romain fut le premier qui obtint par sa victoire le triomphe inscrit sur les tables du Capitole, et

qu'accompagnèrent plusieurs milliers d'esclaves sardes, derrière le char du vainqueur. Les Sardes ouvrent ainsi cette marche de captifs fameux, parmi lesquels devait figurer le dernier successeur d'Alexandre, et que ferma la reine de Palmyre.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE V.

Ancienne *Olbia*.—Domination romaine.

L'époque reculée de la fondation d'Olbia est restée très-incertaine. Les débris que le soc de la charrue y découvre sont du meilleur style : des anneaux romains, de riches camées servent à la parure des paysannes. Le hasard fit trouver jusqu'à cinquante de ces joyaux pendant une année et à peu près une douzaine en 1833. Un tel sol mériterait bien d'être honoré de ces fouilles devenues trop souvent un commerce ou une vanité. L'antiquité se retrouve même à la surface : le langage est celui, de tous les idiomes modernes, qui a conservé le plus de mots latins [1]; les vêtements rappellent ceux qu'a décrits Tite-Live, et dont s'est moqué Ciceron; la charrue est encore à peu près la même que celle des Géorgiques, et le charriot ne diffère point de l'αρξα grec et du *plaustrum* romain.

La Sardaigne fut déclarée province romaine dès l'an 518 de Rome, elle le fut avant la Sicile, qui

[1] Voyez ci-après, chap. LXXXVI.

n'obtint ce fatal honneur qu'après la chute de Syracuse. Olbia devint le séjour de Quintus Ciceron, préteur chargé par Pompée, qui venait d'être élevé à la dignité de fournisseur de Rome, d'aller chercher du blé en Sardaigne. Si l'amitié de son illustre frère n'est point trop partiale, Quintus avait réussi dans le pays. Ciceron l'invitait tendrement à se méfier du climat de la Sardaigne; et depuis, malgré quelques concessions oratoires, il en a même fort spirituellement maltraité les habitants. La Corse et la Sardaigne, ces îles méconnues que mes obscurs efforts voudraient réhabiliter, ont été fatalement discréditées par les deux plus beaux esprits de Rome, Sénèque et Ciceron, mais juges suspects, puisque le premier était exilé, et que le second, avocat du préteur Scaurus, espèce de Verrès de la Sardaigne, dont la défense fait peu d'honneur à l'orateur romain, attaquait la nation, afin d'affaiblir les nombreuses dépositions des témoins qui accusaient son infâme client. Bientôt, lors de la poursuite d'un autre avide préteur, Albutius, la Sardaigne eut le plus glorieux des avocats, c'était Jules César.

La Sardaigne, livrée chez les modernes à d'obscurs ou d'ineptes vice-rois aragonais, espagnols ou piémontais, dédaignée de nos voyageurs et de nos curieux, si peu remarquée sous le rapport littéraire, fut soumise, gouvernée, visitée, dans l'antiquité, par les plus illustres Romains, Cornelius

Scipion, Caton l'ancien, les Gracques, Pompée, le frère de Ciceron, César, et elle a passé pour avoir vu naître le père de la poésie latine, Ennius, qui l'avait habitée jusqu'à l'âge de quarante ans, y avait fait la guerre comme centurion, et y avait appris le grec à Caton, alors préteur, auquel il dut d'être mené à Rome. Sous les empereurs, la Sardaigne n'a plus de célébrité que par les deux mots cruels de Tacite, *vile damnum*, au sujet de la déportation de quatre mille juifs envoyés pour y réprimer le brigandage, et livrés à l'inclémence du climat.

Par un de ces coups de la fortune des enfants d'Israël, leur race, qui avait crû et multiplié en Sardaigne, fut expulsée de l'île plus de quatorze siècles après le sénatus-consulte de Tibère, et le décret fut rendu le 31 mars 1492, sous le gouvernement du légiste aragonais Jean Dusay, le premier vice-roi qui n'eût pas été militaire. Les juifs avaient trouvé en Sardaigne un illustre protecteur, le pape saint Grégoire, qui figure si honorablement dans l'histoire de l'île [1]. Ce grand pape porta l'esprit de charité (je ne veux point du mot tolérance pour un tel homme et un tel siècle) jusqu'à leur faire rendre par l'évêque de Cagliari la synagogue que l'un d'eux, nouveau converti, avait violemment changée en église. Cette espèce de

[1] Voyez ci-après les chap. XLIII et XCIV.

Polyeucte, fanatique bizarre, était entré dans la synagogue, le jour de Pâques, à la tête d'une horde sans frein (*quibusdam indisciplinatis*), et il en avait chassé tout le monde après y avoir pénétré et y avoir arboré la croix, les images du Sauveur et de la Vierge, ainsi que la robe blanche qu'il avait revêtue la veille, le jour de son baptême.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE VI.

Sardes. — *Cavalcanti.*

Il m'est impossible d'oublier l'impression que je reçus à mon arrivée sur la plage de Terra-Nova, à la vue des premiers Sardes que je rencontrai, et en me trouvant au milieu de cette population moins connue que certaines tribus sauvages de l'Amérique, et dont les barbes épaisses, les sombres vêtements, les visages basanés, les cheveux flottants, l'armure théâtrale m'étaient si nouveaux. La mine rébarbative du campagnard sarde contraste véritablement avec son caractère, avec son extrême douceur trop ignorée et que j'ai depuis été à même d'observer. Ce paysan barbu, armé d'un long fusil et d'un large coutelas (*gulteddo*) passé par devant et suspendu à un ceinturon de cuir servant de giberne [1], la tête enveloppée d'un capu-

[1] Cet inséparable gulteddo paraît assez semblable au couteau germanique que les indigènes de la Gaule du VIe siècle portaient pour se défendre contre les harcellements perpétuels des guerriers francs ; malgré son inutilité actuelle, les Sardes ne le quittent guère plus que les Gaulois ne quittaient leur couteau de sûreté, dit Skrama-

chon pointu et noir ou brun comme le reste de son vêtement, à l'exception de son espèce de petit caleçon de toile blanche, ce paysan vous salue en route avec politesse et vous souhaite affectueusement un *buon viaggio*.

Le *cavalcante* (muletier du pays où l'on ne se sert que de chevaux) avec lequel je m'arrangeai, avait tout ce pittoresque digne des crayons d'Horace Vernet, de Schnetz, de Cogniet et de Léopold Robert, et il était bien supérieur à mon muletier de Corse, Martin, dont le large chapeau rond, la veste de velours vert-pomme et la longue queue tenaient encore de la civilisation. Le *cavalcante*, quand vous le payez, vous baise respectueusement la main qu'il appuie contre sa longue barbe. Si j'ai loué les voiturins d'Italie, je ne dois pas moins d'éloges aux *cavalcanti* sardes, fort braves gens, causant, toujours de bonne humeur et attachés à l'étranger qu'ils conduisent. Je ne puis en vérité oublier le bon naturel de mon *cavalcante* Giovanni, qui avait fait dire une messe pour les âmes du purgatoire, afin qu'un cheval excellent qui m'avait été prêté à Oristano, et que la maladresse d'un maréchal ferrant de Sassari avait estropié, cessât de boiter et que je fusse moins cahoté par son allure incertaine.

Sax. Voy. les *Dix ans d'études historiques*, par M. A. Thierry, pag. 389.

La gaieté de ce peuple n'est pas moins extraordinaire que sa douceur. J'ai parcouru à cheval la plus grande partie de la Sardaigne, prenant chaque jour de nouveaux guides, car le *cavalcante* qui, au moment du traité, fait à haute voix et en présence de témoins, se vante un peu trop de connaître toute l'île, ne peut en savoir tous les sentiers. Ce guide était ordinairement quelque pauvre diable de l'endroit où j'étais arrivé la veille, il avait couché sur la dure, eh bien! du matin jusqu'au soir, il était allègre, en train, chantant. Je m'aperçus même une fois qu'un de ces garçons, des plus gueux que j'eusse rencontrés, dont la cravache était la longue corde par laquelle il attachait son cheval, ayant remarqué que je ne buvais point de vin, choqué en vrai Sarde d'une telle manie, improvisa là-dessus dans son patois une espèce de couplet à boire, et que tout en trottant devant moi, ce jovial gueux chansonnait *il signor che non beve vino.*

---

## CHAPITRE VII.

### Hospitalité sarde.

J'ai essayé de peindre l'empressement, la grâce de l'hospitalité corse [1], et certes je n'ai point envie de me dédire; mais il y a dans cette hospitalité quelque chose de la vanité française. L'hospitalité sarde a un tout autre caractère : elle est, on peut le dire, plus primitive, plus antique, plus simple, plus universelle. La Sardaigne, qui a gardé le nom qu'elle portait jusque dans les temps héroïques [2], conserve encore une multitude de traits caractéristiques qui rappellent les vertus et les mœurs

[1] Voyez liv. I, chap. XIX.

[2] Son premier nom de *Sandaliotis* ou *Ichnusa*, provient, dit-on, de la forme de sandale ou plante du pied que présente l'île. Elle changea sa triviale dénomination grecque pour prendre le nom de son premier civilisateur, le Lybien Sardus, qui s'en empara environ seize cents ans avant l'ère chrétienne :

« *Mox Lybici Sardus generoso sanguine fidens*
» *Herculis, ex sese mutavit nomina terræ.* »

(Silius Italicus.)

des anciens peuples. L'hospitalité est à la fois une tradition, un goût et presque un besoin pour le Sarde. M. le Cav. Orrù de Sardara, chez lequel j'eus l'honneur d'être reçu, me racontait que le feu comte son père, modèle des vieilles mœurs sardes, quoique vivant au sein d'une aimable et nombreuse famille (il avait été marié trois fois à de très-jeunes personnes et il avait épousé les deux dernières dans sa maturité et sa vieillesse), était au comble de la joie lorsqu'il lui tombait une douzaine d'hôtes, et qu'il était triste, de mauvaise humeur, quand il n'avait personne à souper; alors il allait relancer ses voisins, ou bien il amenait quelque passant pour lui tenir compagnie et boire avec lui.

Dans les palais, car on donne quelquefois ce nom à d'assez grandes et vilaines maisons, *la servitù* (les domestiques) vous baise la main à votre arrivée; vous êtes accueilli par l'accolade de toute la famille et par un *ben arrivato* qu'accompagne bientôt le gracieux *s'accomodi,* idiotisme des mœurs et de la langue italienne, intraduisible dans nos mœurs et notre langue gourmée. Dans la cabane du berger (*ovile*) et à sa table, on vous crie *a parte signor, a parte* (partagez avec nous), et aussitôt un mouton est pris, tué, dépouillé et rôti pour votre repas à la manière des héros d'Homère. Souvent il m'a été répété dans ces gîtes étroits, le proverbe de l'hospitalité sarde, *se la casa è piccola,*

Digitized by Google

*il cuor è grande* [1]. Au lieu de l'escorte bruyante de l'hôte corse qui allonge quelquefois votre chemin afin de vous faire voir ses propriétés, l'hôte sarde vous reconduit avec un humble *compatisca* et s'excuse de n'avoir pu mieux faire. Il n'est point nécessaire de marquer là les logements militaires; ils n'ont lieu que pour la forme, car l'hospitalité sarde s'exerce encore envers la troupe en passage. Chaque paysan s'empresse de recevoir quelques soldats; il se vante du nombre dont il s'est chargé, et même dans le Campidano d'Oristano où le vin est très-fort, il traite quelquefois un peu trop bien ses hôtes. C'est ce que me contait un ancien officier de la garde royale, que sa famille bien pensante avait obligé de passer au service de Sardaigne en 1830, et qui, sous le shako et l'uniforme allemands adoptés par l'armée piémontaise, regrettait le service français. Il allait même jusqu'à attribuer à la forme de ce shako la perte des ses cheveux, qu'il aurait bien pu mettre sur le compte de sa cinquantaine.

Mais une hospitalité qui m'a laissé les plus chers souvenirs est celle des ecclésiastiques, de ces dignes curés, vicaires et recteurs, de ces excellents chanoines qui vous abandonnent si généreusement leur propre lit. Combien de fois dans ces gîtes pieux, entouré à mon réveil du mobilier de la prière et de la pénitence, des saintes images, des

[1] « Si la maison est petite, le cœur est grand. »

livres sacrés, des rameaux bénits, j'étais confondu, accablé de la tiédeur de mon zèle. On sent que les convictions de ces hommes doivent être sincères, puisque leur vie matérielle même s'y rattache. J'ajouterai que la plupart de ces ecclésiastiques sont des hommes instruits, d'un vrai mérite, et dont plusieurs avaient suivi la carrière du barreau. Ce clergé aisé, hospitalier, est toutefois assez relâché : l'ardeur du climat produit la fragilité des sens ; plus d'un village voit croître et multiplier la génération du pasteur, et la morale ne s'allie pas toujours avec la foi.

On peut néanmoins remarquer, sans diminuer le prix de l'hospitalité sarde, qu'elle s'explique par le bon marché de la vie du pays, et qu'elle est peu coûteuse aux propriétaires, même de fortune médiocre, et qui ne posséderaient pas, comme le comte Orrù, jusqu'à onze mille porcs. Chacun fait son pain chez soi et avec son blé ; le poisson se vend à la livre comme en Angleterre, mais il ne coûte guère que deux ou trois sous ; la viande est à un sou. Un excellent chevreau, nourri des herbes odorantes de la montagne, s'est vendu, à l'un de mes compagnons de voyage, un demi-réal (dix sous), et sa peau en vaut cinq : une côtelette chez un restaurant de Paris est ainsi plus chère que ce tendre animal. Mais ce qui est infiniment préférable aux copieux festins de l'hospitalité sarde, c'est sa bonne grâce et son infatigable, son attentive obligeance, à laquelle je dus d'être délivré de l'in-

salubre et périlleux souper dont le voyageur doit tant se garder, et qui n'est guère moins tardif là que dans la société de Paris, il y a soixante ans. Le contre-coup de ce malencontreux souper est de vous faire lever tard. J'ai rencontré des propriétaires qui, à la campagne, n'étaient point debout avant dix heures.

Votre caractère d'hôte, en Sardaigne, semble véritablement extraordinaire; il est presque celui du maître de la maison. Il y a telle de ces familles rurales dans laquelle j'aurais volontiers passé ma vie, tandis que, malgré la courtoisie des cavaliers de Sassari et de Cagliari, je sens que leurs priviléges eussent fini par me blesser [1].

Il est une observation que je crois pouvoir rattacher à ce tableau de l'hospitalité en Sardaigne, c'est que l'autorité là, au lieu d'être importune, est singulièrement polie, attentive et protectrice. L'usage veut que l'on fasse une visite au gouverneur de la ville, loyal militaire, ne parlant pas trop mal français, ayant parfois servi dans nos armées, point du tout partisan des barons, et jouissant d'un pouvoir beaucoup trop absolu, dont il n'abuse point. Une fois entré dans l'île, vous voyagez partout librement, et sans être obligé, comme en Italie, à cette perpétuelle exhibition du *passaporto*.

[1] Voyez ci-après, chap. XVIII.

## CHAPITRE VIII.

Château de *Paudlazza*.—Anciens châteaux.—Féodalité en Sardaigne.—Sa suppression.

A mon départ de Terra-Nova, j'aperçus, en haut de la montagne, les vastes ruines du château de Padulazza, féodal manoir qui remonte au XIIIe siècle. Les ruines des anciens châteaux de la Sardaigne sont infiniment plus considérables et mieux conservées qu'en Corse. La superbe domination aragonnaise ou espagnole ne poursuivait point et ne cherchait point à effacer, comme l'envieuse oppression de Gênes, les traces nationales du passé de la Sardaigne.

Homme de la France nouvelle, je ne connaissais la féodalité que par les livres. Malgré les déclamations des philosophes, il me semblait que cette forme de gouvernement avait pu convenir à certaines époques ; qu'au lieu d'être un obstacle, elle avait contribué d'une manière nécessaire et puissante au perfectionnement social, puisqu'elle se retrouvait partout où des circonstances semblables s'étaient réunies [1], et qu'en France et en Angle-

[1] Au Mexique, à la Chine, au Japon, à Otaïti, dans la

terre, cette législation des barons laboureurs fut le seul moyen d'ordre et de conservation applicable à une société militaire et nouvelle. La lecture de Walter Scott m'avait encore rendu la féodalité poétique, et elle me paraissait intéressante à observer, surtout à côté du nivellement français de la Corse. Une remarque du dernier et judicieux historien de la Sardaigne m'avait rendu particulièrement respectable la féodalité de cette contrée, puisqu'il attribue à son introduction et à son exercice l'abolition tacite de l'esclavage [1]. Je trouvai cette féodalité décrépite, mourante ; elle avait fait son temps, et deux ans après elle devait tomber sous une simple ordonnance, au lieu d'être abolie légalement par les anciens états sardes (*stamenti*), mis de côté depuis quarante ans. Les transports du peuple à la promulgation du décret du 21 mai 1836, s'expliquent par la pesanteur des droits féodaux en Sardaigne. L'Espagne avait détaillé

Tartarie, dans les Gaules et chez presque tous les peuples du nord. De nos jours, le système féodal fit aussi partie de la constitution politique établie par Toussaint-Louverture. « La fortune des généraux noirs, » dit M. le général Pamphile Delacroix, dans ses excellents *Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de Saint-Domingue*, « n'aurait bientôt plus eu de bornes, si la paix eût laissé » au système de fermage (véritable féodalité) le temps de » développer toutes ses ressources. » Chap. x.

[1] Voyez liv. xi de la *Storia di Sardegna*, par M. le baron Manno.

l'île à ses barons. Le paysan ne payait pas moins de quatre-vingts pour cent sur sa récolte, et le petit tas de blé qui lui restait après ses labeurs d'une année, était encore diminué par le frère mendiant qui le gruge.

Mais si la féodalité, en désaccord avec les lois et l'administration actuelles, devait finir, sa suppression ne doit s'opérer ni sans indemnité, ni sans règle. Le baron devient grand propriétaire, et la société serait ébranlée jusque dans ses bases si ce qu'il possède était discuté et si l'on y portait la moindre atteinte. Ce rôle de propriétaire, moins flatteur pour la vanité que le vieux titre féodal, ne laisse pas que d'avoir aussi ses douceurs. On peut librement disposer de son bien, avantage que ne possédait pas toujours le superbe baron qui n'exportait son blé que sous le bon plaisir de la commune, laquelle certifiait qu'il ne lui en manquait point, et retenait quelquefois pendant six mois dans le grenier, le blé de son seigneur. Celui-ci, depuis des siècles, était tenu de lui vendre ce blé au même prix. L'indépendance de la propriété semble bien préférable à une suprématie aussi gênante. Le rachat paraît encore légitime, puisque les terres ont dû être vendues d'après le produit des fiefs. Quant au droit de pendre, celui-là ne mérite aucune indemnité, car il est hors de la nature.

---

## CHAPITRE IX.

*Limbara.* — Montagnes ; — forêts de la Sardaigne. — Fontaine de *Caddos.*—*Berchidda.*—Alvaro Mannu.

Les monts de Limbara, une des plus hautes chaînes de montagnes de la Sardaigne, et dont le pic principal, le Gigantino, s'élève de douze cent dix-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, ces monts qui de la plaine présentent avec leurs crêtes dentelées un si pittoresque aspect, sont arrosés par d'abondantes sources et de nombreux ruisseaux qui descendent jusqu'à la mer.

Les montagnes de Sardaigne, ainsi qu'on le verra au mont Argentu, le plus élevé de l'île [1], ne sont point comparables à celles de Corse : aucune d'elles n'approche du Monte-Rotondo et du Monte-d'Oro, et elles sont même inférieures à nos montagnes d'Auvergne. Les Sardes parlent cependant beaucoup de leurs montagnes, qui ne sont le plus souvent que de simples collines.

Les monts de la chaîne centrale suivent la même direction que celle des montagnes de Corse,

[1] Voyez ci-après, chap. LXXX.

indice de l'ancienne jonction des deux îles. Cette île unique dut être alors la plus vaste et comme la reine de la Méditerranée, puisque la Sardaigne n'a que soixante milles carrés de moins que la Sicile.

La Sardaigne, à côté des pics de la Corse ou de l'immense Etna, apparaît à l'horizon comme un large plateau d'azur jeté au milieu de la Méditerranée.

Les bois que j'ai traversés sur les flancs des monts de Limbara, offraient un grand nombre d'arbres fruitiers devenus sauvages. Quelques arbres assez élevés avaient été barbarement brûlés et coupés par les bergers, afin de fournir de leurs feuilles quelque pâture aux bestiaux. Le fer et le feu des pâtres ravagent impunément les autres forêts de la Sardaigne. On ne remarquait aucun de ces arbres colosses, libres monuments de la nature que la main de l'homme améliore. La conservation des forêts est là très-négligée, à peu près nulle. Un unique magistrat, créé pendant le séjour de la cour en Sardaigne, qui a quatre cents écus sardes (deux mille francs), et ne fait rien, compose toute l'administration forestière.

A six heures de Terra-Nova, est le village de Berchidda, situé au pied du Gigantino. Sur la route, on s'arrête à la fontaine de Caddos, agréable relais du voyageur, enveloppée de chênes verts et citée pour l'abondance, la fraîcheur et la légèreté de son eau.

Digitized by Google

Berchidda, dans un sol sablonneux, avec des rues assez régulières, compte plus de douze cents habitants, industrieux, honnêtes, et qui doivent leur aisance au travail. Les femmes y tissent le lin, la laine, et leurs couvertures de lit de diverses couleurs offrent des dessins qui passent pour plus élégants que ceux des pays voisins. Il y a trois églises, et la paroisse dédiée à saint Sébastien, nue, grande, est une antique construction.

Ce village est la patrie du fameux improvisateur Alvaro Mannu, paysan de génie, dont le talent, cultivé, eût illustré la Sardaigne. Alvaro Mannu, né vers la fin du XVII^e siècle, mourut en 1773. Après plus d'un demi-siècle, la renommée de ce chantre vit encore au sein de ses montagnes, et l'on y cite avec honneur le poëte de Berchidda (*su cantadore de Berchidda*). Pendant des nuits entières, il retenait, par l'enchantement de ses vers, le peuple assemblé près des églises dont la fête se célébrait. Aucun des nombreux improvisateurs de cette partie de l'île n'osait s'égaler à Alvaro Mannu. Mais, presque octogénaire, ce Corneille de l'improvisation vit la gloire de ses derniers jours éclipsée par les succès d'un rival plus pur, plus correct, le poëte dit le Pisurci, d'un village voisin de celui de Bantina. Pisurci, homme instruit, avait étudié la théologie; il fut curé de diverses paroisses, et les pièces qu'il a laissées sont remarquables par la pompe d'un rhythme beaucoup plus rapproché des

hexamètres latins que les vers italiens, exemple nouveau des rapports qui existent entre les dialectes sardes et la langue latine [1].

A cinq heures de Berchidda est Tempio, chef-lieu de la Gallura; on n'y arrive qu'à travers les affreux sentiers du Limbara où la prudence commande fréquemment de mettre pied à terre.

[1] Voyez ci-après, chap. LXXXVI.

---

## CHAPITRE X.

TEMPIO. — Arrivée de l'évêque. — Maisons de granit. — Fontaine.—Filles de Tempio.—Vue.

J'arrivai à Tempio le jour, et au moment de l'entrée de l'évêque nouvellement nommé. Tous les habitants de ce gros village s'étaient portés à près d'une demi-lieue à la rencontre du prélat, et le cortége, bruyante calvacade, était, indépendamment des autorités civiles et militaires, de plus de trois cents hommes, paysans à barbes épaisses, armés de fusils, de coutelas; et d'abbés, de chanoines aussi à cheval, avec des parapluies sous le bras, quoique le temps fût très-beau. L'évêque, simplement vêtu, était entre deux de ses chanoines et portait des éperons d'argent comme le mors de son cheval. Cet évêque, d'une pauvre famille de Tempio, avait quitté sa patrie depuis plus de quarante ans; il y revenait au milieu des honneurs et surtout de l'estime universelle, après avoir été longtemps curé, et il dut être satisfait et ému de la bonne réception qui lui était faite. Ce n'était point là le moine scandaleux et simoniaque de Tem-

pio, pendu pour avoir trahi le prince-juge pisan [1], dont il était le favori, et si admirablement crayonné par Dante :

. . . . . « fu frate Gomita,
Quel di Gallura, vasel d' ogni froda,
Ch' ebbe i nimici di suo donno in mano
E fe' lor si che ciascun se ne loda :

Denar si tolse, e lasciolli di piano
Si com' e 'dice : e negli altri ufici anche
Barattier fu non picciol ma sovrano.

Usa con esso donno Michel Zanche
Di Logodoro, e a dir di Sardigna
Le lingue lor non si sentono stanche [2].»

Ce riche village de Tempio, comme la plupart des autres villages de la Gallura, est bâti entièrement de pierres d'un granit gris très-dur et très-brillant. Quelques-unes de ces hautes maisons, avec un peu d'architecture, seraient des palais dignes de Venise, de Rome ou de Forence. Malgré

[1] Voyez ci-après, chap. XIII.

[2] Inf. Cant. XXII, 81.

« C'était frère Gomite, de la Gallura, ce vase d'iniquité, » qui eut dans sa main les ennemis de son maître, et fit » tant que chacun d'eux se loua de lui : il en reçut de l'or » et les laissa libres comme il le dit lui-même : et dans ses » autres emplois, il ne fut pas petit trafiquant, mais grand » maître. Cette ombre converse souvent avec don Michel » Sanche de Logodoro, et leurs langues ne se lassent ja- » mais de parler de la Sardaigne. »

sa prospérité, sa population de neuf mille sept cent soixante-cinq habitants (y compris les *strazzus* ou cabanes de bergers), Tempio était condamné à rester village puisqu'il était fief, et que le roi ne pouvait y nommer aux emplois. Ce n'est que depuis la suppression de la féodalité qu'il vient d'être déclaré ville.

Une jolie et très-abondante fontaine d'excellente eau, aussi en granit, avec abreuvoir et lavoir, faite en 1830, a été à tort barbouillée de blanc; l'éclat brut et naturel du granit serait infiniment préférable à un tel badigeonnage. J'admirai l'aisance de ces belles filles de Tempio, bien drapées et pieds nus, à la taille svelte, venant puiser de l'eau à la fontaine, et portant leurs seaux légèrement sur la tête et sans jamais y toucher. Une dame obligeante de la société de Tempio voulut bien me présenter l'une d'elles, qu'elle avait fait revêtir de ses habits de fête, costume éclatant de drap écarlate avec d'élégants boutons dorés.

Le plus beau point de vue de Tempio est de la chapelle Saint-Laurent, appartenant à l'honorable et excellente famille Sardo dont la touchante, la patriarcale hospitalité m'a laissé un profond souvenir. Cette vue, mêlée de collines, de rochers, de vallées et de mer, offre à peu près le caractère commun aux autres vues de la Sardaigne.

---

## CHAPITRE XI.

*Gallura.* — Habitants. — Improvisateurs. — Dialecte. — D. Pes.

La salubrité, la légèreté de l'air de Tempio a produit la santé, la fraîcheur, la force, la beauté, le courage, l'intelligence des habitants; comme ceux de la Gallura, ils sont à tous égards les plus renommés de l'île. Selon Fara, écrivain du XVI^e siècle, historien élégant de la Sardaigne, mais quelque peu chimérique, la Gallura serait une colonie gauloise; ses armes sont un coq, et l'on pourrait trouver quelque analogie entre la vivacité de l'esprit naturel des habitants et l'esprit français. L'étymologie donnée par le vieil historien national paraît préférable à celle du diffus commentateur de Dante, Christophe Landino, qui fait dériver le même nom de certains comtes pisans dont les armes étaient un coq.

La générosité, l'honneur battent au cœur de ces montagnards. On m'a cité le refus que firent, au mois de septembre 1810, le syndic et les six conseillers de la Gallura au chevalier Balbo, député

du roi dans cette province, en rejetant la solde de deux sous et l'uniforme qu'on voulait leur imposer comme miliciens, quoiqu'ils ne fussent tenus qu'à un service de trois mois par année, et je ne crois pas qu'il soit possible de s'exprimer avec plus de respect, de dévouement, de patriotisme, de noblesse et d'indépendance. Mandés à Sassari par le gouverneur, le chevalier Varax, ils persistèrent : on les avait invités à attendre jusqu'au jour du courrier de Cagliari, qui devait apporter les dépêches du gouvernement. Dès le matin de ce jour, ils étaient tous bottés, éperonnés et prêts à retourner chez eux, que les dépêches vinssent ou non.

De toutes les provinces sardes, la Gallura avait la première presque secoué le joug féodal. La désuétude, si applicable à ce genre d'abus, et quelques coups de fusil avaient suffi. Cette sorte d'affranchissement explique la supériorité des habitants de la Gallura sur les autres Sardes, et l'aisance dont ils jouissent. Ils ont aussi trouvé moyen d'échapper à la mauvaise justice du pays, en faisant décider leurs procès par des arbitres qu'ils choisissent entre eux, espèce de jury convenu dont ils respectent les verdicts.

Le perfectionnement social, le progrès des bergers de la Gallura n'ont point altéré leur caractère, leur physionomie poétique. Ils continuent de chanter leurs vers improvisés en s'accompagnant sur la

guitare. Quelquefois deux de ces bergers, à la manière de ceux des Bucoliques,

« Alternis igitur contendere versibus ambo cœpere [1], »

et ils se font, avant de préluder, les mêmes politesses. Les compositions de ces Corydons, de ces Thyrsis sardes sont fort peu répandues, car il n'y a point là de sténographes. Je dois à la mémoire d'un chanoine, homme de goût, des environs de Tempio, le texte de plusieurs de ces improvisations. Voici la plus remarquable :

— Dimmi tu Petru d'Achena
Chi ti oddu priguntà
Si no aggiu chi magnà
E incontru chi piddà
Pidduraggiu cosa augena?

— Si cun mecu si confiddi
Be' ti oddu confiddà
Si no hai chi magnà
E incontri chi piddà
Maccu sei si non lu piddi.

— Li to' considdi so' boni
Però m' incontru imbruggliaddu
Di lu chi araggia piddaddu :
Saraggiu poi obbligaddu
A la ristituzioni?

[1] « Tous deux commencèrent à lutter par des chants alternatifs, »

—A nn' ui a fa di duini
Si chistu contu ti fai.
Maccu sei si tu non sai
Chi in la nizissiddai
Tutti li bè so' comuni [1].

Une telle moralité peut sembler hardie et pas très-sociale. N'y a-t-il pas quelque analogie entre l'idée qu'elle renferme et la pensée misanthropique de Pascal : « Ce chien *est à moi*, disaient ces pau-» vres enfants ; c'est ma place au soleil : voilà le » commencement et l'image de l'usurpation de toute » la terre ; » pensée affaiblie par Jean-Jacques : « Le premier qui, ayant clos un terrain, s'avisa de » dire : *Ceci est à moi*, fut le vrai fondateur de la » société civile ; » trait fameux qui excita l'invective furieuse de Voltaire. La chanson du montagnard sarde n'est pourtant que l'expression de la pensée évangélique sur le droit de propre conser-

[1] « — Dis-moi toi, Pierre d'Achena, que je veux interro-» ger : si n'ayant rien à manger, je trouve de quoi prendre, » prendrai-je le bien d'autrui ?

» — Si tu me demandes un conseil, je veux bien te le don-» ner : si tu n'as pas à manger et que tu trouves à prendre, » tu serais fou de ne pas prendre.

» — Tes conseils sont bons ; cependant je suis un peu em-» barrassé : serai-je ensuite obligé à la restitution ?

» — Tu feras beaucoup de jeûnes, si tu comptes ainsi : tu » n'es qu'un imbécile si tu ne sais pas que dans la nécessité » tous les biens sont communs. »

vation, adoptée comme règle par les casuistes et les théologiens, et plus humaine, plus libérale que tous nos codes.

Le *nascitur poeta* est vrai à Tempio, car il n'y a que ceux qui sont doués du talent des vers qui se mêlent d'en faire. La facilité poétique des Sardes paraît antique et pourrait bien remonter à ce Tigellius, bizarre, interminable improvisateur de César et d'Auguste, chanteur à la mode, favori de Cléopâtre, détesté et recherché de Ciceron, et peint si admirablement par Horace :

Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos
Ut nunquàm inducant animum cantare, rogati;
Injussi nunquàm desistant. Sardus habebat
Ille Tigellius hoc. Cæsar, qui cogere posset,
Si peteret per amicitiam patris, atque suam, non
Quidquam proficeret : si collibuisset, ab ovo
Usque ad mala citaret, Io Bacche, modo summâ
Voce, modo hâc resonat, quæ chordis quatuor ima [1].

Les femmes de la Gallura sont également douées

[1] On sait de tout chanteur le caprice ordinaire :
Pressez-le de chanter, il s'obstine à se taire ;
Cessez de le prier, il ne tarira plus.
Qui n'a pas à ces traits reconnu Tigellus?
César, environné de toute sa puissance,
N'en eût pas obtenu la moindre complaisance :
Survenait un caprice, et, le théorbe en main,
Le voilà qui chantait du soir au lendemain.
Sat. III, liv. I, traduction de Daru.

du talent de l'improvisation : elles l'exercent par des chants alternatifs, en tissant la laine ; et à l'arrivée de l'étranger, une de ces Corinnes villageoises se lève, lui présente une fleur et lui adresse un couplet. Une triste circonstance éveille encore leur verve : les pleureuses sont célèbres par le pathétique de leurs lamentations auprès du cadavre et dans les funérailles.

Les divers dialectes rivaux de Sardaigne, qui se piquent tous d'être le vrai et primitif sarde, mélangés d'arabe, d'espagnol, d'italien, de grec, de carthaginois, de latin, sont des patois savants, poétiques [1]. Le dialecte de la Gallura, le plus moderne et qui paraît un pisan corrompu, est à la fois gracieux, tendre, passionné ou satirique. Don Gavino Pes est, pour la pureté et le sentiment, le Métastase de ce dialecte, et peut-être mieux que le Métastase. Plusieurs de ses poésies sacrées, ainsi que l'ode à la fortune de Salvatore Sanna, supérieure au célèbre lieu commun du lyrique français, feraient honneur aux littératures les plus cultivées [2].

[1] Il a été publié à Cagliari, de 1832 à 1834, un dictionnaire sarde-italien (*Nou Dizionariu universali sardu-italianu*), grand in-4o, bon travail du prêtre Vincent Porru, professeur émérite de belles-lettres à l'université, qui devait l'accompagner d'un dictionnaire italien-sarde, si la mort ne l'eût surpris.

[2] Voyez l'appendice, nos 1 et 2.

## CHAPITRE XII.

*Agius.*—Jean Fais. — École. — Enseignement primaire en Sardaigne.—Fontaine.—*Luogo-Santo.*

A une heure de Tempio, le village d'Agius situé sur la pente d'une haute colline, et composé d'à peu près deux cents maisons, est célèbre par le sens droit, le caractère généreux, énergique de ses habitants laboureurs et bergers, et par l'agrément des danses accompagnées de chants ou d'instruments. Toutes les femmes filent, et il n'y a point de maison sans un ou plusieurs métiers. Les bergers d'Agius jouissent d'une certaine aisance, ils possèdent jusqu'à des centaines de vaches, de chèvres ou de brebis, et leurs ruches nombreuses, bien tenues, produisent l'excellent et salubre miel amer de la Gallura.

Le village d'Agius fut jadis en proie à de violentes divisions. Le Cùçaro, mont escarpé voisin, devint la retraite des bandits, et en recéla jusqu'à trois cents. C'est là que fut bloqué vers la fin du dernier siècle, Jean Fais de Chiramonte, par des troupes régulières et de nombreuses milices des environs. Coupé de la mer et manquant des barques

Digitized by Google

qui, une première fois, avaient servi à sa fuite en Corse, il parvint avec sa bande et ses partisans à percer la ligne qui l'environnait, précisément sur le point où se trouvait le détachement du village de Ploaghe, composé de ses plus implacables ennemis qui avaient provoqué l'expédition, et ce Léonidas victorieux perdit même assez peu de monde.

Dans nos temps, heureusement moins héroïques, le village d'Agius a vu fonder une école primaire qui reçoit quarante enfants. Quand j'appris que sur les trois cent quatre-vingt-douze communes de la Sardaigne, plus de trois cents possédaient une école élémentaire de garçons, j'étais tenté de féliciter l'île de sa prospérité primaire. J'ai été depuis fort détrompé : ces écoles n'ont eu que d'assez mauvais effets. Avant de les improviser sur le papier, par le décret de 1823, il eût été nécessaire de former préalablement de bons instituteurs qui manquent encore aujourd'hui. Il serait indispensable et urgent de créer là quelques-unes de nos écoles normales primaires. Le traitement des instituteurs, supérieur à celui qu'ils reçoivent en France, est de deux cent cinquante francs. Le décret d'institution portait un cours élémentaire d'agriculture, auquel on a substitué une méchante classe de latin, qui produit de rustiques pédants, au lieu de laboureurs intelligents et instruits.

Les montagnes voisines d'Agius abondent de sources et de fontaines d'une fraîcheur extraordi-

naire : plusieurs et particulièrement la fontaine Fauzoni glacent le vin d'une telle manière que, sans lui faire perdre de sa force, elles lui ôtent sa couleur et son goût.

Au fond des bois épais du nord de la Gallura est le lieu appelé *Luogo-santo,* de la retraite des saints Nicolas et Tranus, sanctuaire vénéré, et qui attire de nombreux pèlerins.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XIII.

*Castel-Doria.*—Eaux thermales. — Ancienne Ampurias.— *Cussorgie.*

Les ruines pyramidales de Castel-Doria, manoir féodal avec sa tour pentagone encore debout et sa citerne, s'élèvent pittoresquement à la cime d'une colline isolée, au bas de laquelle coule le Coquinas, un des moins maigres filets d'eau de l'île, qui, comme la Corse, n'a point de véritable rivière. Ce château a été pendant plusieurs siècles la principale place de guerre des Doria, famille puissante, la même que celle du héros de Gênes[1], laquelle défendit avec courage l'indépendance sarde contre la conquête aragonaise. Castel-Doria fut démoli par ses superbes vainqueurs, et l'on peut ajouter aussi par les couteliers, la pierre spongieuse dont il est construit étant très-propre à repasser.

Au pied de la colline, dans le sable, sont des eaux thermales sulfureuses, excellentes pour les maladies cutanées, mais sans établissement, ni traces qu'il y en ait jamais existé.

[1] Voyez le chap. suivant.

Près de là, devait être l'ancienne Ampurias, fameuse dans le moyen âge par ses joutes et ses tournois, qui rivalisèrent avec ceux de Barcelonne. Pons Hugues III, comte d'Ampurias, était, au XIVe siècle, un illustre troubadour catalan, (*juglar*) de la cour d'Aragon [1]. Il avait préféré sa qualité de poëte et de chevalier à la souveraineté; sa race finit dans l'obscurité, et ses poésies, jadis si recherchées, sont perdues. Le diocèse où se trouvait la ville détruite porte encore son nom. Chose singulière! quoique Ampurias n'ait été abandonnée par l'évêque et ruinée que vers 1565, son emplacement n'est pas moins incertain que celui d'une cité antique. L'opinion la plus probable est qu'Ampurias était située où se voient les restes de *Bidd' alva* (ville blanche), qui consistent en plusieurs églises, un grenier public, et parmi lesquels on trouve des pièces de monnaie. C'est la tradition du pays et des bergers, rustiques antiquaires, qui habitent les *cussorgie* voisines [2].

[1] Voyez ci-après, chap. XCV.

[2] On appelle ainsi la réunion de plusieurs maisons de bergers, quelquefois grandes et fort belles, au milieu des champs et des bois, avec une chapelle.

## CHAPITRE XIV.

Juges. — *Anglona.* — *Perfugas.* — *Martis.* — *Nulvi.* — Tableau.—Noraghes.

Après avoir laissé de côté l'insalubre Perfugas, village de neuf cents habitants, je couchai à Martis, autre village de l'Anglona, qui en a onze cents.

L'Anglona fit partie du judicat de Logudoro, un des quatre fiefs créés et concédés l'an 1050 par les Pisans aux chefs alliés et aux familles génoises qui les avaient aidés à chasser les Sarrasins et à venger leurs déprédations. C'est de Cagliari qu'était partie l'expédition barbaresque qui remonta l'Arno, attaqua de nuit Pise, privée de ses guerriers absents, incendia un faubourg, et eût saccagé la ville entière sans l'intrépidité d'une femme, Chinzica, qui fit sonner le tocsin et entraîna les citoyens sur la brèche; héroïne à laquelle sa patrie devrait un monument, et dont je n'ai trouvé à Pise qu'une petite statue mutilée et à demi-incrustée contre un mur, près de la boutique d'un perruquier, dont elle paraît l'enseigne.

Le gouvernement protecteur des juges, bientôt

indépendant de la métropole, et devenu national en Sardaigne, dura, pour les Judicats de Logudoro, de Gallura et de Cagliari, près de trois siècles, et pour celui d'Arborée près de cinq, et il est l'époque glorieuse, florissante de l'histoire de l'île. Alors l'Anglona était riche, peuplée; elle avait deux cités célèbres, Ampurias et Bisarcio, et de nombreux bourgs et villages dont les ruines même ont disparu.

Cette province épuisée de droits féodaux, et qui ne comptait que dix mille huit cents habitants, payait en 1834 à la seule duchesse espagnole de Gandia, princesse de l'Anglona, la somme de seize mille sept cent trente-huit francs, sur lesquels la justice qu'elle rendait lui coûtait trois mille cinq cent dix-huit francs. Chaque charrue était imposée, et chaque commune devait payer une somme qui ne variait point, quel que fût le mouvement de la population. Les exemptions étaient nombreuses et bizarres, puisqu'elles s'appliquaient aux cavaliers, aux ecclésiastiques, aux docteurs lauréats, aux notaires, aux chirurgiens et aux apothicaires.

Le chef-lieu de l'Anglona est Nulvi, gros village de deux mille huit cents habitants. La paroisse offre un grand et beau tableau, *le Miracle de saint Pantaléon guérissant un paralytique* en présence de l'empereur Maximien, du peuple et des prêtres païens, tableau daté de la belle époque de 1595,

et du peintre sarde André Lusso, omis par Lanzi et qui mériterait d'être plus connu.

Le territoire de Nulvi présente plus de cent noraghes, célèbres et énigmatiques tombeaux, bizarres pyramides de la Sardaigne qui en compte au delà de trois mille. Ces lourdes constructions cyclopéennes, sans ciment, offrent quelquefois leurs longs et solides cônes aux flancs ou à la cime de hauteurs escarpées, et prouvent une surprenante habileté en statique de la part des bâtisseurs. L'arc aigu se rencontre dans les noraghes, et elles sont, avec d'autres monuments de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie, une preuve nouvelle que le système ogival, bien loin d'avoir été trouvé dans les forêts du nord, auxquelles il devrait sa forme, est une invention de l'enfance des arts du midi.

Une de ces noraghes, au-dessus de la montagne d'Argentiera, qui semble, comme d'autres noms de montagnes en Sardaigne, indiquer l'existence d'anciennes mines, est garnie à l'extérieur de pierres blanches qui lui donnent la forme d'une grosse tour. Cette ruine sépulcrale, extraordinaire, pittoresque, mêlée de gazon, de mousse et de broussailles, est au premier rang des noraghes. Quelques-unes de ces noraghes ont l'air de débris de fortifications. Peut-être que ces tombes primitives, ces tombes de pasteurs, destinées, comme les tombeaux de la campagne de Rome, à la sépulture de

familles entières, ont par la suite, ainsi que ces nobles mausolées, servi de redoute pour des combattants, et que là aussi, la mort aurait été lancée des lieux qui lui servaient d'asile.

Le propriétaire de la belle noraghe blanche du mont Argentiera, est un paysan qui possède le champ où elle se trouve; il serait prêt à la vendre au premier venu, et il me l'offrit pour quelques écus. L'indifférence pour les noraghes est extrême; elles sont dégradées par les bergers qui y mènent leur bétail; les pierres qui peuvent s'en arracher servent à construire des murs de clôture, et plusieurs même ont été démolies par les imbéciles et superstitieux chercheurs de trésors cachés.

Du haut d'une autre vaste noraghe voisine, au piano d'Elleras, je jouis d'une belle vue de Sardaigne, avec de grandes plaines, la mer et de nombreuses collines à l'horizon.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XV.

SASSARI. — *Piazza*.—Population. — Château aragonais.— République de Sassari. — Cathédrale. — *La Trinité*. — Tableau.—Archevêché.

---

L'approche de Sassari est à la fois riante, gracieuse, fertile; des vergers d'oliviers et d'orangers ornent ses champs; mais l'intérieur ne répond guère à d'aussi agréables dehors. Cette ancienne rivale de Cagliari, citée comme la seconde capitale de la Sardaigne, n'a qu'une longue rue appelée assez improprement *la Piazza*, nom donné dans le Logudoro à la rue principale, au Corso d'Italie. La *Piazza* de Sassari traverse toute la ville horriblement bâtie. La population était en 1833 de vingt-un mille deux cent quarante habitants, et d'après plusieurs recensements successifs, elle s'accroissait chaque année de quatre cents.

Le château de pierre rouge avec son beffroi et l'écusson argonais, est assez pittoresque. On y voit encore l'ancienne tour de l'Inquisition, aujourd'hui poudrière moins redoutable que l'affreux et trop célèbre Torquemada, inquisiteur général d'Aragon, et que le rigoureux formulaire de la

procédure espagnole, étendu depuis par Philippe II à la Sardaigne. Ce château fut élevé en 1330 par le gouverneur, à la suite d'une insurrection des habitants, qui furent tous impitoyablement chassés de leurs foyers et remplacés momentanément par une population d'Aragonais, de Catalans et d'autres sujets du roi Alphonse, insurrection qui n'était que le prélude de celles qui éclatèrent perpétuellement dans l'île pendant les cent cinquante-trois années de l'oppressive et superbe domination de ces nouveaux maîtres.

Les Aragonais avaient détruit par les armes la liberté de Sassari, alors sage république sous la protection de Gênes, gouvernée par un grand conseil de cent citoyens, dont seize en permanence, représentaient les quatre quartiers de la ville; conseil chargé du pouvoir exécutif, de la répartition des impôts, et duquel dépendait, en certains cas, le podestat génois qui rendait la justice. A l'exemple de plusieurs villes d'Italie, Sassari avait regardé comme plus impartial un magistrat étranger. La constitution de Sassari, datée de 1316, existe encore manuscrite aux archives; elle est un nouveau titre de l'esprit de liberté de cette époque; elle honore ce petit État qui n'était point indigne de figurer dans l'histoire des républiques italiennes du moyen âge de M. de Sismondi.

La cathédrale a une grande façade moderne, assez noble, mais dont le couronnement est sin-

gulièrement lourd et défectueux. La relique de saint Gavino, illustre saint sarde, fut transportée de Rome en 1614, à cette cathédrale, par les soins et le patriotisme de l'archevêque Gavino Manqua Cédrelles [1]. A la chapelle Saint-Nicolas, patron de l'église, un excellent tableau, mais fort négligé, de saint Côme et saint Damien, paraît de l'école des Carraches. Le tombeau du duc de Maurienne, frère du roi Victor Emmanuel, mort en 1802, gouverneur de Sassari et du cap supérieur, n'est qu'une espèce de contrefaçon froide du beau monument Rezzonico (Clément XIII) de Canova : la figure pleurante de la Sardaigne assise sur une gerbe de blé, au lieu d'avoir cette sorte de force, d'embonpoint d'une Cérès africaine, est mignarde, maniérée.

L'église de la Trinité offre, à la chapelle de la confrérie de Sainte-Croix, une *Déposition du Christ*, sans nom d'auteur ni date, mais probablement du xv^e siècle et le meilleur tableau de la ville.

L'archevêché a l'air du presbytère d'un curé de campagne, et il faut vraiment les armes du prélat pour le reconnaître.

[1] Voyez ci-après, chap. xxiii.

## CHAPITRE XVI.

Université. — Le docteur Sacchero. — Magasin des tabacs. —Domination autrichienne.—Jésuites.—Écoles pies. — Le P. Angius.

L'université, la seconde de Sardaigne et peu différente de celle de Cagliari, fut jadis illustrée par des professeurs tels que le P. Gemelli, auteur de l'ouvrage excellent du *Rifiorimento della Sardegna*, et le P. Cetti qui a écrit l'histoire naturelle de la Sardaigne, sorte de Buffon naïf et doué d'une certaine imagination pour un professeur de mathématiques. Alors, selon Gemelli, les étudiants de Sassari étaient avides et impatients des livres du continent, qui aujourd'hui ne parviennent en Sardaigne que si tard et en si petit nombre. Cette université, quoique l'enseignement y soit toujours satisfaisant, estimable, ne paraît plus avoir le même éclat ni la même ardeur. Elle compte à peu près trois cents étudiants. Les chaires sont au nombre de vingt, singulièrement réparties dans les cinq facultés suivantes : faculté de théologie, trois chaires, d'écriture sainte et langues orientales, de dogmatique et d'histoire sacrée, et

de morale; faculté de droit, cinq chaires, de droit canon, deux de lois civiles, d'institutions ecclésiastiques, d'institutions civiles; faculté de médecine, cinq chaires, d'anatomie, de botanique et chimie, de médecine théorico-pratique, de clinique médicale, d'institutions médicales; faculté de chirurgie, une chaire; faculté de philosophie et arts, six chaires, de géométrie, de logique et métaphysique, de physique, d'éthique, d'éloquence latine, et d'éloquence italienne. M. le docteur Sacchero, professeur de médecine théorico-pratique et d'institutions médicales, connu par de bonnes dissertations, était digne d'appartenir aux beaux temps de l'université de Sassari par la supériorité de ses leçons tout à fait au niveau de la science du continent, et il méritait d'être appelé à l'université de Turin dont il fait aujourd'hui partie.

Au-dessous des classes de l'université, est le magasin du tabac en feuilles, car la célèbre manufacture de Sassari n'existe plus et a été transférée à Cagliari, au grand déplaisir des amateurs qui prétendent que la qualité du tabac y a beaucoup perdu. Ce tabac, selon Gemelli, était alors cité comme un des meilleurs de l'Europe. Un magasin de tabac, au-dessous de classes, doit multiplier les éternuments et troubler burlesquement les cours.

Parmi les nombreuses traces des diverses domi-

nations qui ont occupé la Sardaigne, l'introduction productive du tabac appartient à la domination autrichienne, sous laquelle l'île était passée par la paix d'Utrecht. Ce souvenir allemand est assez analogue à une puissance favorable aux améliorations matérielles, et il est le seul qu'elle ait laissé de son règne de cinq ans, auquel succéda l'autorité de la maison de Savoie.

Un collége de Jésuites a été établi à Sassari; on ne remarque, parmi les dix religieux qui le composent, aucun professeur éminent et qui rappelle des hommes tels que les pères Cetti, Gemelli et Carboni [1].

L'ordre respectable des Pères des écoles pies avait un jeune professeur de rhétorique, laborieux, instruit, passé depuis à Cagliari, le P. Angius, particulièrement très-versé dans l'histoire de Sardaigne, et auquel je suis redevable de nombreux et très-utiles renseignements.

[1] Voyez ci-après, chap. XCIV.

## CHAPITRE XVII.

Bibliothèque.—Manuscrits d'Azuni.

La bibliothèque ne semble point fréquentée ; elle ne compte que cinq mille volumes, principalement de théologie et de jurisprudence.

Les manuscrits d'Azuni, qui était de Sassari, ont été légués par ce célèbre jurisconsulte, créateur en quelque sorte du droit maritime commercial, savant littérateur et médiocre historien de la Sardaigne, à sa ville natale, que dans ses fortunes diverses il n'avait point cessé d'affectionner. Ils sont renfermés dans un petit sac au secrétariat de l'université, où je les ai examinés ; une grande partie est écrite en français, le reste en italien. Azuni paraît un vrai polyglotte : il savait, outre ces deux langues, très-bien le grec, le latin, l'anglais, l'espagnol, l'allemand, et lorsqu'il était vice-intendant à Nice, il célébra le mariage du roi Victor Emmanuel III, par un épithalame en espagnol. Indépendamment de beaucoup de notes sur des feuilles volantes, les manuscrits se composent du code de législation maritime, d'une dissertation inédite sur l'état naturel de l'homme, d'un discours

inédit sur la paix maritime universelle et perpétuelle, des notices sur les voyages de Pithéas, dans lesquelles Azuni attribue de nouveau aux Français l'honneur d'avoir, sinon découvert, du moins employé les premiers la boussole pendant les croisades ; de l'éloquent discours qu'il prononça en 1811, comme président à la cour impériale de Gênes, lors de l'installation du tribunal de première instance ; d'observations inédites sur le projet d'un code de commerce de terre et de mer pour le royaume d'Italie ; de considérations inédites sur les mendiants de Sardaigne ; de deux mémoires inédits sur l'établissement projeté d'un nouveau lazaret à Cagliari, et sur l'arrestation des débiteurs de mauvaise foi ; enfin d'une dissertation inédite sur les dangers de la liberté de la presse. Dans ce dernier discours, composé après la publication de la Charte française de 1814, mais applicable à tous les États, Azuni propose de créer des censeurs, espèce de magistrats qu'il veut rendre responsables, et punir même, s'ils dépassent les limites qu'il pose à leur arbitraire. Il a pris pour épigraphe le trait suivant de Mably : « Il est plus » sage d'empêcher les crimes de naître, que de se » mettre dans le cas de les punir sans cesse et sans » fruit. »

---

## CHAPITRE XVIII.

Palais civique.—Théâtre.—Fête populaire.—Costumes.—Revue.—Concert.—Bal.— *Maschera di ballo.*

---

Le palais civique et le théâtre, constructions attenantes et refaites en même temps, il y a quelques années, sont assez élégantes. Le palais, particulièrement, a le mérite difficile d'angles arrêtés avec goût. La salle de spectacle, imitation du théâtre Carignan de Turin, est jolie.

J'assistai à un bal masqué donné à l'occasion de l'arrivée du vice-roi à Sassari, événement raré et qui avait été célébré le dimanche précédent par une fête populaire fort curieuse. Ce jour-là, les *cavalcanti* montés sur leurs plus beaux chevaux, exécutèrent, devant Son Excellence, sur la place du château, une espèce de joute (*giostra*), ou jeu de bague. Vint ensuite la procession des syndics ou chefs des diverses corporations d'ouvriers, portant de longs manteaux à l'espagnole, de larges chapeaux, leurs cheveux flottants, précédés de leurs bannières confiées à un ouvrier qui a le droit de porter deux épées, une de chaque côté. La foule accourue des campagnes voisines offrait un agréable

et curieux coup d'œil par les costumes riches, brillants, variés des paysannes du cap supérieur, depuis l'élégance des vêtements grecs des femmes de Ploaghe jusqu'au costume pudique et presque monacal de celles d'Osilo. Il me fut impossible de ne pas remarquer de nouveau la douceur, la gaieté sans excès et sans intempérance du peuple de Sardaigne, retenu assez tard dans les rues par le feu d'artifice.

Le vice-roi, vieillard éclairé, était M. Montiglio, piémontais, ancien sous-préfet de l'empire et député au corps législatif. Il dut être satisfait de l'accueil qu'il reçut et qu'il méritait. Le lendemain, il y eut le matin revue de la garnison dont la tenue était allemande : l'équipement très-soigné ne manquait même point d'une sorte de luxe. Le soir, l'archevêque peu rigide, donna un brillant concert de dames et de dilettanti.

Le troisième jour enfin était consacré à ce bal masqué dont l'aspect me charma. Je n'avais vu jusqu'alors que les bois et les rochers de la Sardaigne, ou quelques honnêtes familles vivant sur leurs terres, et je ne m'attendais point à trouver à l'entrée de cette île des dames si élégantes, si gracieuses, et un pareil éclat de toilettes. Tout le monde parlait italien, car malgré le mérite et les prétentions des divers dialectes sardes, la langue italienne est la langue de la société, de l'autorité, la langue *noble*, comme on dit. Je ne remarquai point à ce

bal, offert par la ville et commandé par l'excellent et brave gouverneur de Sassari, le privilége impertinent dont jouissent en Sardaigne comme en Sicile les cavaliers pendant le carnaval, de pouvoir seuls ôter leur masque, tandis que le plébéien, dût-il étouffer, ne peut découvrir son visage à moins de mettre le signe ou petit ruban appelé *maschēra di ballo*, espèce de flétrissure au sein même du plaisir [1]. Les négociants d'Alghero, ville où la richesse du commerce lui donne le premier rang, parvinrent, il y a quelques années, à repousser ce privilége par une leçon qui aurait dû trouver plus d'imitateurs. Ils donnèrent entre eux un bal dans une maison particulière et firent leurs

[1] Les cavaliers jouissent aussi du privilége moins agréable d'avoir la tête tranchée au lieu d'être pendus comme les autres coupables. En Sicile l'infraction du privilége des nobles d'ôter seuls leur masque, est puni de la prison. On raconte que pendant le carnaval de Catane, le plus animé peut-être de toute l'Italie, la princesse de R*** fut invitée à danser par un fort joli masque; elle crut, à la tournure élégante du personnage et à l'éclat de son costume, reconnaître un seigneur de la cour, de sa société intime, et elle accepta. A la fin de la danse, le cavalier la reconduisit galamment à sa place, et la remercia de l'honneur qu'elle avait daigné lui accorder; il souleva en même temps son masque, et la princesse vit qu'elle avait dansé avec son coiffeur. Celui-ci paya cher cet instant de sottise; il fut quitté par sa noble pratique et alla passer un mois en prison.

invitations, tandis que le bal du théâtre, réduit aux seules souscriptions aristocratiques, ne put avoir lieu de tout l'hiver.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XIX.

Palais *Saint-Sébastien* et *Vallombrosa*.

Les palais du duc de Vallombrosa et du marquis de Saint-Sébastien, sont les premiers et presque les seuls de la ville. Ce dernier, récent, est d'une architecture sage et d'assez bon goût.

Le palais Vallombrosa, plus vaste, plus majestueux, pourrait figurer à côté des grands palais de Gênes. Il fut élevé vers la fin du dernier siècle par D. Antoine Manca-Amat, marquis de Morès, auquel Victor Amédée céda, en 1775, pour soixante-dix mille livres de Piémont, l'île de l'Asinara convertie en duché reversible même aux femmes [1].

[1] L'île de l'Asinara au N. O de la Sardaigne, était l'ancienne *Insula Herculis* ou *Herculea;* son nom moderne, moins héroïque, paraît provenir des ânes sauvages qui l'occupèrent lorsqu'elle devint déserte, comme d'autres îles durent leur dénomination aux chèvres et aux lapins. Le roi Victor Emmanuel a autorisé le changement du titre de ce duché en celui de Vallombrosa, d'une agréable vallée de l'île, couverte d'oliviers sauvages, de myrtes et de makis, et traversée par un joli et abondant ruisseau qui se jette à la mer. L'Asinara, qui a trente milles de circon-

C'est dans ce palais que furent donnés pendant le carnaval les bals magnifiques, célébrés par le P. Carboni, dont la muse sainte était plus faite à chanter des sujets sacrés [1]. Le palais Vallombrosa offre une galerie de portraits copiés d'après les maîtres italiens, et quelques-uns d'après Carlo Dolci; portraits des ancêtres de cette illustre race des Manca, la plus antique de Sardaigne, dont plusieurs tiennent des bannières conquises par eux sur les Ottomans et même sur la France, souvenirs héroïques auxquels ont succédé dans ce palais les opinions généreuses du maître actuel, et les talents, la beauté de l'aimable française, sa compagne.

férence, n'est habitée que par deux cent quatre-vingt-huit bergers, logés dans de méchantes cabanes qui ne les garantissent ni de la pluie ni du vent. Il n'y a guère que la moitié de l'île en culture, bien que les pâturages y soient excellents, que le bétail y prospère et que l'on cite surtout la chair des agneaux, qui, en Sarbaigne, est beaucoup plus faite et n'a point la fadeur de celle des nôtres. C'est près de l'Asinara que se trouve le meilleur corail de la Sardaigne et peut-être même de la Méditerranée.

[1] Voyez ci-après, chap. XCIV.

## CHAPITRE XX.

Fontaine du *Rosello*.—Araolla.—*Molentu*.

La fontaine du Rosello, dans la riante et fertile vallée de ce nom, est comme le monument capital, caractéristique de Sassari, fière de la multitude des fontaines limpides, perpétuelles et savoureuses qui arrosent son territoire, et dont est tout à fait privée sa superbe rivale, Cagliari. Le Rosello, riche de marbre, est d'assez bonne architecture et d'une jolie disposition. Les quatre anciennes et grandes statues des saisons, mutilées, mais qui auraient pu être restaurées, furent remplacées, il y a quelques années, par d'autres médiocres, trop petites et fabriquées à Gênes. Au-dessus des arcs qui couronnent la fontaine, est la petite statue équestre de saint Gavino. L'eau s'échappe avec abondance par douze bouches ou mascarons, très-bien chantés en dialecte de Logudoro par Araolla, excellent poëte de Sassari, du XVIe siècle, et un des premiers de la Sardaigne :

« Quantu sas doighi figias de Rosellu

Qui dulchemente pianghen a d' ogn' ora
E de su piantu insoro restat bellu [1].... »

De petits barils sont mis au-dessous de ces bouches par les marchands d'eau, qui les chargent, dès qu'ils sont remplis, sur le dos de leurs ânes, appelés *molentu,* car ils ont conservé, comme chez les Romains, l'attribution de moudre le blé. Selon la remarque poétique du P. Cetti, ces ânes ont succédé aux aqueducs antiques qu'ils avaient peut-être précédés [2]. La même vicissitude avait eu lieu à Rome dans le moyen âge et avant que Sixte-Quint y eût amené l'eau alexandrine, à laquelle il donna son nom de *Felice :* le fameux tribun Rienzi était fils d'un des marchands d'eau romains.

Le *molentu* sarde, petit, agile, infatigable, plein de force, de feu, d'intelligence et de docilité, qui transporte ses petits barils d'eau depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, n'a rien de la lourdeur, de la mauvaise grâce ou de l'obstination du baudet. Ces ânes joyeux, fringants, caracolants, ont toute la noblesse de l'âne primitif célébré dans la Bible, et auquel Homère n'a pas craint de compa-

[1] « O combien les douze filles de Rosello qui doucement » pleurent à toute heure, et de leurs larmes font de si » belles ondes.... » Voyez l'appendice, nº 3.

[2] *A questo serviggio è deputato in parte l'asinello; esso è succeduto agli acquidotti, come forse gli avera preceduti.* T. I, page 24.

rer le vaillant Ajax. Le docte Daniel Heinsius qui a écrit en latin un piquant éloge de l'âne, Buffon qui en a fait un si pompeux panégyrique, et M. de Châteaubriand qui en parlait avec enthousiasme [1], auraient retrouvé dans les physionomies des ânes du Rosello l'esprit et la dignité de cet animal. Une des causes de la supériorité du *molentu* vient peut-être de ce qu'il n'est point sevré trop tôt, comme chez nous, où la barbare cupidité des maîtres trafique du lait d'ânesse et de la faiblesse de nos estomacs épuisés par la vie et les plaisirs du monde. Le *molentu* est en Sardaigne l'animal domestique nécessaire, indispensable à tout logis. Dans les villages on compte souvent moins de feux que d'ânes. Un berger est chargé de les mener paître, et le matin, du haut d'une éminence, il convoque de son cornet les ânes de toutes les maisons, et il pousse devant lui ce bruyant troupeau, composé parfois de plus de trois cents bêtes.

Pendant mes deux séjours à Sassari, j'allais tous les matins passer un moment au Rosello, et je ne remarquai point les fureurs ordinaires des âniers contre leurs grisons. Les ânes prenaient paisiblement la file, les hommes chantaient, et cette fontaine m'offrait une jolie scène populaire digne de la gaieté, de la finesse et de la vérité du pinceau de Decamps, notre grand peintre de bêtes d'esprit.

[1] Voyez ses Conversations, par lord Feeling.

## CHAPITRE XXI.

### Ritta-Christina.

C'est de Sassari qu'était ce couple gracieux, ce groupe de jumelles, désigné sous le nom de Ritta-Christina, promené en Italie, mort à Paris le 23 novembre 1829, à l'âge de huit mois et quelques jours, victime de l'exhibition intéressée de ses parents, pauvres artisans qui s'en retournèrent dans leur île encore plus misérables qu'ils n'étaient partis. Il eût été digne d'une administration éclairée de prévenir une telle exhibition au nom de la science, de la morale et de l'humanité. Un mémoire qui honore la médecine française a expliqué la viabilité de Ritta-Christina, déjà démontrée par le fait [1]. Ritta-Christina, double jusqu'à la ceinture, était simple au-dessous; il semble ainsi que son unique paire de jambes, pour les deux têtes et les quatre bras, eût dû rendre la locomotion difficile. La conception a été reconnue possible, et les plai-

[1] Voyez le mémoire lu à l'Académie des sciences par M. E. R. A. Serres, sur la *Théorie des formations et des déformations organiques, appliquée à l'anatomie de Ritta-Christina.*

sirs comme la douleur eussent été partagés par les deux sœurs. Les organes de nutrition et de sécrétion étaient communs; leur action était indépendante de la double volonté des cerveaux; le sommeil était à peu près simultané, tant la nature conserve de sagesse et de raison au milieu même de ses caprices et de ses jeux! Comme il arrive dans les divers phénomènes de vie associée, un des deux cœurs était placé à droite et un des foies à gauche. Les deux enfants offraient un frappant contraste : Christina, l'enfant de gauche, était plus forte que celle de droite; elle avait plus d'appétit; sa physionomie était vive, enjouée; celle de Ritta était mélancolique, souffrante, éteinte, d'une nuance bleuâtre. Christina vécut encore après l'extinction de sa sœur, déjà cadavérisée, et cette enfant au berceau subit quelques instants le supplice de Mézence [1].

[1] L'histoire arrangée de Ritta-Christina forme un épisode étendu et presque le sujet du spirituel et pétillant ouvrage de M. Jules Janin : *Un cœur pour deux amours.*

## CHAPITRE XXII.

Environs.—Boulevards.— M. St. Caboni.—Tour de *Doria*. — Puits *dell' Arena*.— *Claustrali*.— Frère Antoine Cano. —Vue.—Myrtes.—Vallée de *Logulentu*.

---

Les environs de Sassari, agréables, bien cultivés, surnommés un peu trop pompeusement l'Eden sarde, ont contribué à la réputation de la ville.

Les boulevards extérieurs forment une promenade belle, variée. J'aime à me rappeler les longues soirées d'été pendant lesquelles je les parcourais, accompagné de Sardes instruits, officiers, avocats, médecins, religieux, professeurs; je me préparais dans leurs entretiens à visiter fructueusement l'île. Parmi ces hommes distingués, était M. l'avocat Stanislas Caboni, alors vice-intendant général de Sassari, aujourd'hui contrôleur général, homme modeste, administrateur éclairé, auteur de sonnets où brille un talent supérieur [1], et certes le meilleur poëte qui, en aucun pays, ait été au contrôle. L'administration n'a été pour M. Caboni

[1] Voyez ci-après, chap. XCIV.

qu'une sorte de pis aller, où il s'est jeté par dépit, après un concours pour une chaire de droit, dans lequel il échoua malgré la science et la facilité qu'il y avait développées.

La forte tour des Doria, du XIIIe siècle, doit son nom à cette généreuse et patriotique famille qui l'a élevée.

Le puits dell' *Arena* que l'on refaisait pendant mon premier passage à Sassari, est célèbre par la salubrité de l'eau.

Le vaste couvent des *Claustrali*, ordre de Saint-François, était en pleine reconstruction, ainsi que l'église, lorsque je les visitai. L'architecte, le directeur des travaux était un des trente religieux de ce riche couvent, frère Antoine Cano, jadis sculpteur distingué, couronné à Rome plusieurs fois, élève de Canova auquel il avait donné de grandes espérances. Après huit années de séjour à Rome, le frère Antoine revint à Sassari, sa patrie, obligé de quitter la capitale du monde chrétien, par l'inique et absurde décret impérial qui en excluait les étrangers, comme si Rome sans étrangers pouvait vivre, et comme s'il y avait des étrangers pour le chef de la catholicité. Le talent du frère Antoine paraît s'être arrêté dans le cloître, et comme son illustre maître, il est aussi coupable d'avoir fait de la peinture[1].

[1] Voyez les Voyages historiques et littéraires en Italie, liv. V, chap. XXXVIII.

L'église du couvent offre un tableau de la *Vierge et de plusieurs saints*, d'un auteur inconnu, alors assez peu visible à cause des travaux, et qui me fut donné par le bon frère Antoine, peut-être partial pour le tableau de son couvent, comme un des meilleurs de la Sardaigne.

Du haut d'une galerie intérieure du monastère, on jouit d'une charmante vue de jardins plantés d'orangers (chaque frère a le sien), d'un enclos d'oliviers, de la campagne et de la mer.

Parmi les nombreux jardins des environs de Sassari que je visitai, était celui de M. le duc de Vallombrosa, à San-Pietro. Ce jardin avec ses treilles, ses orangers, son canal d'excellente eau, sa belle vue, pourrait devenir une splendide villa italienne. Trois myrtes énormes formaient à eux seuls un épais bosquet. Le myrte, en Sardaigne, n'est point cet arbrisseau chétif, frivole, voluptueux de nos climats du nord, mais un puissant végétal qui parvient à une grosseur extraordinaire. Il paraît qu'aucune plante ne peut croître sous son ombre : aussi les anciens, toujours ingénieux jusque dans leurs fables, l'avaient-ils consacré à Vénus, afin d'exprimer à quel point l'amour est un sentiment exclusif qui repousse et domine tous les autres sentiments.

La plus agréable partie des environs de Sassari est la vallée de Logulentu, riante, fertile, arrosée, plantée d'orangers, d'oliviers, de peupliers et

Digitized by Google

même de quelques palmiers dont les verdures mêlées, pressées, offrent mille agréables nuances. Quelques bouquets d'orangers sont comme les préludes des merveilles de la forêt de Milis [1].

[1] Voyez ci-après, chap. XXXIV.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XXIII.

*Porto-Torrès.*—Accroissement. — Bateau à vapeur.—Diligence.—Antiquités.—Cathédrale.—Colonnes. — Sarcophages.—Statues.—*Consolata.*

---

Porto-Torrès, naguère misérable village cité pour son insalubrité, est devenu de quelque importance et s'accroît chaque jour davantage depuis la création de la nouvelle route centrale, et l'établissement de sa douane. La population monte déjà à près de treize cents habitants.

Un excellent bateau à vapeur anglais, bâtiment de l'État, un des meilleurs de la Méditerranée, la Gulnare, qui part de Gènes tous les quinze jours, mène alternativement à Porto-Torrès en vingt-quatre heures, pour soixante francs, et à Cagliari en quarante-deux heures, pour quatre-vingts. Malgré le confortable et le bon marché, la Gulnare ne transporte guère que des religieux ou des soldats envoyés dans l'île, et les étrangers semblent ignorer cette voie de communication qui rattache si commodément la Sardaigne à l'Italie.

Afin d'ajouter à la facilité du voyage de Sardaigne, une bonne diligence établie par un Français,

part deux fois la semaine de Porto-Torrès pour Cagliari où elle arrive en trente-six heures : il n'y a qu'une seule espèce de places dont le prix est de six écus un quart sardes (à peu près trente francs).

Porto-Torrès, qui fut l'ancienne Turris Lybisonis, puissante colonie romaine, la mère de Sassari, offre de remarquables ruines. Telles sont celles de son aqueduc qui s'étendait plusieurs milles, et celles d'un temple à la Fortune, de la basilique et du tribunal qui en dépendaient, et dont l'inscription indiquant une restauration a été retrouvée et savamment illustrée par M. le Cav. don Louis Baille, qui la rapporte au IVe siècle [1]. Des fouilles à Porto-Torrès obtiendraient probablement des résultats fort satisfaisants ; il en avait été commencé sous la direction de l'actif et zélé frère Antoine Cano, que nous avons déjà vu architecte, peintre et sculpteur, et qui se fit alors antiquaire. Elles avaient donné plusieurs colonnes dont deux sont à la douane, deux à l'église de la Consolata, ainsi que de nombreuses pièces de monnaie. Ces fouilles si heureuses furent interrompues parce que la reine Marie-Thérèse, femme de Victor Emmanuel, qui fournissait les fonds, ne put les continuer.

Porto-Torrès avait conservé quelque prospérité jusqu'à l'année 1166 qu'elle fut prise et pillée barbarement par les Génois. Malgré son abandon et

[1] Voyez ci-après, chap. LIII.

presque sa destruction, cette ville continua d'être jusque vers la moitié du xv^e siècle, le siége de l'archevêché et la résidence des princes juges du Logudoro.

C'est alors qu'un de ces magnifiques seigneurs éleva, l'année 1210, en l'honneur de saint Gavino, la cathédrale, encore aujourd'hui le premier monument de la ville, et l'un des plus intéressants de la Sardaigne. Saint Gavino était un général romain qui commandait à Torrès; il fut décapité sous Dioclétien, pour avoir délivré de leurs fers le prêtre Proptus et le diacre Janvier qui l'avaient baptisé. Son corps fut transporté à Rome, sous Grégoire III, et la Sardaigne paya longtemps un tribut afin d'acquitter les frais de la célébration de la fête du saint, jusqu'à ce que sa relique retournât dans l'île [1]. L'origine incertaine des superbes colonnes monolithes de granit, a fait naître la tradition populaire qu'elles avaient été miraculeusement transportées par le saint. La chapelle souterraine offre d'antiques sarcophages et cinq grandes statues de saints en marbre, que l'on ne peut observer qu'à la lueur d'un cierge, mais qui m'ont paru expressives, bien drapées, et qui n'auraient pas été indignes d'être mentionnées par l'excellent, le docte et partial Cicognara dans son histoire de la sculpture en Italie. Le nom de l'artiste ou des artistes est ignoré; c'est

[1] Voyez ci-dessus, chap. xv.

l'usage de la Sardaigne où l'on ne s'est guère plus soucié de connaître le nom des auteurs de tableaux ou de statues, que celui des simples artisans.

La Consolata, église près du port, a ses deux colonnes antiques et quelques peintures : *Samson tuant les Philistins, la construction de l'Arche,* qui paraissent de l'école des Carraches ; et au maître-autel, *la Vierge,* froide composition de M. Vacca, envoyée de Turin, et présent du roi Charles Félix, qui avait été vice-roi de Sardaigne, et qui, sur le trône, ne l'avait point oublié.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XXIV.

Route centrale.—Dépense.—Cantonniers.

La nouvelle route centrale qui partage l'île dans sa longueur, de Torrès à Cagliari, et qui doit communiquer avec les principales villes par de nouveaux embranchements, rendra facile et agréable le voyage de Sardaigne. Je la parcourus paisiblement en six journées dans une grosse calèche de voiturin, avec les stations d'usage; et sauf les auberges qui n'existent point, j'aurais pu me croire sur une route d'Italie. Mais cette manière de voir ne pouvait me satisfaire, et je me remis depuis Cagliari à cheminer plus librement avec le *cavalcante*, afin de pouvoir faire des excursions dans l'intérieur.

Cette route, le plus grand travail qui ait encore été exécuté en Sardaigne, parcourt un espace de cent vingt-sept milles italiens (deux cent trente mille huit cent vingt et un mètres); il y a été employé, de 1824 à 1829, sept cents jours de travail en un million neuf cent quarante-six mille deux cent soixante-quatorze journées d'ouvriers, au prix moyen d'un franc soixante-cinq centimes. Elle a

coûté six millions selon la déclaration officielle. La dépense s'opérait au moyen d'une série de prix fixés d'avance, système rigoureux, adjudication forcée, introduite en France par l'illustre Perronet, et dont les avantages peuvent être contestés. Comme en Italie, la route nouvelle s'est quelquefois rencontrée avec la voie antique [1].

Un bon service de cantonniers organisés militairement et soumis à de sages règlements, avait été établi après la route achevée. Ils étaient dispensés de leurs travaux, dans la partie méridionale de l'île, les mois de juillet, d'août et de septembre, à cause du soleil et du mauvais air. Ces mois étaient leur hiver, leur *pigro inverno* selon l'expression italienne. L'entretien de la route ayant été, par économie, adjugé à une entreprise particulière, les cantonniers ont été à peu près supprimés ; il n'y en a plus qu'un de distance en distance chargé de garder la *cantoniera*, petite maison blanche, ancien poste de ces braves gens regrettés du voyageur pour leur zèle et leur attention.

[1] Voyez ci-après, chap. XXIX.

---

## CHAPITRE XXV.

*Scala di Ciocca. — Cargièghe. — Sainte-Famille.* — Eaux minérales de *St.-Martin.*— *Codrongianus.*—Tableaux.

---

A une petite heure de Sassari, la Scala di Ciocca offre un très-agréable point de vue. L'humidité de la nuit et les rayons du soleil de midi sont, sur ce point et sur quelques autres de la route, redoutables aux voyageurs en calèche découverte, et le sommeil y serait périlleux; l'eau insalubre des étangs n'est pas moins funeste au piéton altéré.

A une demi-heure de la route, sur une éminence de la plaine de Campo-Mela, le petit village de Cargièghe, de quatre cents habitants, a dans l'église principale de Saint-Quericus, une *Sainte-Famille,* qui n'est peut-être pas indigne que le voyageur artiste se détourne pour l'examiner.

La fontaine Saint-Martin, voisine, est célèbre par son eau minérale. Cette eau limpide, sans odeur, acidule, espèce d'eau de Seltz, agit efficacement contre les maladies de foie, les irritations de la muqueuse, la jaunisse, etc. Prise en bain, elle cicatrise les piqûres et les blessures envenimées. La poussière ferrugineuse qu'elle dépose au fond de la

fontaine, sorte de limon de couleur ocre, guérit certaines tumeurs, les glandes et les contusions. Le docteur Sacchero avait observé de très-bons effets de l'eau minérale de Saint-Martin; je fus témoin de l'enthousiasme qu'elle lui inspirait, et il souhaitait que le gouvernement pût mettre la source en état, et bâtir une maison pour le gardien. On doit à M. Sacchero l'analyse exacte de cette eau, faite par feu le savant professeur Joseph Mojon, de Gênes, analyse qui rectifie celle qu'a donnée M. le chevalier de la Marmora [1] : ce dernier avait aussi confié ses analyses des eaux de Sardaigne à d'habiles chimistes de Turin; mais il paraît que les étiquettes des fioles sur lesquelles ils opérèrent ayant été mêlées par mégarde, le tableau est devenu fautif, et qu'il peut exposer les malades à de graves méprises.

Codrongianus compte mille quatre cent soixante-quatorze habitants. Les tableaux de ce bourg ont quelque réputation. A la paroisse Sainte-Croix, un bon et expressif tableau de la *Conversion de saint Paul*, est l'ouvrage et le présent de Bacio Corini, banni florentin (*fuoriscito*) réfugié en Sardaigne et établi à Codrongianus; proscrit obscur et reconnaissant dont je découvris le nom dans le registre

[1] Voyez l'ouvrage *dell' Intemperie di Sardegna e delle febbri periodiche perniciose*. Turin, 1833, in-8o, p. 148 et 149.

de la fabrique, mais sans avoir pu distinguer à quelle faction il appartenait, ni l'année qu'elle succomba. Les *Quatre Évangélistes* et plusieurs autres tableaux voisins indiqués par une inscription comme originaux du Guide, ne paraissent point dignes de ce maître, lors même qu'il s'est égaré.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XXVI.

*Monte-Santo.—Boruta.*—Église *Saint-Pierre.*

Le Monte-Santo tire son nom de deux petites églises à la cime, et qui appartenaient autrefois aux Bénédictins. Cette belle montagne, espèce de pyramide tronquée à moitié de sa base et surmontée par une vaste plaine, fut, jusque vers la fin du dernier siècle, la terreur des voyageurs. Une bande nombreuse de brigands qui s'y étaient retranchés les observaient de loin et fondaient sur eux à l'improviste; puis, après les avoir détroussés ou tués, ces hommes de proie regagnaient leurs nids de rochers. Depuis la création de la nouvelle route, l'étroit et sombre défilé, garni d'arbres, d'épines et de broussailles, coupe-gorge fameux, l'Itri, le Fondi de la Sardaigne, a disparu, et le Monte-Santo paisible, irréprochable, presque digne de son nom, n'est aujourd'hui qu'une magnifique décoration de cette route.

Après avoir laissé le petit et pauvre village de Boruta, de cinq cents habitants, et gravi des ruines et des rochers tapissés de mousse et de fleurs, j'arrivai sur le haut de la montagne Ulari, à la go-

thique église Saint-Pierre, cathédrale de l'ancienne Sorrès, une des nombreuses et florissantes cités sardes du moyen âge qui ont disparu soit par les ravages du temps ou des barbaresques. Cette majestueuse basilique de granit du temps des Pisans, en belle vue, est horriblement dégradée. A plus du milieu de la hauteur de la façade, un arbuste assez gros a pris racine, sauvage ornement dont la jeunesse et la force contrastent avec la décrépitude de l'édifice. Les grosses colonnes et les arceaux sont de pierre blanche et noire, comme aux cathédrales de Pise et de Sienne. Un grand et vieux tableau du maître-autel représente des sujets de la vie de saint Pierre. On ne célèbre l'office à cette église que deux fois l'an, le jour de la fête du saint et le jour de la fête des trois Maries [1]. Les stalles du chœur étaient quelques quartiers de rochers grossièrement taillés, et qui ne ressemblaient point aux riches sculptures sur bois des basiliques italiennes. Le tronc pour la quête, inutile, était jeté dans un large tombeau d'évêque, vide et découvert. Une vieille femme malade, avec son fuseau, un chevrier dont le troupeau bêlait jusque dans le sanctuaire, étaient installés au milieu de ces décombres. Le clocher, renversé, ne s'élevait plus qu'au niveau de la façade.

[1] On ignore l'origine de cette fête, dont la solennité est fixée en Sardaigne au 8 septembre, jour de la Nativité, et dans d'autres contrées à des époques différentes.

Enfin ce vaste et mystérieux monument attestait la misère actuelle du pays et l'antique magnificence de la cité détruite.

J'ai revu depuis cette même église, quelques jours après la célébration de la Saint-Pierre. L'affluence des fidèles avait été considérable ; il s'y était tenu une foire, et, selon l'antique et solennel usage, les bannières de toutes les paroisses, jadis de la juridiction de l'évêque de Torrès, avaient figuré à la procession. L'église était encore décorée, tendue de feuillage, pompe agreste convenable à sa ruine.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XXVII.

*Toralba.*—Anguilles.—Erreur sur la domination sarrasine en Sardaigne. — Fontaine de *Cabu-Abbas.* — Noraghe *Santo-Santinu.*—*Giave.*—Château.—Volcans éteints.

---

Toralba, au pied du mont Pelao, traversé par la route, n'a guère aujourd'hui de réputation que par les excellentes anguilles que les habitants pêchent dans la rivière voisine.

Ce misérable village de onze cent cinquante habitants fut jadis une ville épiscopale et florissante, détruite lorsque le gouvernement national des juges ayant cessé, la Sardaigne devint la proie des barbaresques. Les descentes et les invasions sarrasines qui avaient précédé ces ravages n'avaient pas été moins funestes, si l'on en juge par le nom de *Sardanya* donné à un château de plaisance situé en Afrique, aux environs de Cayroan, qui fut ainsi appelé du grand nombre de captifs sardes que l'on y enferma. C'est le séjour du khalife Moezz à ce château de Sardanya pendant une année avant de partir pour l'Égypte, rapporté par l'historien arabe Novayry, qui a produit la prétendue domination sarrasine d'une année en Sardaigne, adoptée par

tous les historiens, erreur relevée récemment pour la première fois par un savant français [1].

A peu de distance de la route est la célèbre fontaine de Cabu-Abbas (*Capo di-acque*), qui donne son nom à ce territoire, fontaine fraîche, abondante et jaillissant pittoresquement de rochers volcaniques.

Parmi les nombreuses noraghes voisines, on distingue celle de Santo-Santinu (Constantin). Ce Constantin sarde fut un des souverains ou juges du Logudoro, au XIe siècle. Son monument, sorte de grosse tour de pierres noires mêlées, dominées de végétation, contient jusqu'à soixante-douze chambres l'une au-dessus de l'autre, avec un escalier en spirale. Mais cet intérieur est comme invisible, lorsqu'on ne se pourvoit pas suffisamment de lumières, et je ne pus m'en faire qu'une idée assez imparfaite, quoique j'eusse coupé mes deux bougies en quatre. La noraghe de Santo-Santinu fut visitée par le roi de Sardaigne en 1828, lorsqu'il était prince de Carignan; et en 1834 par le vice-roi de l'île, car elle passe pour une des plus curieuses et des mieux conservées.

Le village de Giave, dans un territoire très-fer-

[1] Voyez l'instructif ouvrage de M. Reinaud sur les *Invasions des Sarrasins en France, et de France en Savoie, en Piémont et dans la Suisse, pendant les* VIIIe, IXe *et* Xe *siècles*. Paris, 1836, in-8°.

tile, offre deux curiosités autrefois diversement redoutables : les ruines d'un château fameux dans le moyen âge, situé à la cime du mont Giavesu, et le cratère d'un de ces volcans éteints qui couvrent presque la moitié de la partie septentrionale de l'île.

---

## CHAPITRE XXVIII.

*Bonorva.*—Église.—Mœurs.—Bataille.

Bonorva, riche et gros village de la montagne, de quatre mille cinq cent soixante-deux habitants, à mi-côte, abrité, est à un demi-mille de la route qu'il eût été, dit-on, plus court d'y faire passer. La paroisse, Sainte-Marie, d'assez médiocre architecture, à trois nefs, fut élevée aux frais du recteur Didaco Passamar, depuis évêque d'Ampurias, qui la consacra en 1614. La population se compose principalement de bergers et de laboureurs. Il y a une école primaire de cinquante élèves, et une autre espèce d'école supérieure, dite école latine, fondée par un ecclésiastique, et qui a vingt étudiants.

Malgré ces moyens d'instruction, la civilisation du pays ne paraît guère marcher. La pomme de terre n'y a point encore pénétré. La rudesse, l'irritabilité des habitants sont extrêmes ; ils se livrent à des guerres intestines, ravagent réciproquement leurs terres et massacrent leurs troupeaux. On cite l'assassinat de ce riche propriétaire de

bestiaux, don Pietrino Prunas, le jour même où il atteignait sa centième année.

Mille rustiques préjugés infectent le village ; on y croit aux devins, aux songes, aux apparitions ; on s'y règle d'après le son des cloches, le vol des oiseaux, les hurlements des chiens, et les accidents de la chandelle.

En dépit des défenses ecclésiastiques, les femmes perpétuent leurs violentes simagrées à la perte de leurs proches ; elles se frappent, se déchirent de leurs propres mains. Ces contusions, commandées par la douleur, et sans lesquelles on douterait des regrets de *l'épouse inconsolable*, les obligent souvent à garder le lit plusieurs jours.

Les farouches et superstitieux habitants de Bonorva ne manquent pas de pittoresque : leur costume a de l'éclat; les improvisateurs ne tarissent point à leurs deux brillantes foires, et les pâtres à cheval n'y sont ni moins alertes, ni moins adroits que les *cavalcatori* de la campagne de Rome.

C'est à Bonorva que les Doria remportèrent, en 1347, une de leurs principales victoires sur les Aragonais. Le fils et le frère du général étranger, don Guillaume Cervellon, y périrent ; lui-même, entraîné jusque sur les terres du juge d'Arborée, son allié, s'arrêta dans une forêt et y mourut épuisé de douleur, de fatigue et de soif.

---

## CHAPITRE XXIX.

*Saint-Siméon.*—Point culminant de la route.—*Monte-Muradu.*—*Mulargia.* — *Macomer.*—Colonnes milliaires. — Église.—Mausolée phénicien.—Vue.

Sur le mont Caccao, près la petite église Saint-Siméon, se voient de vastes ruines dont les deux principales ont la forme de tours carrées, débris qui indiquent le séjour d'une population nombreuse, et qui paraissent de construction cyclopéenne. C'est là qu'est le point culminant de la route centrale.

A la montagne de Monte-Muradu, se trouve le village de Mulargia, l'ancienne Molaria, citée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Macomer, gros bourg de quinze cent soixante-quatre habitants, dont le nom paraît, en français, si vulgaire, était l'antique Macopsisa. La nouvelle route monte à travers des rochers escarpés; elle se rencontre avec la voie romaine, et traverse une énorme roche d'une belle pierre volcanique que la force du peuple-roi n'a pu percer.

Près de la paroisse, se voient quelques anciennes colonnes milliaires avec leurs inscriptions. L'é-

glise a la statue de son patron, saint Pantaléon, en bois colorié, ouvrage du ciseau trop facile du complaisant frère Antoine Cano.

Je me rendis à trois milles au couchant, hors de la route, afin de visiter le monument funéraire dit *Tamuli*, regardé comme appartenant à la religion phénicienne. Il se compose de six pyramides pointues en forme de ruches, à demi enfouies, et dont trois portent de petites mamelles. A l'horizon de ce désert, abandonné aux bergers et aux chevriers, sont plusieurs noraghes très-dégradées qui semblent tout à fait en harmonie avec l'antique et mystérieux mausolée.

Macomer se distingue par la bonté de l'air et de l'eau, et la magnificence de la vue. Ce point doit en outre acquérir de l'importance, par l'embranchement de la route qui conduira à Orosei, et de celle qui mène à Bosa.

---

## CHAPITRE XXX.

*Bosa.* — Cathédrale. — Rue du Fleuve. — Vins. — Rosaire public. — *Bosa vieille.* — Rire sardonique. — Golfe. — Sardines.

Bosa, ceinte de montagnes, dans une riante et fertile vallée, à un mille de la mer, est pittoresque ; mais l'air humide, épais, concentré, la rend malsaine. Cette insalubrité s'accroît encore par les exhalaisons de sa rivière, dite fleuve de Bosa, l'ancien Temus qui sert à rouir le lin, et dans laquelle se jettent les eaux des tanneries, des fabriques d'huile, et les immondices.

La ville actuelle doit sa fondation aux célèbres marquis pisans Malaspina, arrivés l'année 1112, et qui s'y maintinrent jusqu'en 1308.

La cathédrale, très-vantée, fut refaite en 1806, aux frais d'un chanoine du diocèse, dom François Simon. Le maître-autel de marbre offre les trois statues de la Vierge, à laquelle l'église est dédiée, et des deux martyrs sardes qui portent les beaux noms d'Émile et de Priam.

La rue du Fleuve, véritable quai, présente une agréable vue de la rivière, de son pont à sept ar-

ches, des bateaux marchands, des barques de pêcheurs et des champs plantés d'oliviers et de citronniers. Les fenêtres garnies de treilles nombreuses sont d'un effet charmant. Le vin blanc de Bosa est très-bon, et sa célèbre *malvagia*, moins forte mais plus douce que celle de Cagliari, peut se comparer aux meilleurs vins de l'Europe méridionale, et, en vieillissant, les surpasser.

Bosa compte cinq mille habitants, laborieux, industrieux, tranquilles, parlant purement le dialecte sarde, et chantant avec harmonie les anciens airs nationaux. Leur piété se fait remarquer par la récitation publique du rosaire, qui a lieu le soir à la chute du jour, et que termine le chant des litanies et de divers cantiques.

Bosa vieille, distante de la neuve d'une demi-heure, conserve son antique cathédrale, restaurée au XI^e siècle, sa tour au milieu de la mer, la plus grosse et la plus forte tour de Sardaigne, et les traces du cimetière dans lequel ont été retrouvés en grand nombre des inscriptions et des tombeaux romains.

Par un usage barbare dont le souvenir existe encore à Bosa, et qui, dit-on, n'a cessé que vers le milieu du dernier siècle, de vieilles matrones, dites en sarde *accabadura*, achevaient par pitié les moribonds à coups d'un bâton court et noueux. On a voulu rattacher ce souvenir à ce qu'Eschyle, selon le grammairien Zénodote, raconte d'une colonie

carthaginoise établie en Sardaigne, laquelle sacrifiait à Saturne des vieillards qui, par ostentation, s'embrassaient et s'efforçaient d'expirer en riant. De là l'expression rire sardonique pour rendre un rire convulsif et forcé. Mais le rire sardonique paraît plus ancien, puisqu'il remonte au temps d'Homère ; c'est celui dont rit Ulysse insulté par les amants de Pénélope [1]. Une explication plus naturelle se tirerait d'une renoncule, autrefois commune en Sardaigne, et pour cela appelée *herba sardonia,* mentionnée par Dioscoride et Pline : les sucs amers exprimés de cette plante causaient une contraction des nerfs de la face, assez semblable à celle du rire, et Virgile fait dire à un de ses bergers :

« Immò ego sardois videar tibi amarior herbis [2]. »

Le golfe de Bosa attire les pêcheurs de sardines et de corail ; mais sur les cent felouques qui s'y rendent, il n'y en a guère qu'une douzaine aux gens du pays. La sardine, qui jadis peupla les mers de l'île, y est aujourd'hui fort rare ; les thons la dévorent, et d'ailleurs elle ne serait que d'un faible rapport pour les habitants, puisque ce sont principalement des Génois et des Siciliens qui ex-

[1] *Odyss.* xx, 302.

[2] *Eclog.* vii, 41. « Puissé-je te sembler plus amer que » les herbes de Sardaigne. »

ploitent cette pêche. Il ne m'est point arrivé une seule fois en Sardaigne de manger des sardines, tandis que je ne puis oublier celles de Bastia, les plus renommées, et à juste titre, que peut-être j'aurais dû citer en parlant de cette intéressante ville, et qu'un touriste certes n'eût point oubliées.

---

## CHAPITRE XXXI.

*Bortigali.*—Mont *Santu-Padre.*—Don Dominique. — Foïs. —*Borore.*—*Abbasanta.*—Foire.—Mœurs.—*Timoria.*

Après être revenu à Macomer, on trouve, de l'autre côté de la route centrale, le village de Bortigali, entouré de collines au-dessus desquelles domine le mont Santu-Padre, un des plus hauts de la chaîne du Marghine et qui présente l'aspect d'une pyramide tronquée à la cime. Sur cette montagne se voient encore les ruines d'une ancienne église dédiée à saint Barnabé. Bortigali, sale, irrégulier, infect, compte près de trois mille habitants; il est la patrie de don Dominique Foïs, d'une famille distinguée, et savant auteur d'un traité de jurisprudence criminelle.

Borore, dans une plaine, a des rues larges et assez régulières. Il compte plus de dix-huit cents habitants, laborieux, paisibles, hospitaliers, qui font de bons fromages et qui célèbrent joyeusement le carnaval par des courses à cheval, dans lesquelles ils coupent le cou à une poule suspendue en l'air.

A l'approche d'Abbasanta (*Acqua santa*) et jus-

qu'à ce village, la route nouvelle se rejoint avec la voie romaine.

Les environs d'Abbasanta sont agréablement plantés d'ormeaux. Le village, irrégulier, mal bâti, offre un entassement de petites maisons, chacune avec son jardin. La population, de mille trente habitants, se livre avec succès à l'agriculture.

La brillante foire de Sainte-Catherine, qui dure trois jours, attire les marchands des diverses parties de l'île.

Ce village conserve encore quelqes usages singuliers. A la célébration des noces, la femme fait porter à l'église, dans un petit panier, un grand pain de fleur de farine colorié de safran et orné de fleurs, ainsi qu'une carafe de vin qu'elle donne au prêtre après la cérémonie. Elle envoie ensuite dans les maisons de ses parents et de ceux du mari d'autres petits pains pareils, faits de son mieux et probablement comme échantillon de ses talents domestiques; car en Sardaigne comme dans l'Odyssée, le travail du pain est réservé aux femmes et aux filles. L'épousée reçoit en échange d'autres rustiques présents. De retour à la maison, au milieu d'un nombreux cortége, les époux sont assaillis d'une grêle de grains de blé qu'on leur jette à pleines mains avec tous les fades compliments de circonstance.

Malgré les fièvres et les maux de poitrine produits par l'humidité d'Abbasanta, jamais aucun

médecin n'a pu s'y établir et y prendre racine. Les habitants ont la manie de se traiter eux-mêmes ; ils n'admettent point la maladie, ou plutôt ils n'y voient qu'une peur, et la désignent ironiquement par le mot de *timoria*. Ces laboureurs sardes semblent se rapprocher de la définition d'un observateur délicat des salons de Paris, qui a nié la réalité des maladies et n'y a vu que du chagrin [1].

[1] *Emprunts aux salons de Paris*, par madame Ancelot. 1835.

---

## CHAPITRE XXXII.

*Regia-Tanca.*—Clôture.—Chevaux.—Achettes.

L'erreur de mon guide ne me laissa que trop le loisir d'admirer la vaste et belle clôture de la Regia-Tanca [1], haras royal. Cette clôture pouvait faire supposer un établissement plus magnifique. Je trouvai la Regia-Tanca en pleine décadence. Ce haras des rois d'Aragon, orné à l'entrée et en plusieurs endroits de leurs armes, ne présente plus que quelques bâtiments peu étendus et dégradés : deux cents chevaux jeunes et vieux avaient été vendus le mois précédent à fort bas prix, et une partie de la location devait être adjugée le lendemain de mon passage.

Il paraît que le terrain gras et un peu marécageux rend la Regia-Tanca plus propre à devenir ferme ou métairie que haras. Il y avait été installé dans les derniers temps des bœufs et des vaches du

[1] La *tanca*, à la fois vaste métairie et haras, est particulière à la Sardaigne. Ces établissements agricoles tirent leur nom du mot sarde *tancare*, fermer, parce qu'ils sont entourés de murs ou de haies.

Piémont, et les inévitables mérinos. Le défaut de surveillance a entraîné la ruine de l'établissement. Un voyageur financier, jadis intelligent munitionnaire, homme spirituel et fécond en expédients, M. O....., qui m'avait précédé de plusieurs mois en Sardaigne, et dont j'entendais fréquemment sur ma route retentir les nombreux et brillants projets, avait été frappé des développements à donner à l'exploitation de la Regia-Tanca ; il avait parlé de l'acquérir, mais cette chimère industrielle et agricole ne s'est pas plus réalisée que beaucoup d'autres. Quoi qu'il puisse en coûter à mon amour-propre, j'avouerai qu'un tel précurseur avait rendu bien mince dans l'opinion du pays mon voyage d'arts, d'histoire et de littérature.

J'ai vivement regretté l'abandon de la Regia-Tanca comme haras. De quel perfectionnement ne serait point capable la race des chevaux sardes, si merveilleusement doués par la nature ! Ils n'avaient point été oubliés de la grande législatrice d'Arborée, la princesse Éléonore [1], qui, dans sa charte, avait prescrit les soins à leur rendre, et qui aurait bien pu songer aussi aux ânes si intéressants de Sardaigne [2]. Ces chevaux de sang espagnol, vigoureux, rapides, toujours entiers, le premier, le populaire et l'indispensable ornement de toutes

[1] Voyez ci-après, chap. XXXVII.
[2] Voyez ci-dessus, chap. XX.

les fêtes, marchent d'amble; ce qui, malgré le dédain des écuyers de manége, est fort commode en voyage, car on est comme assis dans un fauteuil. Pendant plusieurs mois j'ai doucement chevauché ce trot, comme les nobles châtelaines du moyen âge sur leur palefroi. Les excellents chevaux sardes m'ont moins laissé un souvenir d'animaux que d'une sorte d'hôtes, d'amis, de compagnons; ils peuvent aussi servir à la guerre: deux cents ont été achetés cette année pour notre armée d'Afrique, au prix de deux cent cinquante à trois cents francs, et ils ont parfaitement convenu. Il n'y a pas jusqu'à la petite, commune et robuste espèce des achettes, haquenée de la taille d'un dogue, qui ne se recommande par sa sobriété, son attachement, son intelligence et sa docilité. Ma gigantesque stature m'a interdit de m'en servir; mais je les ai vus, montés par des propriétaires du pays, gravir et descendre sans broncher les hauteurs les plus roides, et l'on m'a raconté que parfois ils se couchaient familièrement sous le lit du maître au lieu d'aller à l'écurie.

---

## CHAPITRE XXXIII.

*Paulilatino.*—Desséchement.— Puits de Sainte-Christine. — *Bonarcado.* — Église. — Concile. — Monastère. — Prieuré.—Lauriers. —Église *Saint-Pierre.* — Esclavage en Sardaigne.

---

Paulilatino, autrefois un des plus insalubres village de l'île, montre quels pourraient être les heureux effets des travaux de desséchement en Sardaigne. Depuis que le vaste et antique marais d'où il tire son nom (le *pauli* sarde est une corruption du *palus* latin) a été rendu à la culture, l'air s'est assaini, la population s'est élevée à deux mille cinq cent trente-huit habitants, et le partage des terres a produit l'aisance générale. Ce desséchement salutaire fut l'ouvrage de la population, dirigée par son curé Cossu dont le nom et l'exemple méritent d'être conservés. On voit par là que si l'artisan des villes de Sardaigne est arriéré, nonchalant, le fond des mœurs du peuple, qui se maintient et s'observe mieux dans les champs, ne manque ni d'activité ni de force, et qu'il ne s'agit que de savoir en tirer parti.

A un quart d'heure de Paulilatino est le puits

vénéré de Sainte-Christine, curieux par sa forme et sa structure extraordinaires.

Bonarcado, village d'à peu près douze cents habitants, est une de ces anciennes cités déchues de Sardaigne. Il fut célèbre dans l'histoire ecclésiastique du moyen âge, et devint, en 1302, le siége d'un concile national présidé par l'archevêque de Torrès, légat du pape, et qui se tint dans l'église encore debout de Sainte-Marie, aujourd'hui paroisse dédiée à saint Romuald et à saint Zénon.

La dernière peste qui ravagea l'île hâta le déclin de Bonarcado, les habitants n'ayant eu que le temps de gagner la forêt de chênes appelée Querquedu, située au-dessus du village, et qui leur servit d'asile. Des ruines considérables attestent encore l'importance de l'ancienne ville; tels sont les débris des murs, et même des cellules du monastère des Camaldules, fondé l'an 1147 par le juge d'Arborée, Barison Serra. Les traces de ce luxe monastique qui fut si utile aux arts, prouvent, comme mille autres exemples, que lorsqu'il n'était point hors des mœurs et de l'esprit du temps, il n'a pas dû être opposé à la prospérité publique. L'église Sainte-Marie dépendait du monastère, et remontait à la même époque. Cette paroisse de village fut alors solennellement consacrée par l'archevêque d'Arborée, don Comita de Lacono, assisté de cinq évêques, et le 8 mai l'anniversaire de cette solennité se célèbre encore.

Près et derrière cette église, la limpide et intarissable fontaine *su Cantaru* n'a point cessé de couler; elle est comme un témoignage de la force, de la perpétuité de la nature à côté de la décadence des ouvrages humains.

Bonarcado est resté un prieuré placé sous le patronage royal; l'ecclésiastique qui en jouit avait voix au *stamento* (ordre) ecclésiastique, et il porte l'aumusse comme les chanoines. L'église de Sainte-Christine, située sur le territoire de Paulilatino, dépend de ce prieuré. Aussi, le jour de la fête, le clergé a-t-il bien de la peine à prévenir les rixes excitées par les jalouses prétentions des deux villages, surtout lorsque la procession s'achemine vers le puits de la sainte.

Comme si Bonarcado, au milieu même de ses mauvais jours, ne devait point cesser d'éprouver d'heureux effets de la puissance ecclésiastique, c'est un vicaire qui a fait percer et planter d'arbres la nouvelle et assez belle rue menant à la paroisse, hors du village.

Le tonnerre, de temps immémorial, n'est point tombé à Bonarcado, phénomène attribué dans le pays par les dévôts à la protection de la Vierge, et par les savants aux nombreux lauriers qui couronnent les hauteurs.

La fête Sainte-Marie de Bonarcado, qui se célèbre le 19 septembre, attire un nombreux concours, et donne lieu à une foire brillante qui dure trois

jours. Cette fête, par une recherche de piété assez touchante, est précédée d'une première neuvaine pour les étrangers, et suivie d'une seconde pour les indigènes.

A une heure et demie de Bonarcado, sur les confins des villages de Milis, San Vero-Milis, Narbolia et Seneghe, est l'église de Saint-Pierre de Milis-Piccinnu, ainsi nommée de l'ancien village qui était voisin, autre monument décrépit des temps de splendeur de la Sardaigne. Cette église fut bâtie au XI^e siècle avec le consentement du juge du Logudoro, Constantin, et d'Anne sa femme, et d'après l'avis de l'archevêque d'Arborée, Omodeo, par la reine Toccode, épouse du juge Comita de Salaris, qui avait élevé près de cette église de nombreuses dépendances destinées à ses femmes, à ses affranchis et à ses esclaves, afin de cultiver activement les terres qu'elle possédait sur ce territoire. L'abolition de l'esclavage, réclamée par la bulle du pape Alexandre III, ne date que du siècle suivant; elle forme un des traits les plus honorables de l'histoire du saint-siége; mais on ignore l'époque précise où elle fut pratiquée en Sardaigne.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Milis.*—Forêt d'orangers.

C'est le premier jour du mois de mai, par un temps magnifique, que je visitai les jardins ou plutôt la forêt d'orangers de Milis, l'ornement de la Sardaigne, qui compte au delà de cinq cent mille arbres, et dont l'approche me fut annoncée par une brise embaumée. Ce bois, ceint de collines qui l'abritent, et dont je parcourus pendant plusieurs heures les délicieux ombrages et les taillis touffus, était alors animé par le chant des oiseaux et le murmure des mille petits ruisseaux qui arrosent le pied de ces arbres toujours altérés. Une couche solide de fleurs d'orangers jonchait le sol; je marchais, je glissais sur cette *neige odorante* [1]. Si j'écartais les branches pour percer le

[1] . . . . . .
« Il faut qu'avril jaloux brûle de ses gelées
» Le beau pommier, trop fier de ses fleurs étoilées,
« Neige odorante du printemps. »

Si les pommiers de Caen ont inspiré de pareils vers à M. V. Hugo, que n'eût point fait ce grand poëte de la forêt d'orangers de Milis?

taillis, les fleurs jaillissaient en l'air et me fouettaient le visage. Cette fleur précieuse qui, selon le poëte italien, règne sur les autres fleurs,

« Il fior d' Arancio d' ogni fiore è il Re [1], »

qui, dans les somptueuses orangeries de nos châteaux, se pèse et se vend, ici exhale d'inutiles parfums, tombe à terre et forme un épais et doux tapis. De grandes herbes aromatiques mêlaient une agréable et forte odeur à l'odeur plus suave de l'oranger. L'abondance des fruits est prodigieuse : quelquefois de longs bâtons de sarments soutiennent les branches pliant sous le faix des oranges et des citrons, qui ne montent pas, année moyenne, à moins de dix millions ; on est comme ébloui par tous ces globes rouges ou dorés, ardente végétation suspendue en festons et en guirlandes. O ma chère orangerie de Versailles, monument du grand siècle, combien avec vos bassins de marbre, vos superbes cent trois marches [2], vos admirables voûtes, chefs-d'œuvre de construction, dignes de la grandeur romaine, combien toute votre royale magnificence était loin des charmes prodigués par la nature à la solitaire vallée de Milis !

[1] Alamanni.

[2] Noms des deux grands escaliers latéraux de l'orangerie de Versailles.

L'introduction de l'oranger en Sardaigne remonte du deuxième au troisième siècle. Les jardins de Milis, dont la terre particulièrement propre à ces plantations est fine et douce au toucher, s'étendent l'espace de trois milles, et offrent plus de trois cents vergers. Un des plus beaux, le jardin du chapitre de la cathédrale d'Oristano, est affermé huit cents écus (à peu près quatre mille francs); quelques arbres ont donné jusqu'à cinq mille oranges. Le chanoine chargé de la surveillance de ce jardin est un habile agronome qui a étudié et qui entend parfaitement la culture de l'oranger. Par une disposition particulière de l'archevêque et du chapitre, tout le temps qu'il consacre à ses fonctions de jardinier lui est compté comme des heures de chœur. Les poëtes ont vanté le jardin des Hespérides, fort inférieur sans doute à celui du chapitre d'Oristano, qui a près de huit mille arbres dont plusieurs, au dire traditionnel des paysans, compteraient près de sept siècles.

C'est dans le jardin du marquis de Boyl que se trouve le plus grand des arbres de Milis, décoré du titre de roi des orangers; un homme ne peut l'embrasser, et ce bel arbre au parfum, à la douceur et à l'éclat de ses fleurs et de ses fruits, joint la hauteur et la majesté du chêne.

La forêt de Milis est peut-être un des points de la Sardaigne qui appelle le plus l'exploitation

d'industriels intelligents, soit pour la création de distilleries de fleur d'oranger, soit pour celle de fabriques de produits chimiques, propres à l'impression des étoffes de soie, de laine et de coton.

Les champs balsamiques de Milis mériteraient seuls le voyage de Sardaigne. Le village ancien, et que l'élégant et chimérique historien Fara a donné comme une colonie de la ville de Milet de l'Asie Mineure, s'agrandit, la population est de cinq cent cinquante habitants; une bonne route y conduit, une auberge devra s'y établir. Quel ne serait point alors le plaisir d'habiter plusieurs jours parmi ces orangers, au lieu des heures fugitives que j'y ai passées!

---

## CHAPITRE XXXV.

*Bauladu.*—Saint-Grégoire.—*Palio.*—Noraghes.—*Fordongianus.*— Thermes. — Pont antique.—Eau minérale. — *Allai.*—Mont *Brighini.*—Château de Méduse.

---

Bauladu, village de plus de cinq cents habitants, au pied d'un mont volcanique, tire son nom du large gué (*badu ladu*) qui traverse la route conduisant à Milis. Le sol est humide, la végétation belle, et le vin déjà bon pourrait, mieux fait, devenir excellent. La paroisse est dédiée à saint Grégoire le Grand; la fête se célèbre par des jeux publics, et, comme dans les grandes cités de l'Italie, on y court le palio [1]. Saint Grégoire a singulièrement bien mérité de la Sardaigne, par

[1] Le *palio* est une espèce d'étoffe donnée à celui qui gagne le prix de la course. Dante a comparé à l'un de ces vainqueurs son maître Brunetto Latini :

« . . . . . E parve di coloro
Che corrono a Verona 'l drapo verde
Per la campagna ; e parve di costoro
Quegli che vince e non colui che perde. »

*Inf. cant.* xv, 120.

l'appui moral et la généreuse intercession qu'il lui prêta au milieu de ses malheurs, soit qu'elle fût en proie aux exactions des traitants bysantins, soit aux incursions lombardes où à l'oppression de ses riches et de ses grands, ainsi qu'on le voit par ses lettres pleines d'intérêt qui peignent un des génies les plus vertueux et les plus éclairés de l'histoire, et véritablement digne du titre de Grand.

A l'extrémité du village, l'antique église de Saint-Laurent sert de cimetière. Les deux fontaines perpétuelles, mais dont l'eau est désagréable au goût, sont peut-être minérales. Il y a de nombreuses noraghes sur ce territoire; on cite comme les plus curieuses et les moins dégradées celles de S.-Barbara et de Crabia.

Fordongianus, l'ancien forum Trajani, bâti au pied des monts de la Barbagia, afin de surveiller la turbulente indépendance des montagnards, est célèbre par ses Thermes. Il excite aujourd'hui un intérêt mêlé de tristesse : la population n'est pas de neuf cents habitants. Des huttes de jonc, destinées aux baigneurs actuels, sont au-dessus de la chaude et de l'abondante source, non loin des superbes débris de la construction romaine, la mieux conservée de ce genre qu'il y ait en Sardaigne, et dont la coupe se reconnaît encore; les deux autres sources plus chaudes et aussi très-limpides étaient occupées par des blanchisseuses. Cette eau, refroidie, est excellente à boire, très-fraîche, bonne

Digitized by Google

pour l'estomac, et elle s'exporte jusqu'à Cagliari.

Les restes imposants du pont romain sur le Tirsi existent encore à côté du pont nouveau qui n'a pas cinquante ans, et qui, déjà, est presque ruiné.

Ce pauvre village de Fordongianus, si mal bâti, insalubre, couvre une cité romaine longtemps forte et florissante, dont les débris éclatent encore de grandeur et de majesté, et triomphent à chaque pas de l'impuissance et de l'incurie modernes.

Les environs de Fordongianus donnent un grès vert, du jaspe et une roche volcanique rouge très-utile dans les constructions.

A une heure de Fordongianus est le petit village d'Allai, de cinq cents habitants, malsain, peu agréable, au fond d'une vallée que forment quatre monticules. Une tradition rapporte que l'argenterie de la paroisse provient de l'ancien bourg de Barbaggiana abandonné, détruit; elle peut ainsi offrir quelque intérêt sous le rapport de l'art.

Le Brighini, une des plus hautes montagnes voisines, et d'où l'on jouit d'une très-belle vue du Campidano d'Oristano, des montagnes de San-Lussurgiu, de la chaîne du Marghine, de la Barbaiga et de l'Ollolai, a une épaisse forêt de myrtes, de cistes, d'arbousiers et de chênes, que l'on n'a pas jusqu'ici trouvé de meilleur moyen de percer qu'en y mettant fréquemment le feu. Un abondant et intarissable ruisseau roule à travers cette mon-

tagne qui, malgré la difficulté des chemins, sert de rendez-vous de chasse aux principaux habitants d'Oristano, qui viennent se reposer et se rafraîchir dans un site charmant, au bord d'une fontaine dont l'eau pure et légère ne le cède point à celle du ruisseau.

Au sein des sauvages forêts de la Barbagia, près du village de Samugheo, sont les ruines dites le château de Méduse, la fille du fabuleux Phorcus, chef de la colonie étrusque, qui dut occuper la Sardaigne environ dix-sept siècles avant l'ère vulgaire, passa depuis dieu marin, et fut mis à la tête des phoques et des tritons :

« Tritonesque citi, Phorcique exercitus omnis [1]. »

La maison de Méduse, vieille et curieuse construction du moyen âge, percée dans la montagne, presque inaccessible, avec une seule fenêtre, est d'une prodigieuse solidité, et de vastes salles sont encore décorées de stucs.

Dans le voisinage se trouvent diverses pierres dures, des agathes, du cristal de roche, de très-beau marbre blanc, et un autre marbre veiné de noir, dont la carrière existe au pied même du rocher où s'élève le château de Méduse.

[1] *En.* v. 824.

Digitized by Google

## CHAPITRE XXXVI.

*Campidano d'Oristano.*—Aspect.—Cactus.—Pont.—*Tirsi.*—*Intempérie.*—Chère sarde.

A un mille en avant d'Oristano, on passe le Tirsi sur un pont qui porte le nom de la ville. Une tradition populaire raconte qu'il fut construit en une nuit par le diable pour le service du dernier marquis d'Oristano, avec lequel il était fort bien ; mais que l'ingénieur infernal trop pressé n'eut pas le temps de mettre les deux pierres qui manquent. L'arche du milieu, élevée, est hardie. La partie antique du pont a été employée dans la construction de la route centrale.

Le Tirsi, la principale des rares et faibles rivières de Sardaigne, est quelquefois guéable, malgré l'immensité de sa superficie, lorsque de son limon fécond il inonde les campagnes ; l'été, ce roi des fleuves sardes n'est qu'un mince ruisseau qui, à son embouchure même, se passe à gué.

Les longues plaines cultivées et fertiles du Campidano d'Oristano, avec leurs nombreux palmiers, leurs hautes haies de cactus, et leur ciel de feu, sont à la fois la Beauce et l'Afrique. Ces formida-

bles haies de cactus, limites ordinaires des champs, produisent abondamment un petit fruit qui sert à la nourriture des porcs et même du pauvre; manipulé par la chimie, ce petit fruit négligé pourrait fournir l'île d'un nouveau sucre indigène et économique [1]. La plupart des villages ont un unique bouquet de palmiers qui semble le monument naturel du lieu.

Quand on considère la stature, la force, la physionomie grasse et tranquille des paysans, il est impossible de ne pas trouver exagérée la réputation d'insalubrité faite à la contrée, qui ne l'a point empêchée d'être la partie la plus peuplée et la plus florissante de l'île. Cette insalubrité n'est que celle des pays de plaines pendant l'automne. Si la décrépitude, dans le Campidano, commence presque dès cinquante ans, cela tient surtout à la fatigue, à la malpropreté, à une alimentation mauvaise, à l'usage immodéré du vin et des viandes [2]; l'*intempérie* sarde tant redoutée, et qui ne dure au plus

[1] Voyez liv. I, chap. XXV.

[2] Cette alimentation animale est commune au reste de la Sardaigne; elle prouve le peu d'exactitude de l'opinion qui a prétendu mesurer la civilisation à la quantité de viande mangée. Les vingt-cinq mille habitants de Cagliari consomment annuellement quatre mille bœufs, trois mille cinq cents vaches, onze mille cinq cents moutons et agneaux. Cette consommation dépasse celle de Paris des quatre cinquièmes sur le premier article; de près de sept

qu'une moitié de l'année, de juin à décembre, n'est le plus souvent que *l'intemperanza*. La robuste longévité du petit nombre des gens sobres atteste cette vérité.

La vie en Sardaigne est encore à peu près la même que celle qu'on menait sous Louis XIV, en y ajoutant l'usage fréquent du café. L'alimentation trop abondante de viandes produit un malaise très-commun et des apoplexies jusque chez les jeunes gens ; elle rend nécessaires ces saignées mensuelles, ces purgatifs violents qui tourmentaient aussi les grands hommes de cette époque, morts la plupart victimes de leur mauvais régime. Le dîner est à midi, et l'on peut dire comme Boileau :

J'y cours, midi sonnant, au sortir de la messe.

Les banquets des héros d'Homère, la chère de la chevalerie, les fastes gastronomiques de la Bretagne, de l'Auvergne ou de la Bresse, ne présentent point de festin qui approche de l'énorme repas sarde donné à l'occasion de la première messe du docteur Antioco Marcello, recteur de Mamoiada, et mentionné par le grave voyageur Martin Carillo, dans sa relation adressée à Philippe III. Il fut consommé à ce repas vingt-deux vaches, vingt-six

fois sur le second ; d'un dixième sur le troisième ; il n'y a d'infériorité que pour les veaux dont il ne se mange que mille à Cagliari.

veaux, vingt-huit sangliers, sept cent quarante moutons, trois cents agneaux, chevreaux et cochons de lait, six cents poulets, soixante-cinq pains de sucre, cinquante livres de poivre, de safran et d'épices, deux cent quatre-vingts muids de blé, cent livres de riz, cent livres de dattes, trois mille œufs, plus de trois mille poissons, vingt-cinq foudres ou grosses tonnes de vin, et une grande quantité de sucreries. Le nombre des convives était de deux mille cinq cents, parmi lesquels l'archevêque d'Oristano. Une chère et une boisson aussi prodigieuses tiennent à un degré peu avancé de civilisation. Plus les sociétés tendent à l'état intellectuel, plus cette chère et cette boisson diminuent. Nous sommes sous ce rapport tout à fait en progrès : on dévore beaucoup moins de viande que sous Louis XIV ; les gens du monde ne vont plus au cabaret, et l'Amérique et l'Angleterre ont vu naître et se propager la morale folie des associations de tempérance.

---

## CHAPITRE XXXVII.

ORISTANO.—Judicat d'Arborée.—Ambassade française. — La princesse Éléonore.—*Carta de Logu.*

Oristano, grande ville déchue, ne compte guère que six mille habitants. Sa fondation remonte à l'année 1070, après les désastreuses invasions des Sarrasins et l'abandon de l'antique Tharros [1]. Elle devint la capitale du judicat d'Arborée, le plus important des quatre judicats féodaux institués par les Pisans, qui survécut aux trois autres et fut l'époque brillante des annales sardes au moyen âge.

L'ambassade française envoyée en 1378 par le duc d'Anjou, frère de Charles V, à l'un des juges d'Arborée, Hugues IV, nous a valu une peinture curieuse de la cour d'Oristano et du gouvernement de cet État [2]. Les ambassadeurs, le chevalier Migon

[1] Tharros, florissante du temps des Romains, était située au promontoire de Saint-Marc, sur le golfe d'Oristano; de nombreuses ruines et des tombeaux s'y découvrent encore dans le sable.

[2] Voyez le tome XV de la Collection des Chroniques nationales françaises dues à l'érudition active et patriotique de M. Buchon.

de Rochefort et le docteur ès lois, Guillaume Gaian, introduits non sans peine auprès du juge, homme résolu, le trouvèrent couché sur une sorte de petit lit, l'unique meuble de la pièce, et en bottines blanches alors d'usage en Sardaigne. Hugues, enfermé seul avec eux, se plaignit vivement du manque de parole de leur maître qui l'avait empêché de pousser la guerre contre les Aragonais; et malgré l'honneur d'appartenir à la maison de France, il refusa sensément de signer un contrat de mariage entre sa fille Benedetta, âgée de plus de seize ans, et le fils du duc, enfant d'une année. Le lendemain, les ambassadeurs se virent fermer au nez la porte de la seconde cour du palais, bien que le juge les eût convoqués; et son chancelier, l'évêque d'Alès, dénonça de nouveau, en présence du peuple assemblé, la félonie du prince français, et notifia aux envoyés un brusque congé. Ce juge d'Arborée eut un triste sort : ses guerres perpétuelles et la violence de ses actes exaspérèrent les Sardes, et il périt à Oristano, massacré dans une insurrection, ainsi que sa fille Benedetta.

Après un orageux et impuissant essai de république, Hugues IV eut pour successeur la princesse Éléonore, sa sœur, fille de Mariano le Grand, une des grandes femmes de l'histoire, qui réunit les diverses gloires de la souveraineté, puisqu'elle termina une révolution, fut législatrice, et victorieuse des Aragonais, étendit son État par les ar-

mes. Le XIVe siècle semble celui des héroïnes modernes : alors brillèrent la première reine Jeanne de Naples, Marguerite de Danemark, Philippine, reine d'Angleterre, et l'intrépide Marguerite d'Anjou. Le premier titre d'Éléonore à l'immortalité fut son code dit *la Carta de Logu*, promulgué le jour de Pâques 1395, et qui rendait plus régulier et plus vrai le système représentatif établi en Sardaigne depuis seize ans, tant le moyen âge est l'époque des institutions. Ce titre de *Carta de Logu* (charte du lieu) semble un heureux titre de constitution qui s'applique à un pays comme un régime à un individu, et n'a pas la folle prétention de faire de la propagande et d'être universel. Le code d'Éléonore, divisé en cent quatre-vingt-dix-huit chapitres, suivi encore en partie, était à la fois civil, criminel et même rural, avantage dont notre législation si savante a vainement tenté jusqu'ici de nous doter. La peine de mort y avait été restreinte ; elle ne s'appliqua plus qu'aux crimes de lèse-majesté, aux meurtres prémédités, aux vols de grands chemins ou avec effraction, à l'incendie des maisons habitées et aux attaques avec effusion de sang contre les dépositaires de l'autorité. Un article contient un singulier détail de mœurs : le concubinage, ou le commerce libre, comme on dit aujourd'hui, existait alors aux yeux de la loi, puisque la peine du vol est appliquée à la concubine qui aura dérobé quelque objet à l'homme qui vit

avec elle. Ce concubinage était peut-être un de ces débris de mœurs antiques encore assez communs en Sardaigne. L'institution des *barancelli*, milice champêtre de la Sardaigne, semble une création anticipée des compagnies d'assurance contre quelques-uns des fléaux qui menacent les personnes ou la propriété. Le vaste code de la princesse d'Arborée, chef-d'œuvre de raison, de sagesse, offre une disposition charmante qui révèle la femme, et qu'une femme seule a pu trouver. Une amende de vingt-cinq livres est infligée à celui qui donnera à l'homme marié le titre ridicule employé par Molière et la Fontaine, alors usuel même à la cour, et que l'usage a proscrit; mais, le croira-t-on, si devant la justice le coupable ne prouve point le fait, l'amende n'est que de quinze livres : l'honneur des dames est ainsi protégé par l'intérêt, et le mensonge devient plus innocent que la vérité. Les chambres françaises ont montré bien de l'esprit; mais est-il un amendement plus ingénieux, plus fin, plus délicat que le statut sarde du XIVe siècle? La civilisation a pu se perfectionner; l'intelligence humaine ne s'est point étendue.

Au milieu des prétentions des diverses provinces de posséder le vrai, le primitif dialecte sarde, la *Carta de Logu* en dialecte du Logudoro, langue douce, expressive et mélangée d'italien, d'arabe, d'espagnol et de latin, est restée un monument qui peut décider la question en faveur

de ce dernier dialecte ; elle jette ainsi sur la princesse Éléonore une sorte d'éclat littéraire qui complète ses autres gloires.

Cette femme de génie mourut de la peste qui ravagea l'île en 1403. J'ai vivement regretté de ne retrouver à Oristano ni son tombeau, ni rien qui rappelât sa mémoire. La grosse statue de marbre blanc, perdue dans un bosquet du petit jardin public de Cagliari, eût été infiniment mieux à sa place dans l'ancienne capitale du judicat d'Arborée.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

Cathédrale. — Clocher. — Chapelles. — Séminaire.— M. Marghinotti. — M. Bua.

La cathédrale, avec son clocher, grande et belle tour octogone, est aujourd'hui le seul édifice remarquable d'Oristano. Deux splendides chapelles, élevées avec le legs d'un chanoine, sont consacrées, l'une à la *pureté*, l'autre au *secret* : la première a la statue de *saint Louis de Gonzague*, la seconde celle de *saint Jean Népomucène*, directeur de l'impératrice Jeanne, lequel repoussa si intrépidement la jalouse curiosité de Wenceslas, son époux, et fut martyr du secret de la confession. La statue de l'apôtre de Prague est de M. Galassi, bon sculpteur de Sassari, maintenant à Rome.

De vastes travaux s'exécutaient au séminaire. Il pourra recevoir cinquante élèves, mais il n'y en a aujourd'hui que treize. La chapelle offre une *Annonciation* donnée par l'archevêque, tableau de M. Marghinotti, jeune et habile peintre de Cagliari, qui a étudié six années à Rome, et dont je me rappelle avec plaisir l'amabilité, la modestie,

le bon goût et les excellents avis sur les objets d'art de la Sardaigne. Une grande salle de billard est destinée aux séminaristes, honnête passe-temps qui procure aux jeunes lévites un exercice salutaire, agréable, et qui montre encore une sorte de magnificence, puisque les billards sont assez rares en Sardaigne, et qu'il n'y en a pas plus de quatre à Cagliari.

Le diocèse d'Oristano, le plus riche de la Sardaigne, s'honore d'avoir pour archevêque monseigneur Bua, un de ces hommes rares que l'on n'oublie point. Ce prélat distingué par la piété, la doctrine, la dignité des manières et du langage, est en même temps philanthrope, progressif, et je l'ai vu transporté d'un écrit récent de M. le baron Charles Dupin, sur l'économie publique. Il a introduit une charrue perfectionnée, encouragé l'établissement d'un canal destiné aux irrigations, ainsi que beaucoup d'autres créations utiles. Le vaste palais archiépiscopal d'Oristano offre le plus piquant, le plus heureux, le plus respectable des contrastes : les idées nouvelles d'amélioration et d'industrie, et une généreuse, une perpétuelle hospitalité, une noble représentation qui rappellent les antiques vertus sardes et les grandes existences ecclésiastiques du moyen âge.

L'impulsion civilisatrice du clergé paraît ancienne dans le diocèse d'Oristano : dès le commencement du XVII^e siècle, les brûleurs d'oliviers y furent

excommuniés, et telle avait été l'efficacité de la menace que les trois *Stamenti* (les trois ordres de Sardaigne) supplièrent le vice-roi de réclamer des évêques qu'ils étendissent cette excommunication à toute l'île. C'est ainsi que dans l'antiquité, les oliviers de l'Attique étaient placés sous la protection de Minerve et de Jupiter, et que ce dernier avait parmi ses titres le surnom de Jupiter protecteur des oliviers [1].

[1] Μοριος. Sophocle, *OEdipe à Colonne.*

---

## CHAPITRE XXXIX.

Porte *de Mare*. — Ancien palais. — Poterie. — Foire. — Raisin.—Prisons.

La porte de *Mare* (de la mer) remonte au règne des juges d'Arborée et aux premiers temps de la fondation d'Oristano.

Près du château, aujourd'hui caserne, on croit retrouver les restes et quelques traces des fenêtres en ogive du palais des juges d'Arborée, et depuis des marquis d'Oristano.

J'allai voir plusieurs des nombreuses fabriques de la poterie grossière d'Oristano, très-ancienne, point perfectionnée, faite rapidement, sans vernis, mais qui conserve fort bien, et mieux que la poterie moderne, la fraîcheur de l'eau.

La foire d'Oristano, qui dure les 12, 13 et 14 septembre, est très-fréquentée. On y débite force mercerie, des draperies, des toiles imprimées, des mouchoirs de fabrique étrangère. On y peut juger de la pauvre industrie du pays; elle n'y est guère représentée que par de grossiers outils et par la toile qu'apportent les paysannes qui l'ont tissée.

Le meilleur produit de l'endroit est l'excellent

raisin sec, le plus estimé de l'île, avec celui d'Alghero.

Les prisons d'Oristano, grandes, sûres, sont malsaines et horriblement rigoureuses. On veut bien, le jour, lâcher les détenus dans l'intérieur; mais le soir on les renferme dans la tour, et ils sont attachés contre le mur au moyen d'une chaîne et d'un anneau de fer passé au cou. La funeste domination espagnole avait toutefois imposé à ses vice-rois et à ses juges la touchante obligation de visiter chaque semaine les prisons publiques, afin d'exciter leur humanité.

Les prisons qui ont toujours participé de l'état des diverses civilisations, ne répondent point en Sardaigne aux améliorations que le gouvernement y a opérées depuis plusieurs années. Sans exiger la perfection du régime cellulaire, on peut souhaiter quelque chose de moins cruel, de moins immoral que ce qui existe. Mais il faudrait comprendre qu'une prison ne doit point être une villa de malfaiteurs, traités quelquefois d'autant mieux que leur crime a plus de gravité ou d'éclat; qu'une sévérité salutaire doit y régner, et que si l'humanité coupable mérite certains égards, la société, qui ne l'est point, a le droit de se défendre.

---

## CHAPITRE XL.

Blé. — *Monti granatici* et *nummari.*

Le pain d'Oristano passe pour un des plus beaux de la Sardaigne qui produit le meilleur blé de l'Europe. Le froment chanté par Horace

« Non opimas
Sardiniæ segetes feracis ; »

a presque conservé son nom latin *triticum*, fort reconnaissable sous celui de *trigu*. Ce pain d'une blancheur éclatante, compacte, très-substantiel, est un peu lourd aux estomacs délicats. Le visage noir, basané, des consommateurs jure plaisamment avec les miches si blanches de ce pain, quand ils y plongent la bouche et les tiennent d'une main non moins noire. La supériorité du blé de Sardaigne explique et excuse presque le dédain des paysans pour la pomme de terre; aussi n'est-il pas très-facile aux amateurs de s'en procurer, même dans les villes.

Indépendamment de la fécondité du sol, une belle institution contribue à l'abondante et con-

tante production de l'agriculture sarde. C'est celle des *Monti granatici* et *nummari*, magasins de prêt de blé et d'orge à tout paysan qui a le droit de réclamer ce qui lui est nécessaire, soit pour faire, soit pour compléter ses semailles, et qui lui avance encore, au léger intérêt d'un pour cent, l'argent dont il a besoin pour acheter des bêtes de somme et des instruments aratoires. Ces établissements si secourables, si populaires, presque dignes des temps futurs d'émancipation rêvés honnêtement avant la révolution, et repris moins innocemment de nos jours, ces véritables banques du laboureur, qui existent jusque dans les moindres villages, et qui sont surveillées par une junte générale séante à Cagliari, remontent en Sardaigne à l'année 1650; mais l'institution fut renouvelée et comme fondée en 1767 par Charles Emmanuel, sous le ministère du comte Bogin, le Colbert de ce grand prince.

---

## CHAPITRE XLI.

*Cabras.*—Beauté des habitants.—Toilettes des paysannes. Église de *l'Assomption.*—Vins.

Cabras, gros village de deux mille quatre cent trente habitants, à un mille de la mer, et à trois d'Oristano, est célèbre par la beauté extraordinaire et la longévité des habitants, parmi lesquels les centenaires ne sont point rares, et surtout par les costumes pittoresques des paysannes. M. Bua voulut bien m'y mener dans son carrosse; ce ne fut point une visite pastorale, car l'archevêque fit cesser le carillon des cloches qui sonnaient en son honneur, mais une très-agréable promenade. Nous descendîmes chez le riche seigneur du lieu, M. le marquis d'Arcaïs, qui n'exerçait aucune juridiction féodale, dont la bienfaisante suprématie ne coûtait rien au pays; qui encourageait par son exemple les essais agricoles, et nous présenta ses naissantes magnaneries. C'était le lendemain de la principale fête du village, consacrée, le 24 mai, à la Vierge. Mais le proverbe « Il n'y a pas de « bonne fête sans lendemain » n'existe point en Sardaigne, car le jour même qui suit ces brillantes

cérémonies, tout le monde est à l'ouvrage. Il y avait eu la veille, course au palio [1]. Comme à celui de Sienne, les barberi étaient montés par des petits garçons (*fantini*); mais les superbes coursiers sardes ne devaient guère ressembler aux rosses sauvages des Maremnes. Ce n'était donc ni cette course ni la foire, mais l'absence des costumes villageois, qui excitait mes regrets, lorsque l'archevêque, le vicaire (curé), ses cinq assistants et M. le marquis d'Arcaïs, notre cicerone, eurent la complaisance de faire dire à ces paysannes de se revêtir de leurs beaux habits, afin de me mettre à même d'en juger l'effet. Toutes ces scènes de toilette au milieu d'hommes, de prêtres, étaient gaies, naturelles, sans indécence. Une de ces filles, qui était entièrement habillée quand nous arrivâmes, portait un costume espagnol : à la noblesse de ses traits et à sa mante de soie noire, elle semblait une véritable dona; et ce ne fut pas sans surprise que, regardant au fond de la boutique, je découvris que ma Chimène était la fille d'un maréchal ferrant. Les contadines romaines et napolitaines, si rebattues, ne sont point dignes d'être les femmes de chambre des filles de Sardaigne pour la richesse et la variété des atours; car chaque village a un costume différent qui rappelle les peuples nombreux qui ont passé par l'île, depuis l'élégance grecque jusqu'à la

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXV.

gravité espagnole. La reine Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Victor Emmanuel Ier, princesse d'une beauté et d'un caractère remarquables, qui visita Cabras, enchantée des yeux, du teint, de la taille, de la tournure des jeunes paysannes, dit qu'elles pouvaient rivaliser avec les Géorgiennes mêmes, et elle donna comme prix un baiser au front de la plus belle. A la vue des appas que j'eus alors occasion d'apercevoir, j'avoue qu'il me fut impossible de ne pas ressentir quelque colère contre les affreuses figures annexées au premier et unique tome du voyage de M. le chevalier de la Marmora, illustre savant auquel on sera sans doute redevable d'une carte très-exacte de la Sardaigne, de profondes recherches géologiques, mais qui n'est ni poëte ni artiste, et qui a eu le tort très-grave de choisir le côté laid du pays et des habitants.

Les maisons de Cabras, au nombre de plus de neuf cents, bien alignées, n'ont qu'un rez-de-chaussée régulièrement distribué. L'intérieur est remarquable par la propreté et un certain air d'aisance et de travail. La plupart des habits que j'avais admirés étaient l'ouvrage de celles qui les portaient; de très-bonne toile et d'élégants tissus de coton sont encore faits et brodés par elles. Il y a huit cent cinquante métiers, ainsi presque chaque famille a le sien. Je vis avec plaisir la chambre d'une jeune mariée, garnie de paniers, de corbeilles servant au ménage, et qui, avec le linge, forment

sa dot. Cette population si gaie, si gracieuse, se mettait à genoux devant l'archevêque, lui baisait la main respectueusement, sans grimace, sans affectation. A l'*Assunta*, la principale des deux églises, la Madone était ornée de chaînes et de joyaux, et non moins parée que les plus riches contadines.

Les habitants de Cabras, quoique intrépides buveurs, ne se soûlent point; et parmi eux l'ivrognerie est une sorte de tache. Le vin, lorsqu'il n'est point aigri, a de la chaleur. Quand il s'en trouve une tonne du bon, c'est une scène à peindre que de voir cette superbe population de laboureurs et de pêcheurs la vider en une petite heure, les uns entonnant des airs à boire, les autres, plus graves, dégustant et dissertant.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XLII.

*Mare-de-Pontis.* — Pêche. — Château d'Éléonore. — Golfe d'Oristano.—Iles.—Ruines antiques. — Mont *Arcuentu.* —Château.

Le vaste lac de Pontis, dit *Mare-de-Pontis*, attenant à la mer, et dont la brise rafraîchit l'air enflammé de Cabras, produit une pêche abondante d'anguilles, d'énormes mulets dont les œufs mis en bouteille (*bottarghe*) sont un mets exquis, et surtout de ces petits poissons argentés dits *oiji*, pris au soleil d'hiver et en si prodigieuse quantité, que les plus pauvres gens s'en régalent.

Les bords du lac de Mare-de-Pontis offrent une noble ruine : sur une roche isolée, non loin du cimetière, sont les restes du château qui fut la résidence de la princesse Éléonore et des juges. Cette construction paraît encore aujourd'hui forte, solide, bitumineuse. Le lac a beaucoup gagné de ce côté, et les jardins de la Sémiramis d'Arborée ont disparu sous les eaux.

Le golfe d'Oristano, peu sûr, d'un accès difficile, a la forme d'une oreille humaine. Cette côte, si longtemps dévastée par les invasions des Sarrasins et

des Barbaresques, eut cruellement à souffrir, en 1637, sous la vice-royauté du comte d'Almonazir, de l'attaque et de la descente des Français commandés par le jeune comte d'Harcourt et le turbulent archevêque de Bordeaux, Sourdis. Ce prélat avait mêlé, ainsi qu'il n'était point rare alors, la carrière des armes à celle de l'église; ses querelles avec le superbe d'Épernon, l'excommunication de celui-ci et son amende honorable aux pieds de l'archevêque, semblent une contre-partie et un diminutif de l'entrevue célèbre et de la réconciliation peu sincère du pape Alexandre III et de l'empereur Frédéric Barberousse, sous le vestibule de l'église Saint-Marc, à Venise. Malgré le caractère sacré de Sourdis, les ravages ne furent pas moindres qu'au temps des infidèles, et après l'enlèvement de la tour, les habitants furent contraints de fuir afin de ne point voir le pillage de leurs maisons et d'échapper aux violences de la soldatesque.

A l'horizon du golfe d'Oristano, trois petites îles plates, inhabitées, ancien repaire de pirates, portent les noms bizarres *del Peloso* (Poilu), de *Coscia di Donna* (cuisse de femme) et de *Mal di Ventre* (mal de ventre) [1].

Dans le fond méridional du golfe, existait l'antique ville *Neapolis*, indiquée par Ptolémée et chef-

[1] Le second de ces noms est encore donné à un cap au nord, sur les côtes de la Nurra.

Digitized by Google

lieu des peuples *Neapolitani*, ainsi que l'attestent de grandioses ruines et les restes d'un aqueduc qui amenait l'eau des monts voisins.

Entre le levant et le midi s'élève avec majesté le mont dit aujourd'hui Arcuentu, autrefois Erculentu, qui doit avoir tiré son nom de quelque monument consacré à Hercule, au sommet. Il y avait, dans le moyen âge, à ce sommet, un château appartenant aux juges d'Arborée, et dont une chambre voûtée et trois citernes sont encore intactes.

---

## CHAPITRE XLIII.

*Uras.* — Bataille. — Premier usage de l'artillerie en Sardaigne.—Noraghe. — *Sardara.* — Paroisse.—Statues.— L'ingénieur Maréchal. — *Saint-Grégoire.* — *Monreale.* — Bains.

---

Le village d'Uras est célèbre par la bataille que Léonard d'Aragon, marquis d'Oristano, remporta, en 1470, sur le terrible vice-roi Carroz [1]. Pour la première fois en Sardaigne on y fit usage de pièces de canon; elles tombèrent au pouvoir du marquis, et il n'en avait pas eu besoin pour remporter la victoire. Ce fut près de la petite église Saint-Sauveur, sur la route, que cette victoire nationale fut décidée.

A côté de la route centrale est une grandiose noraghe, remarquable par son espèce de vaste enceinte octogone et par son air de fortification, qui l'a fait prendre à l'historien Fara pour le château fort d'Uras, qui peut-être n'exista jamais.

Sardara, village, compte deux mille cent habitants, excellents agriculteurs. Une quantité considérable de pierres volcaniques jonchent le sol sans

[1] Voyez ci-après, chap. LX.

nuire à sa fertilité. La paroisse a quelques statues assez remarquables pour une église de village. Une statue en bois colorié, de *saint Barthélemi*, serait digne d'une cathédrale. Une *Madone des Eaux*, vieille statue, fut trouvée dans les bains, et une moderne statue en bois, du *Christ*, est une commande du joyeux et hospitalier comte Orru [1] au frère Antoine Cano de Sassari, le Phidias de toutes ces statues coloriées placées sur les autels actuels des églises de Sardaigne. Un tombeau récent excite de l'intérêt et de l'émotion; c'est celui de l'ingénieur savoyard Maréchal, mort à vingt-neuf ans d'une maladie contractée dans les travaux de la route centrale, et qui lui fut élevé par ses collègues et ses amis, ainsi que l'indique une simple et touchante inscription [2]. Un pareil trépas a quelque

[1] Voyez ci-dessus, chap. VII.

[2] ALLE CINERI
DI
FRANCESCO MARÉCHAL
DI CHAMBERY
TENENTE DEL GENIO CIVILE
DI LUMINOSI PREGI
ORNATISSIMO
NEI LAVORI DELLA STRADA CENTRALE DEL REGNO
DISTINTISSIMO
MORTO ADDI 19 GIUGNO 1827
DELL' ETA' SUA 29
I COLLECHI GLI AMICI DOLENTISSIMI
P. Q. M.

chose de noble; il ne semble pas moins digne d'honneur que celui des combats : c'est aussi périr sur la brèche et de la manière la plus utile aux hommes, puisque de tels chemins contribuent puissamment à leur bien-être et à la civilisation.

L'ancienne église Saint-Grégoire, à l'architecture assez majestueuse de sa façade, paraît du temps des Pisans.

Je visitai les vastes ruines du château de Sardara, appelé Monreale. Ses créneaux, ses tourelles dominent orgueilleusement la colline escarpée à laquelle il a donné son nom. Cet ancien manoir des juges d'Arborée, un des moins détruits et des plus historiques de la Sardaigne, devint le séjour de l'infante dona Teresa, en 1324, pendant que son mari, don Alphonse d'Aragon, assiégeait Cagliari, dont il s'empara; et, en 1409, il servit de refuge au vicomte Émeric de Narbonne, prétendant au judicat d'Arborée, après sa défaite par don Martin le jeune [1].

Sardara doit surtout sa réputation à ses eaux minérales, qui, bien que les plus fréquentées de la Sardaigne, manquent d'établissement. Ces bains forment deux espèces de sombres grottes horriblement sales, dans lesquelles je trouvai les baigneurs, hommes et femmes, à peu près entassés les uns sur les autres, couchés sur de mauvais matelas que ces

[1] Voyez le chap. suiv.

pauvres gens avaient apportés. Les riches font transporter chez eux, à Sardara, ou dans la maison des gens chez lesquels ils logent, l'eau, dont ils ont besoin et qui conserve encore toute sa chaleur, quoiqu'il y ait, à cheval, plus d'une demi-heure de chemin.

Sardara paraît avoir été l'antique *Aquæ Lesitanæ*, citée par Ptolémée. Au couchant, se trouvait encore une ville romaine, dite *Aquæ Neapolitanæ*, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Les anciens, qui ont vanté la vertu des eaux minérales de Sardaigne, ont été jusqu'à leur attribuer de fabuleuses et étranges propriétés, telles que celle de frapper de cécité les voleurs et les parjures, lorsqu'ils devaient subir l'épreuve de s'en bassiner les yeux.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XLIV.

*Sanluri.* — Château. — Murs. — Victoire de D. Martin. — Plaine. — Étang. — Église. — Recteur. — Poules. — OEufs. — Coqs. — *Su parapettu.* — *Sa best-e-peddi.* — *Monastir.* — Pont. — Colonne milliaire. — Gîte aux capucins.

---

Sanluri, gros village de trois mille quatre cent soixante habitants, est célèbre dans l'histoire du moyen âge. Son vieux château fortifié, bien conservé, et ses murailles en ruines, rappellent la victoire de don Martin le jeune, roi de Sicile, qui, à la tête de treize mille Aragonais, Sardes et Siciliens, battit, le 23 juin 1409, l'armée de près de vingt mille hommes, commandée par le vicomte Émeric de Narbonne, mari de Béatrix, fille de Mariano le Grand, juge d'Arborée, et par Brancaleone Doria, veuf de l'illustre Éléonore, jadis vainqueur pendant la vie de sa femme; une fois privé de son étoile, ce capitaine défendit mal l'indépendance sarde et mourut prisonnier de guerre. Don Martin fut comme enseveli dans son triomphe, il expira peu de jours après, à Cagliari, victime, selon les divers historiens, soit de l'*intempérie* [1], soit de son goût pour les plaisirs.

[1] *Intemperie*, voyez chap. XXXVI.

La longue plaine de Sanluri, mêlée de quelques bouquets de palmiers et de haies de cactus, passe pour une des plus fécondes et des mieux cultivées de l'île. La seule dîme des récoltes de ce village s'élève chaque année à une somme très-considérable, et le chanoine de Cagliari, dont la prébende se compose seulement des trois cinquièmes de cette dîme, est plus riche que beaucoup d'évêques. La prospérité de la contrée s'accroîtrait encore par le desséchement de l'étang de Sanluri, au moyen de tranchées et de canaux, desséchement regardé comme un des plus utiles travaux et un des moins difficiles de ce genre à exécuter en Sardaigne.

La petite église, avec coupole, est éclatante de marbre et annonce la richesse du lieu.

Parmi les excellentes réceptions qui m'ont été faites en Sardaigne, je me rappelle avec plaisir celle du bon et aimable recteur (curé de ce village), dont l'agréable maison, avec galerie extérieure pour prendre le frais, tenait à la fois du presbytère, du cloître et de la ferme. J'eus occasion de remarquer à table et dans la basse-cour la bonne mine et la juste réputation des poules de Sanluri, citées par le P. Cetti comme les plus gigantesques du royaume; comparables aux poules de Padoue en Italie et à notre volaille de Bresse [1], et qui pondent, comme

[1] *Le più gigantesche del regno; sono esse in Sardegna ciò che sona le galline padovane in Italia, e sono veramente*

dans le reste de l'île, des œufs gros et savoureux, dus à la bonne qualité du grain.

Je crois devoir ajouter ici, à l'honneur des coqs sardes, qu'outre l'intrépidité particulière à leur race dans tous les pays, ceux-là ne craignent point d'être mouillés, et qu'ils n'ont pas le triste privilége de servir de rural baromètre et de pronostiquer la pluie. Par un antique usage, le baron qui prenait possession de son fief coupait la tête à un coq; c'était une manière peu agréable de faire sentir aux vassaux la suprématie du seigneur et l'inflexibilité de sa justice : ainsi les coqs ont dû joindre leur chant vainqueur aux acclamations qui viennent d'accueillir en Sardaigne l'abolition de la féodalité.

Les paysannes de Sanluri portent un pittoresque voile (*su parapettu*), assez semblable par sa forme carrée au *panno* des contadines romaines, mais attaché sur les épaules par des épingles, et qui descend jusqu'à la ceinture.

Les hommes se revêtent d'une pelisse sans manches (*sa best-e-peddi*), qui leur tombe assez noblement jusqu'à mi-jambe; tandis que celle des autres Sardes ne dépasse point les hanches.

Monastir, élevé au-dessus d'une roche pyriteuse

*gallino grandi da far figura in ogni luogo : pesano talora non isventrate oltre a sei libbre, e la capacità delle loro uova suol essere di tre pollici.*

rougeâtre, a un petit et solide pont construit de cette même roche, et, à l'église Saint-Jacques, une colonne milliaire romaine avec une longue inscription cachée en partie par la maçonnerie moderne. Ce village, de onze cent quarante-cinq âmes, m'a laissé un cher et nouveau souvenir des capucins [1]. Les chevaux du voiturin ne pouvant pousser jusqu'à Cagliari, comme il avait été convenu, et ne m'étant point pourvu de lettres de recommandation pour ce village qui n'a pas d'auberge, j'errais au milieu de la nuit, incertain de mon gîte, lorsque frappant à la porte de la maison des capucins, j'y trouvai, malgré l'heure tardive, un frère debout, le facteur (régisseur), fort bon homme, et un lit.

[1] Voyez les *Voyages en Italie*, liv. I, chap. XXXV.

## CHAPITRE XLV.

Cagliari. — Rues. — Balcons. — Habitants.—Ouvriers. — *Borsacchini*. — Avocats. — Notaires. — Gens titrés.

---

L'entrée de Cagliari, par le beau faubourg Stampace, est imposante. Les rues principales, larges, propres, bien cailloutées, seraient carrossables sans la roideur de la montée. Cagliari, avec ses maisons bien construites, ses vingt-cinq mille sept cent soixante-neuf habitants et les embellissements qu'elle a reçus, doit être mise aujourd'hui au premier rang des villes d'Italie du second ordre.

Le reflet espagnol encore très-sensible et la multitude des balcons d'un fer anglais médiocre, me frappèrent agréablement par la nouveauté. Le balcon, qui tient le milieu entre la terrasse et la fenêtre, rappelle l'amour et les sérénades : la musique, les regards et le silence, plus expressifs de loin que les paroles, sont la seule langue du balcon. Il était jadis presque une institution qui tempérait la sévérité des mœurs domestiques et la clôture des femmes. Asile du repos, de l'oisiveté de la ménagère ou de la passion de la jeune fille, il n'a point encore tout à fait perdu sa tendre et romanesque destination ;

Digitized by Google

deux filles de riches négociants, mesdemoiselles T.... et R...., s'étaient récemment échappées par le balcon, afin d'épouser l'homme qu'elles aimaient. Le balcon mystérieux, poétique, est un rendez-vous; la fenêtre froide, prosaïque, n'est qu'une issue pour les hommes à bonnes fortunes. Nécessaire à la salubrité, le balcon est à tort négligé dans la construction de quelques maisons nouvelles, qui ont ainsi la plate uniformité de toutes les maisons bâties de nos jours en Europe. Il serait difficile de peindre l'éclat qu'il donne à la ville, surtout dans les fêtes et spectacles publics, par sa population vive, parée, joyeuse et suspendue en l'air.

Les gens du peuple, quoique noirs, petits, ont une certaine bonne mine, et les physionomies de femmes ne manquent ni de beauté, ni d'expression. Les exemples de longévité ne sont point rares : un homme de Cagliari, âgé de cent dix ans, se remaria, et vécut encore sept ans avec sa nouvelle épouse. Une femme qui avait allaité ses dix enfants, vit, à quatre-vingt-dix-huit ans, repousser cinq ou six dents et renaître un regain de cheveux châtains sous ses blancs cheveux. Une autre, âgée de cent trois ans, faisait encore à pied ses quatre milles, même à travers les chemins fangeux.

L'industrie ne paraît guère florissante dans la capitale de la Sardaigne; le nombre des métiers est de cent soixante-dix, celui des ouvriers de quatre cents. Une filature de coton, créée vers 1825, ne

s'est point soutenue, quoique le sol soit très-propre à la culture de cette plante. La population, comme celle des anciennes grandes cités méridionales, est dissipatrice, imprévoyante; et après avoir gaspillé son salaire en énormes repas, elle pâtit de sa sobriété forcée. Les caisses d'épargne seraient là fort utiles, car il a été remarqué spirituellement et avec justesse que le dialecte cagliaritain manque de futur. Il serait encore très-utile d'appliquer à tous ces faiseurs de ripaille la belle loi sarde rapportée par Élien, qui obligeait les paresseux à justifier de leurs moyens d'existence, loi quelque peu contraire, il est vrai, à la liberté individuelle, mais qui ne laisse pas d'indiquer un antique et haut degré de civilisation.

On a blâmé la grossièreté de quelques-uns des jeux populaires, mais les boxeurs de Londres valent-ils mieux que les *borsacchini* ou lutteurs à coups de pied de Cagliari?

Nulle part les titres de noblesse ne semblent aussi accessibles et aussi multipliés, traces ordinaires de la domination aragonaise et espagnole. L'ordre des avocats, très-nombreux (il y en a jusqu'à cent à Cagliari et soixante à Sassari), arrive immédiatement après la noblesse et participe à quelques-uns de ses priviléges; car le mélange des lois anciennes et modernes, source intarissable de chicane, et l'humeur processive des habitants leur donnent de l'occupation et de l'importance. Au bout de vingt-

cinq ans d'enseignement, tout professeur devient Don. Un décret royal accorde des lettres de noblesse à quiconque aura planté ou cultivé une certaine quantité d'oliviers. Il suffit même de les greffer. Les montagnes de la province de l'Ogliastra sont couvertes d'oliviers sauvages, ainsi que l'indique leur nom ; elles pourraient donc donner lieu à de nombreux anoblissements peu coûteux, et ce renseignement pourrait être de quelque utilité aux gens qui ont de l'argent et de la vanité.

Certains bourgeois obtiennent aussi le titre de cavalier, mais il doit suivre leur nom. Ces bourgeois de qualité, dédaignés de la haute noblesse et haïs de leur ancienne classe, se retrouvent jusque dans les villages, qu'ils troublent par leurs intrigues et leur vanité. Le besoin de titres porte même une foule de jeunes gens à acheter des charges de notaire, un peu moins chères en Sardaigne qu'à Paris, afin d'avoir un rang, et on est là notaire comme autrefois en France on était marquis.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XLVI.

Fête de saint Efisio.

Le lendemain de mon arrivée à Cagliari, était le jour du retour de saint Efisio, la plus brillante partie de la fête de ce patron de la ville, grec d'origine, général de Dioclétien, et martyr. Saint Efisio doit à la domination de Pise en Sardaigne, l'honneur de figurer parmi les primitives et grandioses peintures du Campo-Santo [1]. Il était parti pour Pula le premier mai, jour de cette fête, la première de la Sardaigne, instituée en 1656 pour la cessation de la terrible peste qui ravagea l'Italie,

[1] Les trois fresques qui subsistent encore, sur cinq, offrent la *Présentation du saint à Dioclétien*, le *Combat de saint Efisio contre les payens de Sardaigne*, et son *martyre;* elles sont de Spinello d'Arezzo, peintre du quatorzième siècle, expressif, vrai, varié, mais pas très-correct, et homme fantasque, qui mourut de terreur, à l'apparition en songe d'un *Lucifer* d'une *Chute d'anges* exécutée par lui pour une église d'Arezzo. Vasari, dont la description du Campo-Santo est d'ailleurs si peu exacte, a loué les deux cavaliers du *Combat de saint Efisio*, qui s'étant pris réciproquement d'une main par la barbe, tentent de se frapper avec l'épée qu'ils tiennent de l'autre.

et surtout Naples. J'allai à la rencontre du saint jusqu'à l'espèce de relais des Salines, où il s'arrêta plusieurs heures dans une maison que la plus gracieuse hospitalité me rendit accessible. Une chapelle dans la cour de la maison avait reçu l'image vénérée, sorte de poupée en costume romain, exposée dans une cage vitrée, et devant laquelle un capucin, chapelain improvisé, admettait les fidèles à se prosterner tour à tour.

Le saint se remit en route dans son petit carrosse à glaces, attelé de deux énormes bœufs, véritables bœufs gras, avec les cornes garnies d'oranges, et que l'herbager a tenus plusieurs mois oisifs afin de les préparer dignement à cette représentation. Un double chœur de musiciens jouant de la *launedda*, instrument à vent, sarde, sorte de flûte antique et sonore, à tuyaux inégaux, suivait et précédait l'équipage.

Parmi la troupe des dévots, les uns tenant un cierge allumé, les autres pieds nus, et quelques femmes échevelées, se distinguait la congrégation des jeunes filles revêtues d'une robe bleu azur, serrée par un ruban de soie blanche. Une cavalcade des maîtres des diverses corporations d'ouvriers, la bannière en tête, ainsi que les nombreux cavaliers revêtus du costume national avec un long fusil à l'espagnole, mêlés au cortége, pouvaient faire juger de la beauté des chevaux du pays. Plus de trente mille habitants accourus à la solennité,

offraient le plus magnifique, le plus curieux des spectacles, par la richesse, la variété des costumes, la gaieté des danses, et la joie des copieux dîners sur l'herbe. La *tracca*, pesante carriole sarde, espèce de char antique, tirée par des bœufs, recouverte de larges étoffes de laine de couleurs éclatantes et garnie de matelas, avait voituré les familles des villages voisins.

Mais un coup d'œil unique fut au pont de la Scaffa. Aux transports de la foule vinrent se joindre les chants et les bruyants refrains partant des barques qui couvraient la mer et l'étang, barques pavoisées des couleurs de toutes les puissances qui ont régné en Sardaigne : c'était à la fois une fête vénitienne et napolitaine. Et cependant ces bords, théâtre d'un si vaste plaisir, étaient en face et à peine séparés de douze heures du rivage témoin du supplice magnanime de Régulus, du suicide stoïque de Caton, et de la mort pénitente de saint Louis.

Ces fêtes religieuses, populaires, immenses, dues à la dévotion, et qui ne coûtent rien à l'État, sont mille fois plus gaies, plus vraies, plus pittoresques que toutes nos réjouissances administratives; là, le peuple, animé par la foi, est acteur; il n'est dans nos foules que spectateur et curieux. Un très-spirituel professeur, pour qui semble avoir été faite la jolie pensée du P. Bouhours : « L'es-» prit, c'est le bon sens qui brille », disait récem-

ment : « Les vieilles sociétés à qui la foi manque » n'ont pas la gaieté du cœur. Le cœur n'est gai » que lorsqu'il croit encore à quelque chose [1]. » Voilà le secret des joies, des transports de la fête de saint Efisio, à laquelle rien, même en Italie, ne m'a paru comparable.

[1] Voyez le discours d'ouverture du cours de littérature française de M. Saint-Marc Girardin à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, pour 1837.

---

## CHAPITRE XLVII.

Place *Saint-Charles.*—Statue du roi Charles-Félix.—Tour de l'*Éléphant.*—*Castello.*—Palais municipal.—Portraits de M. Marghinotti.—Palais royal.—Tour de *Saint-Pancrace.*—Promenade de la poudrière.—*Colletti.*—Promenade *Saint-Laurent.*—Vue.

---

La place Saint-Charles fut ainsi appelée assez improprement du roi Charles-Félix. Une colonne milliaire moderne, bien ajustée et d'un bon effet, indique le commencement de la route nouvelle. Cette place devait recevoir la statue colossale en bronze du roi Charles-Félix, par M. Galassi, fondue heureusement à l'arsenal de Cagliari par les soins du comte de Boyl, alors directeur, et malgré les terreurs de l'artiste qui n'osait espérer que l'opération réussît là. Le monument est mérité par la justice, la sage administration, la bienfaisance de Charles-Félix pendant sa vice-royauté, et par le souvenir bienveillant que sur le trône il avait gardé de l'île. La statue que je vis à l'arsenal ne m'a point paru digne, malgré quelque mérite dans les draperies, du talent de M. Galassi. Le roi porte sur son manteau les nœuds de la maison de Savoie,

quoiqu'il ait été transformé en Minerve, à l'imitation de la mauvaise statue du Ferdinand de l'escalier des *Studj* de Naples, que son illustre auteur Canova avait le bon goût de détester, et contre laquelle un jour il s'emporta jusqu'à lui jeter à la tête son bonnet de papier : c'étaient là, raconte un de ses plus ingénieux biographes [1], les colères de Canova.

La majestueuse tour pisane de l'éléphant, plus élevée qu'aucune de celles de Pise et que la fameuse tour penchée, remonte à l'année 1307; sa conservation n'étonne pas moins que la précision du travail : le revêtement de pierre est si uni qu'il semble presque de marbre, et sa belle couleur rouge-vermeille n'a point été altérée par le climat. Cette tour, qui fait honneur au talent de l'architecte Jean Capula, porte incrustés un petit éléphant de marbre, les armes des châtelains, et une barbare et fort curieuse inscription rimée; inscription dans laquelle ces châtelains prennent avec fierté le titre de très-fidèles citoyens de Pise, et qui indique, avec de louangeuses épithètes, les noms de l'architecte et de ceux qui ont coopéré à la construction [2].

[1] M. le chev. Artaud, article *Canova* du *supplément à la Biographie*.

[2] Pisano communi omnia cum honore,
Concedente Domino, cedant et favore :

Le Castello, le plus beau des quatre quartiers de Cagliari, construit sur la partie la plus haute de la colline, est la résidence des autorités, de la noblesse et des riches.

Le palais municipal, peu remarquable, mérite d'être visité pour le beau portrait du roi Charles-Félix, de M. Marghinotti, placé à la grande salle. Malgré la froideur assez ordinaire au portrait allégorique, cette vaste toile qui réunit quinze figures, offre de la noblesse, de la grâce, de la naïveté. La tête du génie des arts est le portrait du peintre. Une lithographie exacte et bien exécutée de ce tableau m'a été adressée par l'auteur, et sa composition a obtenu le suffrage de nos premiers artistes. M. Marghinotti a depuis fait pour le même palais, et dans les mêmes dimensions, le portrait du roi

Et hoc opus maxime turris Elephantis,
Fundatum in nomine summi triomphantis,
Sub annis currentibus Domini millenis
Quartæ indictionis septem trecentenis,
Dominis prudentibus Joanne cinquina,
Joanne Devechiis, gratia divina
Castelli essentibus Castii Castellanis,
Atque fidelissimis civibus pisanis.
Cujus fuit electus sagax operarius
Providus et sapiens Marcus Caldolarius,
Atque sibi deditus fuit Oddo notarius
Hubaldus compositor horum Ritimarius,
Et Capula Joannes fuit caput magister,
Nunquam suis operibus inventus sinister.

Charles-Albert, auquel je souhaite le même mérite et le même succès.

Le palais royal, grand, solide, assez imposant, vanté comme le plus beau de Cagliari, n'est qu'une vaste maison sans architecture, et une espèce de caserne. Ce palais présente une collection complète des portraits des vice-rois, dont plusieurs ne sont point sans mérite, et la suite des princes de la maison de Savoie. Le bâtiment des écuries du vice-roi était, au temps de la domination espagnole, occupé par l'université. Alors les livres destinés à cette université, ainsi qu'à celle de Sassari, furent libéralement exemptés des droits d'entrée; tant il y a quelquefois de bon jusque dans les plus mauvais régimes.

La tour de Saint-Pancrace, du même habile architecte, et plus ancienne de deux années que celle de l'Éléphant, a aussi son inscription remarquable et rimée, très-lisible sur une plaque carrée, belle affiche de marbre blanc[1]. Les compliments publics

[1] Sub annis milleno nostri redemptoris
Quinto tercenteno binæ indictionis
Dei Deorum.
Dominorum tempore Becti Alleata,
Rainerij de Balneo, turris hæc fundata
Castellanorum.
Cuius operarius fuit constitutus
Beatus Calzolarius, providus, astutus
Ubique locorum.

que se font les architectes pisans semblent toutefois préférables à la funeste modestie ou à l'insouciance coupable qui a rendu incertains les noms des architectes de quelques-uns de nos plus magnifiques palais, tels que Chambord, et de certaines parties de Fontainebleau, du Louvre et de Versailles. Une inscription et le quatrain gracieux du dôme de Pise, ce brillant précurseur de la renaissance de l'architecture, ont révélé le nom du grand architecte et mécanicien Buschetto, et constaté l'importante découverte que l'art en Italie était italien, et non d'importation bysantine.

Le nouveau jardin de la poudrière, bien exposé, est trop tourmenté, surtout pour une promenade publique. La pyramide, avec sa base de granit rouge antique de Saint-Antioche; et la partie supérieure de marbre, semble représenter la richesse minéralogique de l'île. Une statue romaine restaurée a reçu le nom de la reine Éléonore, au moyen de la *Carta de Logu* qu'on lui a mise à la main, bizarre et unique monument consacré à l'immor-

Atque scriba publicus sibi assignatus
Et disus notarius, qui sit Deo gratus
Cœli cœlorum.
Cefas huius fabricæ opera sedula
Architectorum optimus Joannes Capula
Murariorum.

PORTA BEATI SANCTI PANCRATII.

telle princesse d'Arborée [1]. Au fond du jardin est la façade de la poudrière, espèce de grand casin orné de statues, et comme le jardin, fait sur les dessins du comte Boyl, directeur de l'arsenal. Malgré le luxe de son extérieur et de récentes améliorations, l'établissement n'est point complet, puisque le magasin à poudre, situé à la partie la plus élevée de la colline, manque de paratonnerre.

Le dimanche, sur l'avenue de ce jardin, un concert était donné par la musique du régiment sarde. La promenade, ce jour-là, offrait un joli coup d'œil par le triple aspect des femmes, de la population militaire, ecclésiastique, et la vue des beaux *colletti* des marchands et artisans. Le *collettu*, antique vêtement sarde, remonte au *colobium*, au *thorax* des premiers Sardes, et plus probablement à la *mastruca*, faite de peaux de bêtes sauvages, citée avec mépris par Cicéron et saint Jérôme. Ces colletti, si salubres, si adaptés au climat variable de la Sardaigne, et méprisés à tort par la vanité moderne, me représentaient les vêtements de peaux portés jadis par les plus nobles citoyens de Florence et loués par Dante :

« Bellincion Berti vid' io andar cinto
Di cuojo e d' osso, e venir dallo specchio
La donna sua senza 'l viso dipinto :

E vidi quel di Nerli e quel del Vecchio

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXVII.

Esser contenti alla pelle scoverta,
E le sue donne al fuso ed al pennecchio [1]. »

Les plus beaux de ces colletti, ceux des bouchers de Cagliari, ont les boutons de la chemise et du gilet rouge, en or ou en argent véritable. La forte race de ces bouchers, quoique leur manière d'abattre soit très-arriérée, semble le beau idéal du boucher, et rappelle celle des bouchers actuels de Rome, graves parodistes des victimaires antiques sculptés dans les bas-reliefs qu'ils ont sous les yeux.

La promenade Saint-Laurent, quoique étroite et sans arbres, a le meilleur air et la plus belle vue de la ville. Les tours, la mer, les étangs, les montagnes singulièrement découpées avec brèche, les nombreux villages voisins, présentent un aspect magnifique, extraordinaire. Mais ce ciel africain n'a point la transparence légère, vermeille et gaie de celui de Naples; il est d'un rouge foncé, âpre, couperosé, qui inspire une sorte de tristesse, et presque d'effroi.

[1] *Parad. Cant.* xv. « J'ai vu Bellincion Berti ne pas dédaigner une simple casaque de cuir, bordée de boutons d'os; j'ai vu sa femme quitter son miroir sans être fardée. J'ai vu un Nerli, un del Vecchio vêtus de peaux sans ornement; j'ai vu leurs épouses occupées de leur rouet et de leur fuseau. »

## CHAPITRE XLVIII.

Théâtre. — Bastion *Sainte-Catherine*. — Fortifications. — Port.—Commerce.—Rade.—Forçats.—*Camposanto*.

Le théâtre civique du Castello, sur lequel on joue l'opéra en automne et en hiver, a été agrandi récemment d'après le plan de M. Cominotti. Supérieur même à l'élégante salle de Sassari, il est un des principaux ornements de la ville.

Le bastion de Sainte-Catherine sert de promenade d'hiver. Quelques parties des fortifications espagnoles du côté de Villanova, construites au XVI^e siècle, sont fort supérieures aux fortifications nouvelles qui ne s'y rattachent pas trop; elles dureront bien davantage, et l'on y sent l'empreinte d'une nation alors puissante, d'une époque glorieuse, qui fait ressortir la médiocrité de tout le reste.

Le vaste port de Cagliari, le premier port de commerce de l'île, reçoit et exporte, année moyenne, la valeur de sept millions. La quantité d'étoffes importées prouve qu'avec une industrie à peu près nulle, la Sardaigne est en proie à un luxe qui a gagné des villes aux hameaux. Le nombre des bâtiments de commerce s'élève annuellement à trois

cents, quoiqu'il arrive parfois que la semaine se passe sans arrivage ni départ. Les principaux rapports sont avec Gênes, Marseille, Livourne, Naples et Malte. La conquête d'Alger, dont le profit pour la France est si contesté, doit être secourable au commerce de Cagliari, souvent ruiné par les pirateries de la Régence.

La rade est d'une sûreté admirable : un banc de sable, jeté heureusement par la nature, rompt la violence des flots sans péril pour les vaisseaux. Les vers de Claudien sont encore aujourd'hui fort exacts :

« Urbs Lybiam contrà. . . . . .
Tenditur in longum Caralis . . . . .
Efficitur portus medium mare, tutaque ventis
Omnibus ingenti mansuescunt stagna recessu. »

Les forçats sont employés aux travaux publics ; ces hommes ne sont ni des brigands, ni de grands scélérats, car la plupart, comme en Italie, ont été envoyés aux galères pour de simples vols ; quelques meurtriers viennent des montagnes, et ils ont agi plutôt par emportement que par préméditation.

Sur la pente de la colline de Monreale, un beau Camposanto, avec une chapelle d'ordre ionique, fut créé en 1827, après la suppression de la sépulture dans les églises, par le roi Charles-Félix. Les palmiers de Bonaria, voisins, semblent une noble décoration de ces tombes nouvelles. Le mauso-

lée consacré par le marquis de Villahermosa à sa sœur la marquise de Villarios, servira de modèle aux autres monuments particuliers qui formeront la funèbre galerie. L'étendue et la qualité du terrain permettent que les quatre cent cinquante morts annuels de Cagliari gisent en paix et se consument pendant six années dans leur fosse.

---



Digitized by Google

## CHAPITRE XLIX.

Cathédrale.—Ambons. — Cénotaphe du roi D. Martin. — Tombeau de la femme du roi Louis XVIII.— Plat sculpté. —Tremblement de terre en Sardaigne.—Grand crucifix. —Tableau de l'école de Raphaël. — Cadello.—Religion des Sardes.

---

Les églises ignorées de Cagliari présentent de l'intérêt sous le rapport de l'art et particulièrement de la peinture.

La cathédrale, grande, irrégulière, commencée en 1312 par les Pisans, terminée par les Aragonais en 1331, fut en 1669 *refabriquée*, comme disent les Italiens (*rifabbricata*), par l'archevêque Vico. Le style, médiocre, est celui de cette époque de décadence. Les traces considérables de l'ancienne église pisane attestent encore l'habileté, la supériorité des premiers architectes. Deux ambons, très-probablement du même temps, sont remarquables. L'autel, tout d'argent, en forme de ciboire, a de nombreuses et petites statues bien travaillées.

Un *Martyre de sainte Barbe*, paraît de l'école des Carraches. A la *Capeletta*, un tableau en six

compartiments dont le principal, *le Christ entre les deux Larrons*, est un ouvrage du XIVe siècle, très-vrai, très-naïf, avec la sécheresse du temps.

Un monument extraordinaire est celui de don Martin le jeune, roi de Sicile, le vainqueur de Sanluri [1], cénotaphe en marbre, supérieur peut-être en grosseur aux plus vastes mausolées de Venise et de l'Italie, qui remplit tout une chapelle, énorme témoignage de l'asservissement de la Sardaigne. Le corps du jeune héros fut envoyé en Espagne, et le monument, ainsi qu'on peut en juger par la médiocrité du style qui rappelle la recherche et la confusion du Bernin, est fort postérieur à sa mort. On est surtout frappé de la trivialité et de la gaucherie des soldats espagnols qui soutiennent le catafalque sur leurs épaules.

Ce ne fut pas sans surprise que je découvris, à la chapelle Saint-Lucifer, saint fameux de Sardaigne, dont il sera parlé [2], le tombeau de la femme du roi de France Louis XVIII, princesse de Savoie, morte à Londres le 12 novembre 1810. Ce tombeau de femme, transporté d'Angleterre dans cette autre île, rappelle l'exil et l'infortune de deux maisons royales. Enfoui dans ce souterrain, il y semble

[1] Voyez ci-dessus, chap. XLIV.

[2] Voyez le chapitre suivant. Le Lucifer sarde n'est pas le seul qui ait porté cet étrange nom de saint : le premier évêque de Sienne, de 306, espèce de seigneur suzerain, s'appelait aussi Lucifer.

plus à l'abri des nouveaux coups de la fortune qu'au milieu de la splendide et périlleuse sépulture de Saint-Denis, à laquelle il aurait pu prétendre. Ce mausolée fut habilement renouvelé en marbre, il y a quelques années, par M. Galassi, déjà cité : le génie pleurant est une figure de fantaisie qui peut être prise à volonté pour le génie de la France ou de la Sardaigne. Parmi plusieurs présents offerts à la cathédrale par l'auguste veuf remonté sur son trône, on me fit remarquer un riche ostensoir exécuté à Paris, en 1818, par l'orfèvre Cahier, sur les dessins de l'architecte Belanger; on y voit le portrait du roi et de cette reine qui n'eut point de couronne; l'ostensoir porte l'estampille : *Intendance des menus plaisirs du Roi et* AFFAIRES DE LA CHAMBRE, titre bizarre, frivole, malséant, qui le paraît encore davantage apposé sur le sacré soleil chargé du Saint des saints.

Vis-à-vis du mausolée de la princesse, est la tombe innocente du jeune Charles-Emmanuel, fils du roi Victor-Emmanuel, enfant mort âgé de trois ans, ouvrage du frère Antoine Cano, que surmonte un bas-relief antique offrant quelques figures voluptueuses assez déplacées dans un tel lieu.

A la chapelle Saint-Saturnin, une bacchante, autre bas-relief antique, de marbre assez grossier, décore l'autel avec le même scandale.

La sacristie intérieure a plusieurs tableaux de l'école bolonaise. Une *Flagellation* restaurée récem-

ment et assez mal, à Rome, a été donnée pour du Guide : la tête n'a point le noble caractère de ce peintre, et une jambe est chargée d'une ombre trop noire et qui tombe à faux. De petits tableaux sur cuivre, offrant divers sujets de l'Écriture, sont une heureuse imitation de Rubens. Sur un des autels, un bas-relief de *la Chute des anges*, est dans le goût médiocre du Bernin. Un plat sculpté représentant le *Triomphe de Neptune et de Galatée*, avec des scènes maritimes pleines de vérité et d'imagination, rappelle les bons ouvrages de l'orfévrerie florentine du XVI^e siècle, et a paru digne de Benvenuto Cellini. Cet objet de musée plutôt que de sacristie, est employé à poser les bonnets des prêtres qui officient, et il sert trop.

A la salle d'assemblée des chanoines, le *Christ dans le prétoire* passe pour de Gherardo dalle notti.

Une inscription lapidaire grossièrement écrite, la plus ancienne preuve d'un tremblement de terre en Sardaigne, rapporte celui du 4 juin 1618, qui ne paraît point avoir causé de grands ravages. Malgré son voisinage de la Sicile, des îles Lipari et de la côte de l'Italie, si souvent bouleversée par les tremblements de terre, et qui a le Vésuve, la Sardaigne ne paraît guère exposée à ces désastres, véritable phénomène si l'on considère qu'elle est couverte sur plusieurs points de produits volcaniques qui indiquent les profondes cavités renfermées dans son sein.

A la sacristie extérieure, un grand et vieux crucifix gothique en argent, avec une multitude de figures et d'ornements, est un beau et curieux travail. Cette sacristie possède une admirable peinture presque inconnue, cachée, enfouie, qu'il m'a été permis de contempler, grâce à l'obligeance de M. le chanoine Baille, digne frère du docte cav. Don Louis [1], qui voulut bien être mon cicerone de la cathédrale. Ce tableau, en trois compartiments, qui représente le *Christ, la Vierge, sainte Anne* et *sainte Marguerite*, fut donné par Clément VII à la cathédrale après qu'il lui eut été restitué par le soldat espagnol qui, lors du terrible sac de Rome en 1527, l'avait enlevé de sa chambre à coucher (*ex pontificio cubiculo*). Il n'est exposé qu'une fois l'an, le jour de l'Assomption, et des indulgences sont accordées aux fidèles qui, ce jour-là, aux secondes vêpres, auront récité sept *Pater* et sept *Ave* devant ce chef-d'œuvre. L'auteur est inconnu; mais on peut, à la beauté de l'ouvrage, conjecturer raisonnablement qu'il est peu antérieur à l'année 1527, époque où florissait l'école de Raphaël, dispersée par cette catastrophe. Il doit appartenir à l'un de ces grands artistes, et certes il n'y avait point de croûtes dans la chambre à coucher du Médicis, cousin et second successeur de Léon X.

Une élégante inscription a été consacrée par le

[1] Voyez ci-après, chap. LIII.

président Tiragallo au cardinal Grégoire Cadello, archevêque de Cagliari, prélat pieux, savant, charitable, fils du docte jurisconsulte F. Cadello, marquis de Saint-Sperato, et frère de don Saturnin, possesseur éclairé d'une riche bibliothèque; mort en 1807, âgé de soixante-douze ans, archevêque modèle par la simplicité de la vie, la modération du caractère, le grand sens et la prudence des opinions, estimé des grands, vénéré du peuple pour qui son élévation à la pourpre fut une véritable fête, et sa perte un jour de deuil et de regrets.

Il est difficile en Sardaigne de n'être point frappé de la rapidité des offices. Certain statut stipule, m'a-t-on dit, que la messe doit durer au moins dix-sept minutes. Le sensualisme religieux ressemble à celui de l'Italie, et la musique, les tentures éclatantes, les images de madones et de saints richement vêtues, les représentations dramatiques de divers sujets de l'Écriture avec décorations, y excitent la même ferveur et les mêmes transports.

---

## CHAPITRE L.

*Saint-Dominique.—Crucifiement.—Saint-Lucifer.*—Audace du saint. — Son tombeau. — *Sainte-Eulalie.* — *Saint-Augustin.*—Tableau du saint.— S. Ritta.—*Goccius.*

---

L'église Saint-Dominique offre une très-remarquable peinture, un *Crucifiement*, avec de nombreux portraits parmi lesquels on distingue celui de Dante, voisin du bon larron, que l'excellent jugement de Marghinotti allait jusqu'à croire de Masaccio. Deux autres tableaux, un *saint Pierre* et un *saint Paul*, paraissent de ce même pinceau si habile et dont les œuvres sont là comme perdues.

L'ancienne église Saint-Lucifer, vaste, dégradée, rappelle la terrible mémoire de ce saint sarde du IVe siècle, évêque de Cagliari, prélat superbe, indépendant, intrépide défenseur de la foi, ami, camarade de combats du grand Athanase, et qui de son exil de Germanie écrivait à l'empereur Constance : « Je sais que Salomon a comparé la » colère d'un roi au rugissement du lion, mais les » rugissements qui peuvent faire trembler les sec- » taires d'Arius, à nous serviteurs de Dieu ne sont

» que méprisables. » Les divers écrits de Lucifer, adressés à Constance, offrent une multitude de traits non moins vifs et très-éloquents de sa vigueur épiscopale; mais il finit lui-même par être chef de secte, car l'orgueil paraît avoir appartenu à ce Lucifer-là comme au démon. Quoique vénéré à Cagliari, où l'église permettait qu'on célébrât chaque année sa fête, la sainteté de Lucifer, sorte de Tertullien sarde, longtemps agitée, était restée incertaine, lorsqu'en 1803 sa fausse position fut décidée, et il fut confirmé saint par le pape Pie VII, aux instances du vice-roi, depuis Charles-Félix. Par un singulier hasard, la première édition de Lucifer fut publiée à Paris en 1568, et dédiée au pape Pie V par un prédécesseur de Bossuet, Jean Dutillet, évêque de Meaux.

Au sanctuaire souterrain de l'église Saint-Lucifer est l'ancien tombeau du saint, dont l'authenticité paraît reconnue, espèce de cage vide, les os étant à la cathédrale. Ce mausolée de fer semble assez en harmonie avec le caractère et le nom d'un tel saint.

L'église Sainte-Eulalie a le tableau de la *sainte*, de Pompée Batoni, bon peintre mort à la fin du dernier siècle, le Vien de l'école romaine moderne, mais qui n'a point eu de David pour accomplir la révolution qu'il avait commencée.

L'église du couvent de Saint-Augustin, riche, bien construite, offre une statue en bois, plus forte

que nature, de l'illustre saint, peinte, dorée, dont la physionomie est noble, expressive, et qui passe pour la meilleure statue de Cagliari.

L'ancienne et petite église voisine conserva pendant six siècles (du IIe au VIIIe) le corps de saint Augustin, acheté par le grand roi des Lombards, Luitprand, et placé depuis dans ce magnifique mausolée, aujourd'hui à la cathédrale de Pavie, et l'un des plus curieux monuments de l'art de la fin du XIVe siècle.

Une inscription au-dessus de la porte parle d'une certaine eau miraculeuse et souterraine, qui sans doute devait son amertume au voisinage de la mer, et à laquelle les malades avaient recours. La destruction du couvent sous Philippe II, et les nombreuses sépultures pratiquées au même endroit lors de l'épidémie de 1816, ont fait tort à cette dévotion.

L'église Saint-Augustin mérite encore d'être visitée pour un ancien tableau représentant le *saint* au milieu de sa bibliothèque, entouré des chefs des ordres qui suivent sa règle, et foulant grotesquement sous ses pieds Luther qui est à quatre pattes; composition excellente, superbe, qui paraît de l'école de Mantegna.

La chapelle Sainte-Ritta *in Cassia* attire de nombreux pèlerins. La dévotion à cette religieuse augustine est très-fervente par toute la Sardaigne, sans doute à cause de son titre d'avocate *degli impossi-*

*bili.* Sa complainte est une des plus renommées de ces hymnes populaires appelées en sarde *Goccius*, *godimento* (réjouissance), qui racontent la vie miraculeuse du saint, et dont chaque strophe a le même et joyeux refrain.

---

## CHAPITRE LI.

*Claustrali.* — Péristyle. — *Sainte-Anne.* — *Saint-Efisio.* — *Launedda.*—Boulets français. — Prison de Saint-Efisio. *Saint-Michel.*—Tableaux. — *Saint-Pierre.*—*Carmine.* — Peintures. — *Annonciade.* — Capucins.—Pharmacie. — Citerne.

---

Le couvent des Claustrali, imposant par son architecture du XIII° siècle, présente un péristyle remarquable. Quelques chapelles de ce couvent et de l'église ont de vieilles peintures très-dégradées, données pour de Cimabué, le fondateur de l'école florentine. Une vaste tribune ornée de stues élégants, et soutenue par trois piliers de pierre, est un monument du passage de Charles-Quint à Cagliari. Les frères Claustrali prétendent posséder un morceau de la tunique de saint Augustin ; mais ce morceau d'étoffe, espèce de taffetas, offre quelque mélange de soie tissue, qui prouve que la prétendue relique est beaucoup plus moderne.

L'église Sainte-Anne, bien construite sur un mauvais dessin, doit sa principale décoration à deux artistes sardes vivants : la statue du B. Amédée, qui a toutefois le cou trop long, par M. Galassi, et

le tableau de l'*Eucharistie*, par M. Marghinotti.

Je visitai l'église Saint-Efisio, le lundi de la Pentecôte. On y chantait la longue hymne en récit de la vie du saint, en dialecte sarde, *Goccius*, dont il a été parlé [1]; l'air cadencé, chantant, musical, était accompagné de l'orgue, imitant le son vibrant de la *launedda*.

Je remarquai avec quelque confusion à l'église Saint-Efisio, incrustés dans le mur, près de l'entrée et presque à terre, des bombes et boulets français lancés pendant six heures avec tant de fureur et de maladresse contre Cagliari en 1793. Cette terrible attaque avait eu lieu quelques jours après la mort de Louis XVI. Notre défaite parut aux assiégés l'effet d'un miracle, et de l'intercession de saint Efisio, dont l'image avait été processionnellement promenée, et qui, selon l'usage de ces saints populaires, aurait de sa main détourné les boulets. Il semble bien plutôt que la Providence qui allait être si prodigue de victoires envers les armes françaises, ait voulu signaler ici sa colère. L'expédition dirigée en même temps contre l'île de la Madeleine, au nord de la Sardaigne, n'avait pas été plus heureuse [2]. Le

[1] Voyez le chap. précédent.

[2] C'est par erreur que l'aimable, l'affectueux, le regrettable Mimaut a cru (t. II, 212, de l'*Histoire de Sardaigne*), d'après le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que Napoléon se trouvait au débarquement ordonné par l'amiral Truguet, sur la plage de Quartù, près Cagliari : Bonaparte était au

roi Charles-Emmanuel IV consacra depuis assez singulièrement, en mémoire de sa délivrance, quinze cents écus, à marier chaque année vingt-quatre jeunes filles. Cette somme fut ensuite plus raisonnablement affectée à des pensions aux veuves de militaires et employés, malgré la proposition de lui rendre sa première destination.

Je visitai le souterrain nommé la prison de Saint-Efisio, citerne antique, dont deux soupiraux, l'un supérieur, l'autre inférieur, servaient à recevoir et à conduire les eaux à l'aqueduc romain.

L'église Saint-Michel des Jésuites est la plus riche de la ville, en colonnes torses de marbre noir. Les tableaux de la sacristie ont de la réputation à Cagliari : au-dessus de la porte on remarque un vaste *Massacre des Innocents ;* l'inscription indique comme auteurs Dominique Colombino, napolitain, et Jacques Momonte, romain, artistes du commencement du dix-huitième siècle, qui pourraient bien aussi avoir exécuté les fresques de la voûte. Un *Adam et Ève,* veut être dans le style du Guide ; les deux figures venaient d'être revêtues assez ridiculement, par pudeur, de la peau de mouton à la sarde. Un *saint Ignace* de Scaletta, peintre fécond de Cagliari, du dernier siècle, qui s'était formé lui-même et n'avait jamais quitté sa ville natale, ne

corps d'armée commandé par le général Césari qui attaqua la Madeleine. Voyez liv. I, chap. LXXIII, et liv. III, ch. II.

manque ni de vérité, ni de couleur, ni d'harmonie.

L'église Saint-Pierre, près de laquelle se trouvent des restes d'antiquité romaine, est très-ancienne. Dès le XIIIe siècle, les archevêques y célébraient l'office; elle sert aujourd'hui de paroisse aux pêcheurs de l'étang.

L'église de la Vierge del Carmine brille d'excellentes peintures sur bois représentant divers saints, vraies, naturelles, finies et regardées avec raison comme de l'école de Raphaël.

L'église de l'Annonciade offre au maître-autel une *Salutation angélique*, tableau gracieux, exécuté à Rome par M. Marghinotti, et l'un de ses premiers ouvrages.

Le vaste couvent des capucins, en belle vue, comme à l'ordinaire, qui remonte à l'année 1591, présente la noble disposition architectonique commune à leurs monastères. Ces grandioses couvents de capucins étaient les dépôts de mendicité du moyen âge, avec la discipline religieuse et la liberté nomade des individus; ne valaient-ils pas mille fois mieux que nos dépôts de vagabonds? Les capucins de Cagliari possèdent une belle pharmacie qui fournit de drogues les autres couvents de l'île. Dans le jardin, une large citerne antique, bien conservée, est des plus curieuses.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LII.

Université.—Fondation.—Revenus.—Concours. — *Majoli.* —Académie agraire.

L'université occupe un beau bâtiment, mais qui n'est point assez vaste. Sous le vestibule, un cippe est consacré à la mémoire de Favonia Vera. De la terrasse on jouit d'un superbe point de vue de la Darse, de la mer, des étangs, du faubourg Stampace et de la tour de l'Éléphant, voisine.

Cette université, qui remonte aux premières années du XVII^e siècle, fut réorganisée sous Charles-Emmanuel et son digne ministre Bogin en 1764 [1]. Le nombre des élèves est de trois cent vingt.

Les revenus d'environ vingt-cinq mille livres sardes (vingt-neuf mille deux cent cinquante francs) se trouvent absorbés par les traitements des professeurs, des employés, et l'entretien du bâtiment.

[1] Dès l'année suivante, le P. Ange Berlendis, jésuite, grand lyrique italien, né à Vicence, et qui a, comme Delille, fait un poëme sur l'*Imagination*, fut appelé en Sardaigne, afin d'y ranimer le goût des bonnes études; il se fixa dans l'île et mourut à Cagliari, en 1793, âgé de 60 ans.

L'université est à peu près organisée comme celle de Sassari. Les chaires y sont données au concours, à l'exception des quatre chaires de physique, de mathématiques, de chirurgie, et d'Écriture sainte et de langues orientales. L'omission du concours pour la chaire de chirurgie doit paraître extraordinaire ; il est vrai que le nombre des étudiants n'est que de vingt, et que même celui des étudiants en médecine ne monte qu'à dix. Ce dernier enseignement si négligé manque d'un jardin botanique qui, sous le climat de Cagliari, pourrait réunir tant d'espèces diverses [1]. Il s'est parfois rencontré qu'il n'y avait personne pour écouter la leçon du professeur ; accident auquel n'ont point échappé dans plusieurs grandes villes commerciales de nos provinces, certains professeurs d'histoire et de littérature. Cette solitude du cours de médecine s'explique par la faiblesse du gain que procure l'art de guérir : d'après le tarif royal, les visites de médecins sont à deux réaux (dix-neuf sous), et celles des chirurgiens à un réal. Les cours des autres facultés sont plus suivis : la faculté de philosophie, la plus fréquentée, a cent cinquante étudiants ; celle de droit, quatre-vingts ; celle de théologie, soixante : on peut ainsi juger de la tendance des esprits et des intérêts en Sardaigne.

Une autre sorte d'étudiants, au nombre de huit

[1] Voyez ci-après, chap. LXVI.

cents, sont les majoli, jeunes gens sans fortune, venus de leur village, demi-laquais, demi-secrétaires, logés et nourris, qui ne reçoivent point de gages, vont au marché le matin, portent le soir la lanterne du maître s'il va en soirée ou au spectacle, et consacrent à d'autres services pareils le temps qu'ils ne donnent point aux cours de l'université, des pères de Saint-Joseph, ou des Jésuites. Quoique la classe des majoli ait fourni des hommes honorables au barreau, à la médecine, à l'administration, à la magistrature et à l'église, il est difficile d'approuver ce mélange de la domesticité et de l'étude, qui dégrade celle-ci sans relever celle-là.

L'académie agraire, fondée en 1804, présidée par M. le marquis de Villahermosa, affiliée aux principales sociétés de l'Europe, est formée de trente-six membres ordinaires, grands seigneurs, magistrats, ecclésiastiques et savants, et de membres honoraires, mais auxquels on a eu le bon esprit d'agréger comme expérimentateurs et consultants, de simples paysans, qui, là comme ailleurs, ont dû parfois défrayer les dissertations de plus d'un académicien. Il y a chaque semaine une séance particulière ; les réunions publiques ont lieu chaque trimestre dans la grande salle de l'université. On doit regretter qu'une société si active et si bien composée se soit jusqu'ici bornée à adresser des rapports au gouvernement, et n'ait point encore

publié de mémoires [1]. Les comices agricoles seraient une autre création très-utile pour le progrès des méthodes et le perfectionnement des instruments aratoires.

[1] On annonçait les premiers fascicules comme devant paraître en 1836.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LIII.

Bibliothèque.—Imprimerie en Sardaigne.

La bibliothèque commencée avec les livres particuliers de Charles-Emmanuel et du comte Bogin, accrue des dons de l'imprimerie royale de Turin et d'acquisitions faites sous Victor-Amédée III, a dix-sept mille volumes. Son président et bibliothécaire est le savant don Louis Baïlle.

Un manuscrit incomplet de Dante, avec des annotations latines et italiennes, serait utile et curieux à étudier. Cette bibliothèque arriérée et où dominent la théologie et le droit, paraît assez peu fréquentée. Un cabinet littéraire n'a même pu se soutenir à Cagliari; le journal rédigé avec talent par M. Stanislas Caboni, que ses fonctions ont empêché de continuer [1], n'a point été repris, tant le goût des lettres semble concentré dans un petit nombre d'esprits. Les jeunes gens se rendent pour jaser chez les parfumeurs, dont les boutiques portent le titre bizarre de Galanteries (*galanterie*), et c'est là que se dissipe le temps donné non moins

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXII.

fructueusement parmi nous à la lecture des gazettes, des brochures et des romans nouveaux.

L'imprimerie fut introduite à Cagliari vers 1566 par le zèle libéral d'un chanoine de la ville, Nicolas Canelles. Le catéchisme du P. Edmond Auger, jésuite, traduit du français en espagnol par Laurent Palmerino, et corrigé et augmenté par un autre jésuite, le P. Antoine Cordosses, porte la date de cette année, et doit être le premier livre imprimé en Sardaigne. L'édition belle, très-nette, fut exécutée aux frais de Canelles, et celle de Sassari, quoique bonne et postérieure, ne la vaut point. Une édition de la *Carta de logu* a été indiquée comme de 1495, mais elle est à peu près inconnue, et n'a été vue de personne. Sassari reçut l'imprimerie au XVII^e siècle d'un de ses citoyens, Antoine Canopolo, archevêque d'Oristano. La première édition fut : *El triumpho, y martyrio, esclarecido de los illustriss. SS. martyres Gavino, Proto, y Januario,* de l'année 1616. Une imprimerie royale fut établie à Cagliari en 1769, et donna quelques bonnes éditions, telles que l'histoire naturelle de Sardaigne, du P. Cetti (1774-76), et le poëme sarde italien d'Antoine Purqueddu, intitulé : *Il tesoro della Sardegna ne' bachi e gelsi,* 1779, petit in-8° avec une pièce latine du P. Carboni au directeur de l'imprimerie, et dont notre bibliothèque royale possède un exemplaire, peau de vélin, offert au vice-roi de Sardaigne, le comte de Lascaris, auquel l'ouvrage

est dédié. L'imprimerie royale aujourd'hui déchue, entreprise particulière, n'a que six vieilles presses, n'occupe qu'une douzaine d'ouvriers, et se trouve inférieure aux deux autres imprimeries de Cagliari, celle de l'archevêché, et celle de C. Timon. L'imprimerie n'a jamais été très-productive dans l'île, et MM. Firmin Didot imprimaient plus il y a quelques années en deux ans, qu'il n'a été imprimé dans toute la Sardaigne en deux siècles [1]. Les livres nécessaires aux deux universités venaient de l'étranger, ainsi qu'il a été remarqué, et ils avaient été affranchis des droits d'entrée par le gouvernement espagnol [2].

[1] Voyez les *Notions statistiques sur la librairie, pour servir à la discussion de la loi sur la presse, en* 1827, par M. le comte Daru.

[2] Voyez ci-dessus, chap. XLVII.

## CHAPITRE LIV.

Musée d'histoire naturelle et d'antiquités.—Ossements pétrifiés d'éléphants.—Oiseaux.—Plantes marines. — Sarcophages.—Inscription phénicienne.—Congés romains. — Instruments aratoires, armures, antiques. — Médailles.—Vases.—Idoles phéniciennes.

---

Le musée d'histoire naturelle et d'antiquités commencé et donné en 1806 par le roi Charles-Félix, est le plus bel et le plus curieux ornement de Cagliari. Malgré l'insuffisance du local, l'histoire naturelle fut très-habilement disposée par le savant capitaine don Léonard de Prunner, que le prince avait appelé de Vienne. Trois ouvrages d'hommes distingués tiendront au courant de l'histoire naturelle de Sardaigne : la Faune de M. Genè, la Flore de M. Moris et les travaux de géognosie de M. de la Marmora.

Le cabinet de minéralogie, riche principalement en calcédoines, compte au delà de quatre mille espèces. On peut ainsi juger de la variété, de l'utilité des produits de l'île, dont il serait possible de tirer si grand parti et qui gisent négligés. Parmi les diverses pétrifications, ce cabinet conserve des

ossements d'éléphants, ruines naturelles et grandioses de la domination de Carthage.

Le cabinet ornithologique présente une collection nombreuse et bien conservée d'oiseaux particuliers à la Sardaigne ; l'aigle paraît de la grande espèce : quelques-uns enlèvent sur les hautes montagnes et à la face des bergers, selon le P. Cetti, des moutons, et selon M. de la Marmora, des porcs d'une année. Le guêpier sarde, appelé par Cetti, d'après Virgile, *Mérope ;* ce cruel et joli ennemi des abeilles l'emporte peut-être par le vert d'azur, l'or, l'albâtre, l'ébène de son plumage et le rubis de ses yeux, sur les autres oiseaux de la même espèce en Europe ; mais on doit regretter, avec son historien, que ce brillant plumage soit tant et si mal habité.

Le cabinet ichthyologique compte jusqu'à trente-deux espèces de plantes marines. Dans une autre salle du musée d'histoire naturelle, est une collection de figures anatomiques en cire coloriée, d'après celles de Florence, et qui doivent être encore moins fidèles.

Le musée d'antiquités est singulièrement remarquable par ses monuments phéniciens, carthaginois, grecs et romains.

A l'entrée, plusieurs sarcophages avec de beaux bas-reliefs proviennent de la colline de Bonaria, voisine de Cagliari.

La colonne milliaire et l'inscription trouvées à

Fordongianus [1], sont des monuments des travaux de routes des Romains en Sardaigne.

Une copie de l'inscription indiquant un temple dédié à Isis et à Osiris, vient de l'antique Nora [2].

La célèbre inscription en caractères phéniciens, tirée du casin des Pères de la Merci de Pula, formée de quarante-cinq lettres en huit lignes, à peu près égales, indique le tombeau d'un « Sosime, » étranger, qui, consumé de vieillesse, avait fixé » là sa tente, et auquel son fils Lehman, chef » étranger, consacra ce souvenir dans le jardin » sépulcral. » Ce témoignage curieux, unique peut-être en Europe, de la vie pastorale, semble vous reporter aux premiers âges du monde et aux mœurs primitives de l'Orient; mais il ne se rattache à aucun fait connu. Les annales du genre humain sont un magnifique livre dont le frontispice est arraché [3] : les antiquités de la nature ont fait reconnaître le commencement de son histoire, moins voilée que les annales humaines.

Les deux congés romains, sur bronze, sont de précieux et assez rares monuments, puisque l'ignorance et la cupidité n'ont laissé parvenir jusqu'à

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXV.

[2] Voyez ci-après, chap. LXVII.

[3] Il n'est ici question que des faits de l'histoire profane : ce n'est point lorsque les esprits les plus élevés reviennent et se soumettent à la vérité de la Genèse que l'auteur aurait la prétention de s'insurger contre elle.

nous qu'une trentaine de ces diplômes. Le plus important du musée de Cagliari, et qui fait connaître un nouveau consulat, fut délivré par l'empereur Nerva, le 10 octobre de l'an 96, au fantassin sarde Tunila, de Cares, de la deuxième compagnie mixte des Liguriens et des Cursores, une des deux compagnies qui tenaient alors garnison en Sardaigne, sous le commandement de Tiberius Claudius Servilius Geminus. Tunila qui reçoit par ce congé le droit de cité et de mariage, avait accompli ses vingt-cinq ans de service, de rigueur dans les armées romaines : le service de mer allait jusqu'à vingt-six ans, apprentissage bien long pour l'espèce de pilotage auquel se réduisait la navigation des anciens.

Des instruments anciens d'agriculture, qui ne diffèrent pas trop de ceux encore aujourd'hui en usage dans quelques parties de l'île [1], sont, ainsi que les armures antiques découvertes à Saint-Antioche, fort intéressants pour l'histoire. Les pièces de bronze de ces dernières armures, qui couvraient les cuisses, ne peuvent avoir appartenu au moyen âge ni servi à la milice romaine, et elles reportent ainsi à une époque antérieure à la fondation de Rome.

Trois consulaires appartiennent aux bons temps de l'art romain.

[1] Voyez ci-dessus, chap. v.

Plusieurs médailles d'or sont romaines; quelques-unes puniques ou arabes : ces dernières datent des invasions sarrasines en Sardaigne. Le nombre des médailles d'argent et de cuivre est considérable. On regrette qu'il n'existe point pour l'étude de ces diverses médailles, une bibliothèque numismatique comme celle créée avec goût à Milan par le conservateur, M. Cattaneo; on devrait même y joindre une bibliothèque d'histoire naturelle, complément nécessaire des objets exposés.

Des fragments de vases romains sont remarquables par la finesse et l'éclat du vernis. D'autres débris de vases en verre, extrêmement curieux, indiquent une verrerie romaine à Cagliari. Ces vases y auraient été fabriqués au lieu d'être tirés d'Égypte comme la plupart des verreries du musée de Naples.

Les cent cinquante petites idoles phéniciennes dont le nombre s'accroît chaque jour, sont la partie caractéristique, extraordinaire du musée. Ces figurines de bronze ont été regardées comme les premiers essais probables de sculpture : grossières, laides, obscènes, elles semblent dignes du culte auquel elles étaient consacrées; culte affreux qui eut parmi ses rites le meurtre et la prostitution. Une Astarté, assez pareille par les hanches à la Vénus hottentote, était peu séduisante. M. de la Marmora, auquel on doit le dessin d'un grand nombre de ces hideux simulacres, a cru retrouver

dans plusieurs cantons de l'île le bonnet d'une de ces idoles; et le bâton fourchu de quelques autres lui a paru encore aujourd'hui porté par les paysans sardes. Les Phéniciens, malgré l'envie qu'excite la richesse, ont été très-loués dans l'antiquité; mais Fénélon a encore exagéré leur éloge lorsque, les donnant peut-être pour type du peuple commerçant, il a été jusqu'à vanter leur sincérité, leur bonne foi, contre le *Tyriosque bilingues* de Virgile. Tyr, mère patrie de Carthage, eut beaucoup d'analogie avec sa colonie; c'était, avec les dehors et le lustre de la civilisation, la même barbarie mercantile et industrielle qui, en dépit de la liberté indignée, règne en Amérique.

Le musée de Cagliari, sans avoir ni la réputation, ni l'étendue des premiers musées de l'Italie, réunit, comme on voit, des monuments des divers âges, depuis les mystérieuses annales phéniciennes jusqu'aux rapides conquêtes des Arabes.

---

## CHAPITRE LV.

*Orfanotrofio* de Saint-Lucifer. — Le chanoine Manunta. — Conservatoire de la Providence. — Aliénés. — Enfants trouvés.—Vaccine.

Les deux hospices industriels d'orphelins (*orfanotrofi*) sont d'utiles et bienfaisantes créations. Le travail des étoffes de laine y a été très-perfectionné. L'orfanotrofio des garçons, qui peut en recevoir quatre-vingts, fut établi en 1827 à l'ancien couvent de Saint-Lucifer; il doit beaucoup aux soins du chanoine philanthrope, Antoine-Manunta, le premier directeur, qui a tenté d'améliorer aussi le régime des prisons. M. Manunta voulut bien être mon cicerone à son ancien orfanotrofio, et je me rappelle avec plaisir son obligeance infatigable, sa vive, sa piquante et son originale animation.

La maison des orphelines, conservatoire de la Providence, ouverte en 1833 et qui occupe l'ancien collége des nobles, paraît plus prospère que l'hospice de Saint-Lucifer, que je trouvai stationnaire et presque languissant. On y travaille habilement la soie, cette soie de Sardaigne reconnue rivale de

celle du Piémont, la première de l'Italie. Le nombre de places gratuites devait être porté à soixante; les deux dortoirs des petites et des grandes, décorés des beaux noms de l'Innocence et de la Paix, allaient être agrandis. A leur sortie, les orphelines reçoivent une dot de cent écus, et on a eu le bon esprit de les former aux soins du ménage, beaucoup trop dédaignés dans nos pieuses fondations ou dans les splendides maisons entretenues par l'État.

La maison des aliénés (*Manicomio*) arriérée, fait moins d'honneur à l'administration sarde que les deux *orfanotrofi*. La prison, les chaînes, les coups et tout ce barbare ancien régime des maisons de fous s'y pratique encore. L'aliénation qui se multiplie avec les progrès intellectuels, le besoin des jouissances et les agitations diverses de notre civilisation, est beaucoup moins fréquente en Italie qu'en Angleterre et aux États-Unis. Le nombre des aliénés ne monte en Italie qu'à un sur quatre mille huit cent soixante-dix-neuf habitants, tandis que la même proportion est en Angleterre d'un sur mille trente, et aux États-Unis d'un sur mille neuf cent treize. Le chiffre de la Sardaigne, encore au-dessous de celui d'Italie, et qui n'est que d'un fou sur six mille habitants, confirme la décourageante remarque de ce fait [1]. Le

[1] La proportion des aliénés sur la population de France

remède proposé serait assez difficile, puisqu'il ne s'agirait de rien moins que de diriger les passions.

Le régime des enfants trouvés ne paraît guère valoir mieux que celui des aliénés. La funeste commisération des tours existe à Cagliari, où il y en a deux, et sur les huit cent dix enfants exposés de 1825 à 1834, il en était mort plus de la moitié.

Les progrès de la vaccine sont rares et lents en Sardaigne. La maladresse des vaccinateurs et la mauvaise qualité du vaccin y paraissent pour quelque chose. Les vaccinations n'avaient été dans la province de Cagliari en 1831 que de cent quatre-vingts, et en 1832 elles n'étaient que de neuf cents sur sept mille naissances. Parmi les us et coutumes du peuple, appliqués aux nouveau-nés, quelques-uns semblent remonter aux anciens : les enfants sont encore mis dans le vin, salés, empaquetés, et ils ne s'en trouvent pas plus mal [2].

n'a pu être établie, attendu l'insuffisance de notions statistiques provenant de l'espèce d'abandon dans lequel a pendant longtemps été laissé le service des aliénés, ainsi que l'avoue M. le ministre de l'intérieur, dans son rapport fait au roi, en 1837.

[2] Un célèbre accoucheur parisien, M. Alphonse Leroy, a aussi recommandé de saupoudrer les nouveau-nés de sel et de les lotionner de vin. Voyez sa *Médecine maternelle*, pag. 8.

## CHAPITRE LVI.

### Hommes célèbres de Cagliari.

Cagliari a produit de nombreux personnages historiques, des hommes illustrés dans les lettres, les armes et les affaires, dont le chevalier Cossu a fait, par patriotisme, une liste un peu longue, mais parmi lesquels on distingue :

Le fameux et terrible évêque de Cagliari, Lucifer [1].

Le doux contemporain et ami de Lucifer, Eusèbe, qui avait avec lui, ainsi que plusieurs autres Sardes, étudié à Rome, et qui fut le premier évêque de Verceil, dont la cathédrale conserve encore le précieux évangéliaire écrit de sa main [2].

Isidore, Sarde influent, a été loué comme très-éloquent par saint Grégoire qui avait vivement réprimandé l'archevêque de Cagliari, Janvier, pour l'avoir excommunié.

Le docteur Sigismond Arquer a été le premier

[1] Voyez ci-dessus les chap. XLIX et L.

[2] Voyez les *Voyages historiques et littéraires en Italie*, liv. II, chap. X.

historien national de la Sardaigne : sa *Sardiniæ brevis historia et descriptio*, comprise dans la cosmographie de Munster de l'année 1558, et réimprimée en 1798 à Turin, est une sorte d'essai politico-statistique, curieux pour l'époque. Arquer, homme infortuné, après une longue captivité et une périlleuse et inutile évasion, fut condamné, en 1571, par l'inquisition de Tolède, comme luthérien dogmatisant; il écrivit dans son cachot une défense de cent quatre-vingts pages, qui fut rejetée, et il périt, bâillonné, percé des piques des archers, et brûlé dans un auto-da-fé.

Don Michel Perez Xea, intrépide capitaine et écrivain militaire, a composé un traité sur la défense des places, imprimé à Madrid en 1622; investi de la charge de commissaire général de l'artillerie de tout le royaume, il fut tué glorieusement dans une sortie au siége de Fontarabie qu'il était parvenu à secourir en perçant l'armée française.

Le P. François George Aleo, auteur d'une histoire générale de la Sardaigne, et d'une relation particulière des événements survenus de 1637 à 1672, capucin calomnié, disgracié par la brutale rigueur du duc de San Germano, fut exilé en Sicile sans avoir été entendu.

Don George Castelvi, militaire actif, prisonnier des Français, entra dans les intrigues de la Fronde; il s'évada et fut chargé d'escorter de Naples en

Espagne le duc de Guise, dont la garde dans la tour de Ségovie lui fut confiée. Castelvi se fit ensuite prêtre, resta en faveur et mêlé aux affaires.

Don Vincent Baccalar, marquis de Saint-Philippe, fut célèbre par son courage, ses connaissances, sa fidélité à Philippe V, dont il fut grand écuyer et ambassadeur à Gênes, et surtout par son histoire latine de la *Monarchie des Hébreux*, ouvrage remarquable par le style, la critique et l'érudition, ainsi que par ses véridiques *Commentaires* sur la guerre de la succession, écrits en espagnol, et traduits, comme la *Monarchie des Hébreux*, en français.

Le chanoine Jean Paul Nurra est regardé comme un des plus instruits et des meilleurs écrivains de la Sardaigne; il fut estimé de Benoît XIV, et, établi en Toscane afin d'y recueillir des documents propres à éclaircir l'histoire de sa patrie, il devint l'ami de l'infatigable et passionné bibliographe Magliabecchi, bibliothécaire du grand-duc Côme III. Nurra avait composé une savante dissertation sur la lecture d'une inscription grecque relative à la Sardaigne, et il a laissé manuscrite une partie du travail que sa mort prématurée l'empêcha de terminer.

Le P. Antoine Maccioni, jésuite, publia à Madrid, en 1732, la grammaire et le vocabulaire de la langue lula et toconota; l'année suivante la description corographique des deux vastes provinces

du Paraguay, le grand Chaco et Gualomba, et depuis, divers petits ouvrages en espagnol.

Don Jacques Masones parvint aux plus hautes dignités, et fut général d'infanterie, gouverneur des écoles d'artillerie et du génie de l'Espagne, envoyé extraordinaire et plénipotentiaire au congrès d'Aix-la-Chapelle, d'où il passa ambassadeur à la cour de France.

Antoine Marcello, auteur dramatique, a cru devoir consacrer deux des trois pièces qu'il a composées à ses deux homonymes romains, le vainqueur de Syracuse, et le jeune fils d'Octavie [1]; fantaisie qu'ont dédaignée et la muse pieuse de notre vénérable comte de Marcellus, et les talents plus mondains, plus pratiques de son fils, diplomate habile, et conquérant de la Vénus de Milo, le plus bel ornement de notre musée.

D. Gémilien Deidda, profond mathématicien, dut peu à la fortune, selon l'expression de M. Manno, rien aux leçons des autres, et tout à ses propres études.

Don Antoine Cabras, chanoine de la cathédrale, mort en 1816, à l'âge de cinquante-cinq ans, après avoir brillé au barreau, et avoir passé pour l'homme le plus savant de l'île, réforma la chaire

[1] Les trois drames de Marcello ont été imprimés à Cagliari, *Marcello* en 1784, *Olimpia* et *la Morte del giovine Marcello* en 1785.

en Sardaigne. Il portait le zèle littéraire jusqu'à acheter les bons livres italiens et à les distribuer, afin de répandre le goût des modèles. Ses discours imprimés à Cagliari en 1833, mais auxquels il n'avait pas mis la dernière main, n'ont point paru tout à fait dignes de sa haute renommée ; à travers quelque déclamation, ils ne manquent ni d'éloquence, ni d'éclat. Le panégyrique de saint Efisio offre ce trait : Les Romains, si admirables par leurs lois et leurs victoires, n'ont répandu le sang des citoyens romains que pour défendre leurs faux dieux ; et ce que peut-être ils n'avaient jamais fait pour étendre leur empire, ils l'osèrent pour maintenir leurs erreurs. Un passage du même panégyrique sur l'échec des Français devant Cagliari en 1793, produisit un vif effet populaire [1]. Un trait remarquable de l'oraison funèbre de la reine Clotilde, sœur de Louis XVI, montre la raison, l'indépendance de Cabras : l'orateur, parlant au milieu de la cathédrale, en présence du roi et de la cour, ne craint pas de blâmer l'émigration de 1789, qui livrait le malheureux prince à ses ennemis, ou à des hommes dont le sens et le courage étaient au-dessous des circonstances [2].

[1] Voyez l'appendice, no 4.

[2] *Quali però dovettero essere i timori dell' angustiata sorella nel sentirlo abbandonato dai suoi più fidi con una mal intesa emigrazione, e solo attorniato da quelli de' cui era la*

Pintor, bon jurisconsulte, fut mêlé aux troubles civils de Cagliari de la fin du dernier siècle, et s'en tira avec honneur et bonheur ; grand et religieux poëte dans le dialecte de Cagliari, il ne vivra plus maintenant que par ses vers [1].

Raimond Valle, chanoine de la cathédrale, a obtenu quelque réputation par son espèce de petit poëme national sur les thons [2].

L'archevêque de Cagliari, Nicolas Navoni, mort au commencement de 1837, après avoir composé dans sa jeunesse quelques pièces et drames sacrés, fut depuis un prélat plein de zèle et d'activité : appelé au siége d'Iglésias de 1800 à 1819, il réunit en petites paroisses, qui se maintiennent encore, les familles vagabondes des bergers, sacrifia une partie de ses revenus et son bien-être à élever des ouvrages pour défendre contre les descentes des Barbaresques les peuplades qu'il avait civilisées, et cet évêque était alors cité comme un très-vigilant garde-côte. A plus de quatre-vingt-deux ans, monseigneur Navoni conservait la même vigueur d'âme et de cœur.

Cagliari s'honore aussi d'hommes vivants recommandables à divers titres :

*fede equivoca, o il senno ed il corraggio non corrispondente al bisogno ?*

[1] Voyez l'appendice, nº 5.

[2] Voyez ci-après, chap. LXXIII.

Don Jean Mamelli, ancien magistrat, a traduit et commenté avec érudition la *Carta de logu* donnée par l'immortelle Éléonore [1].

Don Louis Tiragallo, ancien intendant général du royaume et régent du suprême *magistrato* du consulat de terre et de mer, est un savant jurisconsulte, un administrateur habile et un littérateur distingué.

M. le chevalier don Emmanuel Pes de Villamarina, vaillant officier, pris par les républicains français et échangé, se distingua dans la guerre de 1794, 1795 et 1796. Après la prise d'Alexandrie, tombé prisonnier de l'Autriche, il fit dans ses armées les campagnes de 1799, 1800, 1801, 1802 et 1803. Rentré au service de Sardaigne, et chargé du gouvernement de l'île, il développa des talents militaires et administratifs supérieurs, et maintint l'ordre avec une salutaire sévérité dont le souvenir est resté cher et respecté dans l'île.

Enfin M. le marquis de Villahermosa, don Louis Baille et M. Stanislas Caboni, desquels j'ai reçu un accueil bienveillant qui restera un de mes plus chers souvenirs, sont d'autres illustres Cagliaritains dont il a été ou dont il sera parlé dans cet ouvrage.

A la suite des hommes éminents nés à Cagliari, qu'il me soit permis de rappeler que cette capitale

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXVII.

fut le séjour pendant plusieurs années de M. le comte Joseph de Maistre, écrivain de génie, resté le chef de l'école théocratique, ministre et compagnon d'exil du roi Charles-Emmanuel. M. de Maistre avait conservé un goût très-vif pour la Sardaigne; il parlait de la manière la plus intéressante de ses mœurs, de ses usages, de ses antiques et bizarres superstitions et de ses dialectes [1]: combien je dois regretter qu'elle ne lui ait point inspiré quelques-unes de ces admirables demi-pages, de ces traits éblouissants, éclairs nombreux, redoublés, qui suppléent à la lumière, et qu'il tirait de son ardente foi et de sa libre et forte imagination.

[1] C'est ainsi qu'il trouvait un sens profond à ce qu'en sarde le mot serpent est féminin.

---

## CHAPITRE LVII.

Antiquités. — Amphitéâtre. — Petit temple. — Citernes. — Aqueduc. — Nécropole. — Mausolée de Pomptilla.

---

L'enceinte de l'antique Calaris, fondée ou du moins accrue par les Carthaginois, peut aisément se reconnaître par la quantité et la trace de ses ruines : sa longueur s'étendait de la petite église Saint-Paul, sur l'étang, à Saint-Saturnin, à mi-côte de Monreale, et sa largeur du bord de la mer aux flancs de la colline.

L'amphithéâtre romain qui pouvait contenir jusqu'à vingt mille spectateurs, et dont la vaste circonférence est encore visible, donne une idée de la forte population et de la magnificence de l'ancienne ville. Il était partagé en deux enceintes égales, l'une pour les chevaliers, l'autre pour le peuple. On retrouve les trous destinés à recevoir les piques qui soutenaient le brillant *velarium*, voile de soie de diverses couleurs tendu pour préserver du soleil. L'amphithéâtre de Cagliari est au premier rang de ses monuments de la grandeur romaine; s'il était déblayé, il parviendrait peut-

être à la plus haute renommée, à l'exemple de celui de Capoue.

Le petit temple circulaire romain, avec quelques degrés, n'a que sa partie inférieure; quatre colonnes décoraient le pronaos. Il paraît, comme l'admirable ruine de même forme qui orne le bord du Tibre, avoir été consacré à Vesta.

De vastes citernes creusées dans le roc, ouvrage admirable des premiers temps de la ville, ont été restaurées et servent aujourd'hui aux habitants. Le bord seul a eu besoin d'être réparé, et il a suffi pour les rendre à leur ancienne destination de les déblayer de la terre qui les remplissait, tant le ciment est resté solide.

L'aqueduc, le plus considérable de Sardaigne, a quarante-cinq mille mètres de longueur, et malgré ma haute stature, je pus m'y promener debout avec le docte don Louis Baille, mon très-obligeant et infatigable cicerone. D'après la disposition triangulaire des briques, il doit remonter à la fin de la république ou aux premiers temps de l'empire. Ce magnifique témoignage de la grandeur romaine resta intact jusqu'aux invasions des barbares du nord, ou des Arabes d'Afrique et d'Espagne. Les traces de cet aqueduc qui avait servi si longtemps, se reconnaissent et se suivent encore; mais l'entrée est à peu près inaccessible par l'incurie de l'administration et du propriétaire du champ de fèves par lequel on y arrive, et elle mériterait d'être déblayée.

Près de là, je remarquai la hutte du gardien des fèves des champs voisins, adossée à un superbe débris de construction romaine, menacé de disparaître par les ravages de la culture, ainsi que la plus grande partie des débris de l'ancienne Calaris.

La colline Saint-Avendrace, si curieuse d'antiquités, présente une vaste nécropole, antérieure à l'aqueduc, et qui prouve l'ancienne piété des Sardes envers les morts, attestée encore aujourd'hui par leurs usages et leurs cérémonies. La visite de ces tombeaux est fort pénible ; on n'y pénètre qu'en se glissant sur les mains, et on ne peut s'y tenir qu'à genoux. Plusieurs chambres conservent le ciment et quelques-unes des sculptures intérieures. Les *columbarium* appartiennent aux meilleurs temps de Rome. Cette carrière funèbre qu'il serait si intéressant de fouiller, et que les indigènes remarquent à peine, cache peut-être et réserve à la science d'immenses découvertes; là sont enfouis de nombreux monuments de ce monde punique si redoutable, si riche, si puissant, si aventureux, si actif à coloniser, que nous ne connaissons que par la gloire d'Annibal, le périple d'Hannon, vingt vers de Plaute et quelques médailles, et dont l'idiôme est relégué, dit-on, sur le rocher de Malte [1]. Il n'a été trouvé jusqu'ici à la

[1] Cette thèse a été soutenue avec succès par le savant

nécropole de Saint-Avendrace que quatre ou cinq inscriptions, et jamais la mort n'a paru aussi muette. La plus considérable de ces tombes mystérieuses garde encore à travers sa dégradation d'élégants ornements en stuc.

Une remarquable sépulture est le mausolée dit *sa grutta dessa pibera,* consacré à sa femme Pomptilla par le préteur L. Philippus, lieutenant de Sylla, envoyé en Sardaigne pour combattre Q. Antonius, qu'il défit. Ce tombeau taillé habilement dans le roc, avec un portique à colonnes et deux serpents au fronton, offre diverses inscriptions grecques et latines qui témoignent de la douleur de Philippus pour la perte de son épouse aimée.

Au pied de la colline Saint-Avendrace, une multitude de grottes sépulcrales creusées dans les rochers servent de gîte à de pauvres familles qui y languissent dans l'humidité et la faim, misérables humains que l'on pourrait prendre pour les cadavres errants, animés, des anciens tombeaux, aujourd'hui tombeaux de vivants.

J'ai parcouru la morne colline Saint-Avendrace; en gravissant le soir au soleil couchant ses pentes

Maltais Agius, dans sa dissertation *Della lingua punica presentemente usata da Maltesi*, imprimée à Rome en 1750. Agius établit par une seconde dissertation de nombreux rapports entre le dialecte de sa patrie et la langue étrusque, et il pense que l'étude de l'un pourrait mener à l'intelligence de l'autre.

rocheuses, en foulant péniblement le sol âpre, escarpé de la rivale de Rome, je me rappelais l'aspect différent de la campagne romaine, si plein de poésie et de mélancolie, et où respire encore la majesté de son histoire et la grandeur du peuple roi : l'horizon rouge, sombre, africain de Cagliari me paraissait en harmonie avec les souvenirs cruels et le farouche génie de la cité punique.

---

## CHAPITRE LVIII.

*Bonaria.* — Couvent. — Madone. — Petit vaisseau. — Tombeau d'Azuni. — Squelette de la comtesse Mariana Picchinotti.

---

L'ancien bourg de Bonaria devait sa fondation à don Alphonse d'Aragon, lorsqu'il assiégeait, en 1324, Cagliari défendue par les Pisans; il voulait établir son gouverneur dans cette forte et salubre position; la ville naissante obtint le rang et les priviléges de capitale, et il comptait en faire une autre Barcelone.

Il n'y a plus aujourd'hui sur ce point que le splendide couvent des Pères de la Merci, sur le bord de la mer, en belle vue. Ce couvent possède des plantations, sorte de bois de palmiers, qui, avec le costume blanc des religieux, vous reporte à l'Orient.

C'était à ce couvent, que, sous le gouvernement espagnol, le vice-roi qui partait, allait s'embarquer, afin de ne point rencontrer son successeur; mesure de méfiance inutile, impolitique, qui ajoutait encore à l'inconvénient si grave du renouvellement perpétuel des vice-rois, qui les rend à peu près indiffé-

rents à l'avenir du pays, et ne leur permet pas de s'attacher à un plan suivi et progressif d'améliorations.

Dans une des salles, un tableau représente les Pères de Bonaria dictant aux Jésuites en classe, singulière composition que l'amour-propre de ces derniers offrit plusieurs fois de racheter, selon le dire du religieux obligeant et assez mondain qui, après un aimable accueil dans sa cellule, voulut bien nous servir de cicerone.

Une autre peinture, au cloître, représente la vision de ce turc qui, après s'être converti, rejeta, afin de ne pas payer l'aumône obligée, le saint scapulaire de la Merci et le foula aux pieds : la nuit, comme cinq démons allaient happer son âme, il se recommanda à la madone de Bonaria, qui lui apparut, dispersa les démons et raffermit ce turc dans la foi.

L'église du couvent, chargée d'ex-voto, est un éclatant témoignage de la fervente dévotion des Sardes envers la Vierge. L'image de la madone ne le cède ni en aventures, ni en merveilleux aux Notre-Dame miraculeuses les plus renommées. Selon la légende du monastère, une tempête avait contraint l'équipage d'un navire catalan allant d'Italie en Espagne, à jeter à la mer son chargement; quant une caisse fut observée surnageant seule, et comme fuyant vers la côte de Bonaria où le navire qui suivit cet étrange remorqueur, aborda heureusement. Descendus à terre, les marins reconnaissants et

Digitized by Google

curieux, tentèrent vainement d'ouvrir ou d'enlever leur sauveur ; ils s'aperçurent alors qu'il était scellé des armes de la Merci ; deux religieux qui se trouvaient parmi le peuple survinrent et l'enlevèrent légèrement aux yeux de la multitude surprise et ravie. La caisse portée à l'église et ouverte en présence de l'archevêque de Cagliari, des juges et des magistrats, on y trouva la statue de la Vierge tenant l'enfant Jésus souriant, et de la main droite, un cierge allumé qui avait brûlé le pied de l'enfant, la main de la mère et une partie du manteau, ainsi qu'on le voit encore. Cette caisse, d'un épais bois de noyer, qui exhale une odeur aromatique, se distribue par petits morceaux aux princes et à certains passagers, et il a suffi d'en jeter une parcelle à la mer pour rasséréner la tempête. La statue paraît faite en Italie et peu antérieure à l'année 1370, époque du prodige de son arrivée. D'innombrables secours et consolations ont été dus à cette madone, aux pieds de laquelle se prosterne chaque samedi la foule des pèlerins et surtout des marins.

Le célèbre petit navire d'ivoire suspendu à la voûte par une ficelle, et dont la proue indique la direction du vent hors du golfe, fut apporté par une pèlerine lointaine. Le comte d'Egmont, vice-roi de Sardaigne en 1680, crut honorer la sainte girouette en la suspendant à une chaîne d'or enrichie de pierreries ; elle se tut alors, et le miracle ne reprit

qu'avec le rétablissement de la ficelle, donnée pour la même qu'apporta la pèlerine.

Une simple pierre sur le pavé indique le tombeau de l'illustre Azuni[1] : l'inscription de don Louis Baïlle peint avec précision les facultés et les travaux de cet esprit encyclopédique[2].

[1] Voyez ci-dessus, chap. XVII.

[2] H. S. E.
DOMINICVS. ALBERTVS
JOANNIS. ANTONII. F. AZUNI. J. C.
NATVS. SACERI. III. NONAS. AVG. MDCCXLIX
VIR. ONNIGENA. ERVDITIONE. PRÆSTANTISSIMVS
QVI
POESIN. HISTORIAM. PRÆCIPVE. PATRIAM
AMOENASQVE. LITTERAS. COLVIT
ET. DE. MERCATORIA. JVRISPRVDENTIA
DE. JVRE. MARITIMO. VNIVERSO. DE. PIRATIS
DE. TVENDA. PVBLICA SALVTE
ADEO. ACCVRATE. SCRIPSIT
VT. EJVS. NOMINIS. CELEBRITAS
EVROPÆ. FINES. PRÆTERGRESSA
AD. CVLTIORES. VSQVE AMERICÆ GENTES
PERVENERIT
OBIIT. KARAD. IX. KALEND. FEBR. MDCCCXXVII
PLVRIBVS. SVÆ. DOCTRINÆ. MONVMENTIS
NONDVM. EDITIS
R. TVRRITANI. ATHENÆI. BIBLIOTHECÆ
TESMAMENTO. RELICTIS
MARIA. CARPI. EX. HS. HERES
BENEFACTORI. EXIMIO
CVM. LACRIMIS.

Je ne pus me défendre d'une cruelle impression lorsqu'on me montra comme curiosité le cadavre intact de la comtesse Mariana Picchinotti, de la famille espagnole de Villasore, mort à trente ans, et trouvée ainsi conservée quand on ensevelit son époux près d'elle. Ce cadavre jeté dans une espèce de magasin souterrain, ce sein de femme devenu noir, poudreux, sonore, ces dents blanches sur une bouche ridée, difforme, cette bouche qui avait souri, ces yeux desséchés qui avaient eu de doux regards, ce cœur glacé qui avait palpité, cette main aride qui avait été pressée avec tendresse, l'indigne profanation de ce cadavre, tout cela me causait une horreur profonde, et je souhaitais à la noble espagnole, au lieu de cette indécente publicité, l'asile, les ténèbres et les vers de la tombe.

---

## CHAPITRE LIX.

Tour des signaux.— Grotte des Palombes.

La tour des Signaux, espèce de petit fort garni de canons, offre une des vues les plus étendues de la côte. Selon un refrain populaire, on y découvrirait l'Afrique :

« De sa turri de su forti
Si biri Barbaria.
Deu dongu sa bona notti
A sa piccioca mia [1]. »

Cette tour est un des forts construits par don Pierre IV d'Aragon, afin d'observer l'approche des vaisseaux ennemis, et répandre l'alarme au moyen de feux allumés.

La vaste grotte des Palombes, espèce de colombier naturel, est curieuse à visiter; mais sa position à la pointe du cap Saint-Elia n'en rend pas l'accès très-facile, et bien que nous fussions dans une barque de consul et avec des nautoniers exercés, le

[1] « On voit la Barbarie, de la tour du fort d'où je donne » la bonne nuit à ma bonne amie. »

vent, malgré de longs efforts, ne nous permit point d'y pénétrer. La chasse aux palombes est des plus amusantes : elle se fait en barques et aux lumières : les oiseaux éblouis, consternés, tombent en foule ou se prennent dans les filets tendus à l'entrée de la grotte. La race de ces palombes remonte aux anciens ; mais au lieu d'être, comme aujourd'hui, resserrés parmi les ténèbres, les ramiers antiques peuplaient tout le promontoire, qui en avait reçu le surnom de *Columbarium*.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LX.

Château de *Saint-Michel.* — Carroz.

Le château de Saint-Michel, au nord de Cagliari, à la cime d'une montagne, pittoresque par ses tours en ruines, fut élevé, sur l'emplacement d'une Chartreuse, par les Pisans. A la première capitulation de ceux-ci, les Aragonais l'occupèrent, et il devint le manoir redoutable de la famille Carroz. Un Nicolas Carroz, vice-roi, après avoir été la terreur de la Sardaigne, et tenu prisonnier son ennemi, le marquis d'Oristano, une fois son vainqueur, perdit à la fin de ses jours son fils, qu'il crut victime d'un sortilége, crime imaginaire pour lequel il dénonça la vicomtesse de Sanluri, laquelle avait bien su se faire acquitter comme rebelle, mais ne put échapper à cette étrange accusation.

Bérenger Carroz étendit les fortifications du château de Saint-Michel, célèbre dans les guerres entre les Pisans et les Aragonais. Cette forteresse adaptée ensuite à l'usage de l'artillerie, fut négligée après la retraite en Espagne des Carroz. La porte et le pont-levis étaient au levant; l'attaque ne pouvait

s'effectuer qu'au midi, défendu par trois batteries.

Le château, après avoir été dans ces derniers temps une caserne d'invalides, est aujourd'hui abandonné; mais il mérite encore, dans sa dégradation, une course du voyageur.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXI.

*Pirri.* — Vin. — *Ballo rotondo.*

Pirri, joli village bien bâti, de douze cent cinquante-neuf habitants, est cité pour son vin et les beaux costumes des paysannes. Je m'y rendis afin d'y voir danser le fameux ballo rotondo, ronde nationale, voluptueuse par la manière de se mêler et surtout de serrer la main, puisque le bras de la danseuse pose et s'appuie sur le bras droit du cavalier. Ces robustes, ces énergiques serrements de main ne ressemblent guère à ceux de la fatuité dans nos bals, et l'indiscret qui oserait s'y intercaler et les rompre, ferait au Sarde un affront puni de mort. Parmi ces méandres nombreux, serrés, lascifs, se mêle souvent le joueur de launedda, orchestre ambulant, et même ordinairement aveugle. Cette danse n'est point particulière à la jeunesse, et tel vieux berger quitte son repas, son sommeil pour sauter le ballo rotondo. La musique cadencée, les sons vibrants de la launedda doivent ajouter à l'impression des sens et produisent un effet vraiment magique sur les danseurs. J'ai vu un grave et savant personnage bondir presque, aux

préludes de cet air entraînant. Le ballo rotondo a aussi ses difficultés que les étrangers ne pénètrent point; et l'on m'a cité de beaux danseurs du continent qui n'avaient jamais pu l'apprendre.

Le brillant ballo rotondo de Pirri se composait de danseurs de tout âge et même d'enfants. Leur oreille était très-juste, mais ils me parurent un peu trop appliqués et sérieux. Les cavaliers, grands gaillards à cheveux noirs tressés, ou enlacés dans un réseau comme ceux des femmes, montraient une merveilleuse agilité. Ils portaient, ainsi que leurs danseuses, de riches colliers. Une rangée de paysannes allaitaient imprudemment leurs enfants dans l'intervalle de la danse, tandis que les Borsacchini, boxeurs à coups de pied, se livraient près de là à leurs stupides jeux [1]. Les yeux noirs, de velours, des femmes étaient superbes; et les petits pieds des jeunes filles qui vont nu-pieds toute la semaine, conservent leur forme naturelle et sont très-jolis. Une femme d'un rare talent, l'auteur des romans publiés sous le nom de G. Sand, a dit quelque part : *les petits pieds si rares en Italie.* J'ai eu tant de choses à voir en Italie que les petits pieds m'ont un peu échappé et que je n'ose combattre l'opinion de cette dame, opinion que j'ai entendu vivement contredire en Toscane; mais je puis assurer qu'ils sont très-nombreux en Sardai-

[1] Voyez ci-dessus, chap. XLV.

gne, même parmi les paysannes qui, presque partout ailleurs, les ont affreux.

J'ai assisté à bien d'autres ballo rotondo, mais il en est un que celui de Pirri plus classique ne m'a point fait oublier; c'est celui de Macomer, le dimanche, dansé avec accompagnement de voix, et plus gai, plus animé. Les danseurs et surtout les danseuses n'étaient pas si bien vêtus, mais il est impossible de se trémousser davantage et d'être plus en train que ces pauvres gens. La danse et le chant semblent les premiers besoins du peuple sarde toujours en liesse.

Le ballo rotondo, où se commencent et quelquefois s'achèvent les projets de mariage, est en même temps un exercice très-salutaire approuvé des médecins, et tout à fait adapté au climat.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXII.

*Selargius.*—Jardiniers.—Fête de la Madone.—Procession.—Costumes.

Les habitants du village de Selargius, au nombre de deux mille cent quatre-vingt-six, jardiniers intelligents, suppléent à l'aridité du sol par l'eau des puits, et ils obtiennent des fruits et des herbages non moins savoureux, non moins estimés que ceux des meilleurs terrains.

Je me trouvai à la fête de la madone surnommée Itria ou Odegitria, madone très-vénérée en Sardaigne et qui, dit-on, vient de Constantinople. L'église, au lieu de l'oripeau ordinaire des églises d'Italie, était tendue, embaumée de grosses branches de myrte, et tapissée de feuilles de menthe et d'herbes odorantes. Des paysannes voilées, aux vêtements écarlates, de soie, dorés, ou de bure, à larges bandes jaunes, avec une espèce de petit tablier noir, étaient à genoux ou pittoresquement assises à l'orientale sur leurs robes groupées, bouffant autour d'elles, et qui ressortaient sur le pavé verdoyant. Plusieurs avaient leurs grandes chevelures noires flottantes sur les épaules selon le vœu

qu'elles en avaient fait pour expier quelque faute ou pour obtenir de la madone quelque grâce particulière. Quelques-unes de ces paysannes aux fortes mamelles allaitaient leurs enfants près de l'image qui représente la Vierge et à côté d'elle une figure de Turc.

Sur la place de l'église, des bœufs ornés d'images pieuses, de roseaux, de branches, de rubans, avec des oranges surmontées de bouquets, plantées sur leurs cornes la plupart dorées, formaient une lourde file qui devait précéder la procession. Celle-ci fut extraordinaire : à la suite des bœufs qu'escortaient les enfants portant du feuillage, étaient devant la croix deux cavaliers qui tenaient la bannière, et marchaient fort habilement à reculons, afin de ne point tourner le dos à la croix. Les femmes qui suivaient, chantaient alternativement avec les hommes des *pater* et des *ave* en dialecte sarde au son de la nationale launedda. Les contadines les plus distinguées, dites *principali*, les plus richement vêtues et dont quelques-unes avaient les doigts chargés de bagues, qui seules ont le privilége de porter certaines broderies interdites à leurs compagnes, ces duchesses de village, terminaient la procession dont elles formaient comme le bouquet.

Les riches costumes de ces contadines, qui durent longtemps et ne varient point, sont économiques malgré leur cherté. Celles qui les portent échap-

pent aux caprices perpétuels, despotiques, de la mode. Un pareil luxe est d'ailleurs en harmonie avec l'imagination, le langage, les physionomies des filles et des femmes, avec le soleil, la nature, les souvenirs et la religion du pays.

A la sortie de l'office, ainsi qu'il est d'usage dans ces fêtes de Sardaigne, un joyeux et immense ballo rotondo commença aussitôt sur la place. Il serait difficile de rendre toutes les scènes gaies, naturelles, de ces fêtes religieuses; elles sont aussi des espèces de foires utiles à l'industrie et au commerce, qui sans elles languiraient encore davantage.

---

## CHAPITRE LXIII.

*Quartù.*—La Sainte-Hélène.—Pain.—Clocher.—Capucins.—H. Vernet.

Le lendemain de la fête de Selargius commençait, le 21 mai, celle de Quartù, beau, propre et gros village de six mille âmes. Le mois de mai en Sardaigne est une fête perpétuelle. Sept jours après la Sainte-Hélène de Quartù, se célébrait avec non moins de pompe, sur une colline près de la mer, une fête d'un autre nom homérique, celle de saint Priam, martyr sarde, mais qui dut moins souffrir que le Priam aux pieds d'Achille.

La fête de Quartù offrait à peu près, mais en grand, les mêmes détails que la fête de Selargius; les costumes étaient encore plus nombreux et plus riches. Trois mille personnes s'y étaient rendues, à pied, à cheval, et même en voiture, car la route est carrossable. Les chapeaux parisiens et les robes d'indienne des dames de Cagliari, mêlées dans la foule, semblaient bien vulgaires à côté des nobles et brillants atours des contadines.

Au milieu de l'église, on voyait exposée la figure en bois de sainte Hélène, patronne de Quartù; elle

portait triomphalement la croix dans ses bras, comme souvenir de *l'Invention* qui lui en est due. Huit énormes pains faits avec du vin cuit ou du miel, saupoudrés artistement de sucreries, espèces de gros pains d'épices, étaient passés aux quatre coins du brancard.

Le pain de Sardaigne a été vanté; il n'est pas cependant partout également bon ; mais je ne crois pas qu'il y ait de village en Europe dont le pain puisse être comparé à celui de Quartù, très-renommé et encore supérieur à celui de Cagliari. Si le marquis de Mme Turcaret s'écriait : « Vive Valo-» gne pour le rôti ! » un Sarde pourrait dire : vive Quartù pour le pain. Les *pagnotte* même, pain des gens dans le campidano de Cagliari, valent le meilleur pain d'Italie et de France.

Il faut monter en haut du clocher de Quartù : les champs, les jardins, le village bien bâti, couvert de larges tuiles (car le *chaume innocent* est tout à fait inconnu en Sardaigne où l'on couche à la belle étoile ou sous de bons toits), l'étang, la mer, les tours du château de Saint-Michel sur la montagne, offrent une vue très-variée, très-pittoresque, et le coup d'œil de la fête est charmant.

Le petit couvent des capucins, que je visitai, fut bâti en 1631 sur et avec les ruines de l'ancien monastère de Sainte-Agathe. Il a fourni, ainsi que le village, quelques dessins à M. Horace Vernet lorsqu'il passa deux jours à Cagliari en allant à Alger.

Il était enchanté du pays et des paysannes ; ses dessins suppléeront, je l'espère, à l'imperfection de mes esquisses, et détruiront la fausse idée qu'ont dû donner les images de l'atlas de M. de la Marmora, des physionomies originales.

Si j'avais aperçu la bonne compagnie de Sassari au bal masqué de la salle de spectacle [1], je rencontrai celle de Cagliari dans un grenier. Elle était montée dans celui de la principale maison de Quartù pour voir défiler la procession. Invité obligeamment par la maîtresse de la maison, j'ai pu entrevoir pendant l'agréable soirée que j'ai passée là, tout ce qu'il y avait de charme, de grâce et de séduction dans cette société.

[1] Voyez ci-dessus, chap. XVIII.

---

## CHAPITRE LXIV.

Étang.—*Isoletta.*—*Baosterra.*—Pêche.—Chasse.—Flamants.

Le grand étang de Cagliari, qui a vingt milles de circonférence, est d'une profondeur médiocre.

L'Isoletta, la principale de ses cinq petites îles, possède une église dédiée à saint Simon et à saint Jude.

La pointe de l'étang, dite Baosterra, passage très-dangereux par ses boues marécageuses, doit être évitée avec précaution, et plus d'un voyageur y eût péri, s'il n'eût été secouru à temps.

Les onze pêcheries établies sur l'étang emploient quarante-deux barques et quarante-six hommes sans compter les enfants qui fouillent les bas-fonds pour y prendre les coquillages. Cinq cents autres pêcheurs de Cagliari et du voisinage, avec deux cents barques, se servent du filet, de l'hameçon, de la nasse ou de harpons pour les lieux fangeux où se tapissent les anguilles. La pêche aux flambeaux, pratiquée et permise, présente au milieu de l'ombre et du calme de la nuit, un très-brillant coup d'œil dont la ville même peut jouir.

L'étang abonde de mulets, de tortues et d'écrevisses : quelques-unes des tortues pèsent jusqu'à quatre cents livres. La vente du poisson monte à cent quarante-cinq mille livres sardes, et le salaire de chaque pêcheur a été évalué à deux cent huit livres par année.

La chasse la plus ordinaire est celle des foulques, espèce de poules d'eau, à laquelle les pêcheurs se livrent depuis le mois d'octobre jusqu'à la fin du carnaval, et dont ils prennent quelquefois plusieurs centaines d'un seul coup de filet.

Mais le spectacle le plus curieux de l'étang, c'est de voir, dans les jours sereins, planer et manœuvrer au-dessus des eaux les nombreuses compagnies de flamants dont le beau plumage rouge se détache sur l'azur du ciel, et dont les ailes flamboyantes jettent de loin un grand éclat au soleil. Ces brillants escadrons de retour d'Afrique vers la moitié d'août, après avoir émigré à la fin de mars, comptent souvent au delà de douze mille oiseaux, et en 1835 la population pour tout l'étang s'élevait à deux cent cinquante mille, d'après une statistique de leurs divers quartiers que ces oiseaux casaniers ne quittent guère que par la crainte du chasseur ou le besoin d'une eau plus douce. Le prodige de la population des flamants est encore plus extraordinaire en Égypte : le savant Acerbi, ancien consul d'Autriche dans cette contrée, rapporte qu'il les a observés non par milliers, mais par mil-

lions sur les bords du lac Menzaleh. Leur chasse est fort difficile; ils posent avec intelligence des sentinelles avancées qui avertissent par un cri de l'approche de l'homme; leur plumage seul a du prix, et l'on ne se soucie plus de leur chair, ni même de leur langue vantée par Apicius, et qui figurait aux festins de Vitellius et aux orgies d'Héliogabale. Le P. Cetti raconte qu'un respectable prélat qui l'avait invité à dîner, eut la courtoisie de lui faire servir, en sa qualité d'historien des oiseaux de la Sardaigne, de la cervelle et de la langue de flamant frites; les convives trouvèrent les cervelles semblables à toutes les cervelles qui se mangent : les langues eurent plus de succès, mais le P. Cetti avoue que ce mets si recherché dans l'antiquité, et cité par Pline, Martial et Juvenal, lui parut ressembler beaucoup à de la tétine de vache. Les deux langues que l'ingénieux jésuite avait goûtées, et dont chacune ne faisait qu'une bouchée, lui pesèrent toute la nuit, et elles commencèrent à lui démontrer la nécessité de cette expectoration forcée à laquelle avait recours la gloutonnerie romaine.

---

## CHAPITRE LXV.

*Capoterra.*—Fête de la Vierge du rosaire.—Antiquités.—
—*Asséminì.*—Intelligence malgré l'air et la boue.

Près de la mer et de l'étang, à mi-côte, et à deux heures et demie de Cagliari, est Capoterra, village de huit cents habitants, sale, laid, incommode, et qui ne mérite guère d'être visité que le premier dimanche du mois de mai, jour de la fête de la Vierge du rosaire. Ainsi que dans les autres villages de la Sardaigne, la procession où se porte l'image de la madone, s'ouvre pompeusement par une de ces longues files de bœufs accouplés, avec des bouquets de fleurs sur leurs cornes, le front orné de colliers de femmes et de petits miroirs, et le cou chargé de festons d'herbes odorantes; viennent ensuite les confréries et enfin le double chœur d'hommes et de femmes. Lorsque le religieux cortége arrive à la maison du *devoto*, titre donné à l'habitant qui paye les frais de la fête, celui-ci fait passer aux cornes de chaque bœuf deux pains (*coccoïs*) en forme de couronne et d'une couleur rouge foncé, produite par le moût qui a servi à les détremper, sorte de pourboire du conducteur des bœufs.

Digitized by Google

Les membres des confréries reçoivent de pareils présents et quatre énormes pains destinés au curé, préparés comme les premiers et de la même forme, sont suspendus aux bras du brancard qui soutient l'image. Les pauvres ne sont point non plus oubliés; ils trouvent à dîner, et un second et splendide repas est offert à tous ses parents et amis par le dévot amphitryon.

A une heure de Capoterra, le port de la Madeleine, qui ne peut recevoir que des barques ou de petits navires, présente quelques restes superbes de construction romaine et de la route qui menait de Cagliari à Nora.

Non loin de l'étang et à quatre heures de Cagliari, est le village d'Assémini, qui a plus de deux mille habitants. Le nom de rue de Cagliari a été pompeusement donné à la grande rue, parce que les paysans du village voisin de Decimo-Manno la traversent pour se rendre à la capitale. L'église, vaste, offre à gauche le buste d'un cardinal Pippia, parce que les dîmes d'Assémini furent comprises parmi les diverses prébendes qui lui furent assignées par le roi Victor-Amédée II, lorsqu'il le choisit pour cardinal protecteur, et une inscription de la porte cite encore ce cardinal. La première marche en marbre de la porte latérale provient de l'ancienne église Saint-Jean des Bénédictins, et on y lit sculpté en caractères grecs, une dédicace à la Trinité, à saint Jean, à sainte Barbe, etc.

Les habitants d'Assémini, cultivateurs et pêcheurs, débitent leurs oranges et leur poisson à Cagliari; ils sont beaux, robustes, actifs; ils aiment la danse et la musique, et malgré l'air épais et les fanges qui les environnent, on les cite pour l'esprit et l'intelligence. C'est ainsi que les marais de Ferrare n'ont point arrêté l'inspiration des deux premiers chantres épiques de l'Italie, et qu'ils ont vu naître Cicognara et Monti.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXVI.

*Orri.* — Le marquis de Villahermosa. — Amandiers. — Oliviers.—Mûriers.—*Moscato.*—Palmiers.—Vue.

Orri, domaine de M. le marquis de Villahermosa, a été comparé à une villa italienne ; mais au lieu de la solitude, de l'abandon de la plupart de ces villas, Orri est en même temps une ferme modèle et une école pratique d'horticulture. Le marquis de Villahermosa, régénérateur de l'agriculture en Sardaigne, Triptolème grand seigneur, dont la munificence a envoyé et entretenu sur le continent deux Sardes afin de suivre les meilleurs cours de botanique, a créé sa fertile villa sur les landes et les marécageuses maremnes de la côte. Ainsi cette splendide villa est un salutaire desséchement d'étangs, comme les travaux tant décriés et trop méconnus de Versailles.

Plus de dix-huit mille amandiers et dix mille oliviers ont très-bien réussi à Orri. L'introduction du mûrier n'a point été négligée : une méthode nouvelle de faire prospérer le semis des arbustes au moyen de couches de cactus intercalées à la bonne terre, a été pratiquée avec succès, et rend utiles

ces feuilles spongieuses de cactus qui autrefois pourrissaient sur place et ajoutaient à l'insalubrité de l'air. Le vin mérite d'être cité parmi les meilleurs de la province de Cagliari qui en produit de si excellents, et dont le Moscato fut proclamé par le P. Gemelli le roi des vins sardes; vins francs, chaleureux, qui ne jouissent point de la réputation européenne à laquelle ils auraient droit. La haute position de M. le marquis de Villahermosa l'a affranchi en partie des obstacles que le défaut de sécurité oppose en Sardaigne au développement de toute espèce de culture.

Le vaste jardin attenant à la maison montre à quel point le sol de l'île est propre aux plantes exotiques les plus diverses. J'y ai vu le pin de Riga, voisin de palmiers plantés par les mains royales de Charles-Félix qui, avant de monter sur le trône, venait fréquemment habiter Orri et y jouissait en paix des douceurs de l'amitié.

De la maison, la vue présente deux horizons et des plaisirs divers : au nord les montagnes, au midi la mer; d'un côté la chasse, de l'autre la pêche.

M. le marquis de Villahermosa qui, à mon arrivée à Cagliari, eut l'extrême bonté de m'offrir une hospitalité que l'accueil empressé, cordial de notre consul, M. Cottard, ne me permit point d'accepter, voulut bien me faire les honneurs de sa villa d'Orri, et me prêter, pour me rendre à Pula, un de ces

excellents chevaux sardes, trottant d'amble, dont la vélocité, la douceur m'ont laissé l'idée d'un voyage aérien, et comme d'une course d'hippogriffe.

Ce court passage par Orri est un de mes premiers souvenirs de Sardaigne; j'admirai tout ce qu'a fait pour le bien du pays cette intelligente et patriotique culture, exemple malheureusement resté jusqu'ici sans un seul imitateur. La grande propriété est certes là sous son beau côté : donnez à la Sardaigne cinquante propriétaires tels que M. Villahermosa, et cette île arriérée, languissante, verra renaître les jours de son antique prospérité, alors que Polybe vantait son innombrable population, l'abondance de ses fruits, et l'appelait une terre heureuse.

---

## CHAPITRE LXVII.

*Pula.*—Sanctuaire de Saint-Efisio. — Pères de la Merci.— Jardin. — Puberté, maternité précoces. — Ancienne *Nora.*—Aqueduc.—Môle.—Amphithéâtre.

---

Pula, lieu charmant, sur le bord de la mer, qui compte onze cent quatre-vingt-treize habitants, a de beaux et fertiles jardins offrant les diverses et riantes végétations d'orangers, de cerisiers, d'oliviers et de bouquets de palmiers. Par le zèle éclairé de quelques propriétaires dont j'ai admiré les tentatives et les succès agronomiques, la pomme de terre, malgré l'obstacle du sol et les préjugés des habitants, a pris rang à côté de cette riche et poétique végétation. La multiplication des orangers et des citronniers a surtout merveilleusement réussi. La santé s'est améliorée par la nouvelle fontaine mieux dirigée et devenue salubre, preuve nouvelle que l'insalubrité temporaire de la Sardaigne, qui n'égale point celle des anciennes maremnes toscanes ou des Marais-Pontins, peut quelquefois être aisément combattue et détruite.

L'église au bord de la mer, au-dessus d'un cap, quoique sanctuaire de Saint-Efisio, et si prodigieu-

sement visitée chaque année, a l'air d'une grange. Il serait assez convenable et plus édifiant de consacrer à sa tenue et à son embellissement, une faible partie de l'argent qui se gaspille là en mangeaille pendant les trois jours de la fête.

C'est du couvent des Pères de la Merci de Pula, qui a vingt-sept religieux, que provient la célèbre inscription phénicienne placée au musée d'antiquités de Cagliari [1]. Je parcourus avec un extrême plaisir le fertile jardin de ce couvent, créé il n'y a pas vingt ans, dans un terrain inculte, par le père Dominique, un des religieux, homme simple, mais doué du génie de la culture, qui fut abreuvé de dégoûts par les autres moines, et mandé à Cagliari où il mourut de douleur loin des beaux arbres qu'il avait plantés. Un père de Bonaria, du même ordre, m'a toutefois assuré que le père Dominique avait enfin obtenu de retourner à Pula, et que sa mort fut causée par la joie qu'il ressentit à l'idée de revoir bientôt son cher jardin.

Il semble que le chaud, le fécond soleil de Pula agisse même sur les organes humains; on y cite l'exemple récent de la précocité d'une petite fille nubile à sept ans; phénomène moins extraordinaire là que sous nos climats tempérés, puisque dans cette partie de l'île, on parvient le plus souvent aux honneurs de la maternité avant quatorze ans.

[1] Voyez ci-dessus, chap. LIV.

Les ruines de l'ancienne Nora, à peu de distance du village, sont intéressantes. Les restes de l'aqueduc romain, superposés à une noraghe détruite, étaient en partie cachés sous un champ d'orge. Le môle, orné de nombreuses mosaïques, est encore aujourd'hui dépouillé par les habitants qui bâtissent, et en arrachent les pierres. Une fresque d'amazone avait disparu dernièrement dans ces barbares extractions. Des fouilles sur ce point seraient faciles et très-utiles. La mer a gagné, et l'on voit sur le rivage actuel des constructions faites de pierres prises plus loin du côté de Teulada.

L'imphithéâtre sur le bord de la mer, petit, mais fort reconnaissable, est très-bien conservé. Toutes ces ruines indiquent une ville considérable. La presqu'île est remplie d'autres ruines incertaines, dont un monceau pourrait avoir été un temple. Un canonnier garde-côte, sourd, posté à la tour de Saint-Efisio, et ignorant trafiquant de médailles, était le seul habitant de ces bords autrefois si florissants.

---

## CHAPITRE LXVIII.

*Siliqua.*—Bœufs.—Château. — Antiquités.—*Domus-novas.* —Oranges. — Capucins. — Papeterie. — Grotte.

Siliqua, grand village de dix-neuf cent vingt habitants, est cité pour la force et la belle apparence de ses bœufs de labour; mais cet extérieur avantageux n'est point commun aux autres bœufs de la Sardaigne. Là, comme en Corse, ils sont maigres, agiles, presque fougueux [1], et la petitesse de leur taille oblige de les atteler douloureusement par les cornes.

Le château de Siliqua, construction militaire du temps des juges, célèbre dans l'histoire, portait l'heureux nom de Gioiosa guardia; ses énormes ruines, sur un rocher élevé, sont pittoresques.

Près de l'antique église Sainte-Marie, ruinée, sur la rive gauche du Ciserro, sont les restes d'un château d'eau romain, et un peu plus loin une très-antique construction présumée un petit temple.

[1] Voyez liv. I, chap. LXIX.

Le frais, le riant, mais insalubre village de Domus-novas, de onze cent soixante-treize habitants, est aujourd'hui un second Milis pour les eaux et les oranges. Cette culture récente, lucrative, a très-bien pris; elle s'accroît rapidement, et donne même des fruits supérieurs à ceux de Milis. Le sol de la Sardaigne semble tout à fait propre aux oranges, et cette île, après avoir été un grenier de l'empire romain, pourrait devenir peut-être l'orangerie de l'Europe. Ces belles et douces oranges de Domus-novas se vendent à Cagliari à huit pour un sou, et à six quand elles sont plus mûres.

Je visitai le couvent des capucins, pittoresquement situé au milieu d'un massif de peupliers, sur un cours d'eau. Ces moines industriels, gais, bonnes gens, fabriquent du drap pour les autres couvents de capucins de la province de Cagliari, et en font quelquefois par an plus de deux mille palmes : le cardage a lieu au couvent de Cagliari, à cause de la petitesse du local de Domus-novas. Ces capucins ont aussi tenté une plantation d'orangers qui viennent à merveille; les fruits sont généreusement donnés par eux, comme leur drap, aux mêmes couvents. La terre était couverte de fleurs d'orangers qui se perdaient comme à Milis.

La grande manufacture de papier est une fondation honorable du comte Boyl, afin de créer quelque industrie en Sardaigne. Le papier est assez bon, mais la fabrique, lorsque j'y passai,

était inactive à cause de l'insalubrité de l'air, qui, l'été, décimait les ouvriers.

La première curiosité de Domus-novas est la grotte de san Gioan d'Acqua Rutta. Les festons d'une végétation luxuriante décorent son espèce de portique. J'admirai l'intérieur de ce beau monument souterrain, à la lueur éclatante de longues torches formées d'un faisceau de roseaux. Les vastes salles garnies de marbre et de brillantes cristallisations, où l'on se tient presque toujours debout, et que l'on pourrait parcourir à cheval, présentent successivement une tribune de rocher appelée *pulpito*, un amphithéâtre naturel taillé dans le roc, et de larges degrés blancs produits par les stalactites. Une dernière et haute salle, sorte de vestibule de la sortie, avait été envahie et souillée par les vaches, car cette superbe grotte traverse toute la montagne. La source de san Gioan d'Acqua m'a rappelé la fontaine de Vaucluse, mais le site est infiniment plus agréable, et les rocs d'où l'eau s'échappe ne sont ni aussi secs ni aussi pelés.

L'excellente eau de Domus-novas était amenée à Cagliari par l'aqueduc romain dont il existe de si magnifiques restes. On pourrait croire que les Romains ont aussi mis la main à la grotte, tant elle offre de grandiose. La restauration de cette partie de l'aqueduc a été évaluée à deux millions et demi; dépense digne d'une capitale, et fort au-

dessous de l'avantage immense qui en résulterait; car la rareté et la cherté de l'eau s'opposeront toujours aux progrès de Cagliari, malgré la beauté de sa position.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXIX.

*Iglésias.*—Le chanoine Lebiu. — Cathédrale.—Fontaines. Aqueduc.—Château.—Murs.—Environs.—Vallée de la *Canonica.*—Jardin des Dominicains.—Rossignols.

---

Iglésias compte quatre mille sept cent quatre-vingts habitants. Malgré son horrible malpropreté, cette ville m'a laissé un cher souvenir par le charme des environs et par l'hospitalité du vicaire général, le chanoine Lebiu, bonhomme, instruit, qui fut élevé aux frais de l'État pour prix de l'intrépide conduite de son père, digne d'un meilleur sort. Ce Jean Lebiu s'était rendu seul à la rencontre d'un détachement français lors de la descente de 1793; attaqué, il tua sept hommes, en blessa plusieurs et périt fusillé.

La cathédrale, quoique évêché, n'est qu'une petite église pisane assez commune, dont la seule chapelle riche est celle de saint Antioche, où se conservent les reliques de ce saint.

Plusieurs abondantes fontaines pourraient servir à rendre la ville moins sale. Un aqueduc pisan amène encore cette excellente eau jusqu'au centre de la ville, véritable phénomène en Sar-

daigne où les sources et les fontaines sont partout hors des murs. Le château, de vieilles murailles crénelées et mêlées de tours, appartiennent à la même époque. Iglésias, cette ville aujourd'hui d'une si misérable apparence, eut alors, dès la fin du XIIIe siècle, un hôtel des monnaies, indice certain de la prospérité du commerce, et de l'exploitation, depuis si négligée, des mines de Sardaigne.

Iglésias, au pied de la montagne, est environné de fraîches, de jolies et de verdoyantes vallées. Le contraste entre les gîtes noirs, enfumés, décrépits de l'homme, et la riante, l'éternelle jeunesse de la nature, ramène par une sensation physique à une pieuse admiration pour son auteur. On voudrait échapper aux immondices, à l'infection du village ou de la cité ; le dégoût vous reporte au sein de cette propre et brillante création, et ferait regretter presque ces temps de fabuleuses transformations, où l'on avait pour expédient de devenir chêne, fleuve ou rocher.

Les vallées d'Iglésias sont animées et peuplées de rossignols, que de durs laboureurs arrachent de leurs nids, *implumés* [1] ! et dont ils trafiquent à Cagliari.

La plus agréable de ces vallées, la Tempé de

[1] *Georg.* IV, 414.

« Et qu'un léger duvet ne couvrait pas encore. »

la Sardaigne, est celle de la Canonica, au nord d'Iglésias. Sur la route, une jolie fontaine remonte aux Pisans. La Canonica, ornée de plantations d'oliviers et d'orangers, est partagée par le fleuve torrent de Cana, dont le cours encaissé de verts buissons ne s'aperçoit guère, mais avertit, en grondant, de son passage.

Le productif jardin d'orangers du cav. don Antioco Corria me parut offrir bien moins d'intérêt que celui des Dominicains avec sa longue table à manger de marbre dans un beau bosquet, auprès d'un limpide canal d'eau de montagne, et d'une haute et épaisse allée de lauriers. Cette poétique allée était traversée, rafraîchie par le conduit de l'eau de la fontaine qui la termine et vient alimenter le canal. La Sardaigne m'offrait ainsi une de ces voluptés du luxe antique de Rome conservé encore aujourd'hui dans les villas italiennes [1].

J'ai consacré une soirée à parcourir cette belle vallée de la Canonica, c'était au milieu de mai; les merles, les fauvettes et les renommés rossignols d'Iglésias étaient dans leur triomphe, et cette soirée musicale reste un de mes premiers et plus doux souvenirs de concerts.

[1] Voyez les *Voyages historiques et littéraires en Italie*, liv. xv, chap. ier.

## CHAPITRE LXX.

Mine de plomb de *Monteponi*.—Mines de fer.

J'ai été voir à une lieue d'Iglésias la mine antique de plomb de Monteponi. Cette mine exploitée par les Carthaginois et les Romains, reprise habilement par les jésuites dans le dernier siècle, négligée depuis, livrée ensuite à l'industrie particulière, et discréditée, exploitée de nouveau pour le compte de l'État, doit sa restauration aux talents et à la surveillance du cav. Mamelli, directeur des mines de Sardaigne. Les galeries dégradées, encombrées, furent rétablies, et le minerai put être extrait. Les résultats ont été très-avantageux : le plomb excellent a été comparé à celui d'Espagne. La première qualité se vend en nature à l'étranger de quatorze à quinze francs le quintal, et l'extraction qui ne coûte que huit à dix francs, laisse une seconde et troisième qualité chargée de plomb qui se débite aussi; de sorte que le produit net se trouve de quatre-vingts pour cent. Les soins actifs et intelligents de M. Mamelli donnent à espérer que ce produit peut s'accroître, puisque les filons prennent chaque jour plus d'extension. Le nombre

des ouvriers est de cent; la mine fournit deux cents quintaux métriques par mois, et elle travaille toute l'année.

Des traces de l'exploitation des Carthaginois et des Romains se remarquent encore; exploitation lente, patiente, faite à la main et avec le marteau.

Il est regrettable et surprenant que les succès de la mine de Monteponi n'aient point excité à de nouvelles tentatives. Les mines de fer surtout si négligées mériteraient une soigneuse exploitation. La Sardaigne achète pour trois cent mille francs de fer nécessaire aux besoins de sa marine, de son agriculture et de sa faible industrie, tandis qu'elle pourrait en exploiter abondamment et d'une qualité très-supérieure à celle des pays dont elle s'est faite tributaire.

---

## CHAPITRE LXXI.

*Porto-Paglia.—Porto-Scuso.*—Ile *Saint-Pierre.*—Colonie de Tabarca.—*Carloforte.* — Port. — Habitants.—Le major Porcile.—Le P. Napoli.

---

Je n'ai point été frappé de la belle culture et des bois d'oliviers de Porto-Paglia indiqués par Mimaut; le sol me parut au contraire aride et sablonneux. Quelques noraghes peu importantes se voient entre Dragones et Porto-Scuso. C'est de ce dernier point que je m'embarquai pour la petite île Saint-Pierre voisine, après avoir été reçu très-obligeamment par les directeurs de la vaste madrague appartenant à M. le duc Pasqua de Gênes, qui attendaient impatiemment que leurs thons eussent la complaisance de venir se faire prendre.

L'île Saint-Pierre, d'environ seize milles carrés, présente un amas de rocs escarpés, de petites et âpres collines parsemées de buissons et de bouquets de pins. Ces arbres servent à la construction des barques, et les buissons au chauffage des habitants. Les vignes nombreuses produisent abondamment un excellent raisin qui se donne pour rien.

Indépendamment de l'aridité du sol, l'innombrable multitude de lapins destructeurs et toujours renaissants, nuit à la culture. L'air ne laisse pas d'être salubre, malgré les miasmes de quelques étangs dont un, le *Pescetto*, serait aisément et fort utilement desséché.

Lors de la perte de Rhodes, l'île Saint-Pierre fut demandée par les chevaliers comme résidence, et refusée par le gouvernement espagnol, qui ne se montra pas moins inhospitalier envers les fugitifs grecs que nous avons vus établis en Corse, et fondateurs de Cargèse [1].

Les premiers habitants de Saint-Pierre jusque-là déserte et repaire des barbaresques, furent des émigrés corailleurs génois de Tabarca, petite île vis-à-vis et près de la côte d'Afrique. Contraints, en 1737, par la surabondance de la population, de quitter l'île, ils durent leur refuge à Charles-Emmanuel. Un spectacle à la fois touchant et joyeux fut l'arrivée de cette colonie de plus de quatre cents hommes jeunes, beaux, robustes, à laquelle s'étaient joints beaucoup d'habitants de la rivière de Gênes, apportant leurs effets, leurs instruments aratoires, leurs filets, et tous pleins de confiance dans l'hospitalité du monarque. Trente mariages avaient été conclus à la nouvelle de l'asile accordé, et à leur descente à Cagliari toutes les nouvelles

[1] Voyez liv. I, chap. XXXII.

épouses étaient grosses. Cinq ans après, Charles-Emmanuel mit le comble à sa générosité en rachetant du bey de Tunis le reste des habitants de Tabarca, emmenés captifs, délaissés par Gênes et qui vinrent au nombre de cent vingt se réunir à leurs familles. Ces réfugiés de la bienfaisance et de l'infortune semblent avoir conservé quelques traces de leur vertueuse origine, puisqu'il n'y a point encore eu chez eux d'exemple d'un seul procès criminel. Quelques vols de matelas dans des maisons de campagne par des bergers, peut-être fatigués de coucher sur la dure, étaient les seuls délits dont j'aie entendu se plaindre. Cette intéressante île de Saint-Pierre qui semblait ne devoir se livrer dans sa paisible obscurité qu'à sa pêche et à son industrie, eut à subir depuis, dans l'espace de peu d'années, le joug subit et momentané de deux terribles puissances : en 1793, elle fut six mois française, et les Tunisiens la gardèrent ou plutôt la mirent au pillage pendant trois jours en 1798 ; neuf cents habitants furent conduits à Tunis et, jusqu'à leur rachat par Victor-Emmanuel, y restèrent cinq ans esclaves.

Carloforte, bourg fortifié, ainsi appelé du roi Charles-Emmanuel III, son fondateur, sur le bord de la mer, propre, bien bâti, et qui rappelle ces jolies villes de la rivière de Gênes, forme un vrai contraste avec la sale Iglésias que je venais de quitter. Les remparts furent construits en 1806 par

les habitants, qui fournirent et transportèrent avec zèle les matériaux.

Le port, très-fréquenté à l'époque de la pêche des thons, est excellent.

La population d'environ trois mille habitants parlant le génois, se compose surtout de marins livrés comme leurs ancêtres à la pêche du corail et à celle du thon. Les femmes, laborieuses, lavent les maisons, pétrissent le pain et le biscuit; et les jeunes filles travaillent aux filets. Elles ont de la beauté et passent pour posséder quelques-unes des séductions des antiques sirènes, mais sans que les marins étrangers qui les visitent aient à en redouter des suites aussi funestes.

Carloforte est la patrie de deux illustres Sardes contemporains, le major général Victor Porcile, et le P. Thomas Napoli. Porcile, né en 1756, auquel la marine sarde doit d'importantes améliorations, était fait pour un plus grand théâtre. Pendant plus de quarante ans, il battit constamment les barbaresques et leur fit de riches captures; ses rentrées triomphantes dans le port de Cagliari excitaient le plus vif enthousiasme. Souvent blessé, il n'éprouva point un seul revers; il repoussa en 1793 l'attaque des Français contre l'île de la Madeleine, et il se trouve ainsi un des rares vainqueurs de Napoléon [1]. Il mourut à Carloforte en 1815, à

[1] Voyez liv. I, chap. LXXIII, et liv. III, chap. II.

l'âge de cinquante-neuf ans, mis de côté par la médiocrité envieuse, et à peu près disgracié.

Le P. Napoli, des écoles pies, était né soit à Tabarca, soit en esclavage à Tunis, soit pendant l'une des traversées des Tabarcains à Carloforte. Ce religieux, doux, pieux, fut un critique amer, caustique, colère, et rectificateur impitoyable des erreurs touchant l'histoire de sa patrie. La carte de Sardaigne qu'il publia en 1805, inexacte à cause de l'affaiblissement de sa vue, réclamerait pour lui l'indulgence qu'il refusa trop souvent aux autres. Il avait composé d'assez bons vers latins et italiens sans que sa prose y gagnât en élégance. Après avoir été professeur d'Écriture sainte à l'université de Cagliari, examinateur synodal, recteur du collége, consulteur et assistant provincial, envoyé comme procurateur à Rome en 1802, il mourut plus qu'octogénaire à Cagliari en 1825. Ses manuscrits conservés à la bibliothèque des Pères des écoles pies, parmi lesquels on remarque un dictionnaire géographique et une relation impartiale des événements de 1793, ne seraient point inutiles à consulter; car malgré ses imperfections, Napoli fut un savant homme et ami de la vérité.

---

## CHAPITRE LXXII.

Statue du roi Charles-Emmanuel. — Paroisse. — Oratoire de la *Conception*.—Madone africaine.—L'abbé Segni.— Oratoire de *Saint-Pierre*.—Tombeau de Porcile.—Antiquités.

---

Sur la place près du port s'élève la statue colossale en marbre de Charles-Emmanuel III, votée en 1788 par la reconnaissance des habitants. Elle le représente en costume romain au milieu d'un homme et d'une femme avec son enfant, enchaînés. L'ouvrage, d'un sculpteur génois du dernier siècle, Bernard Mantero, est médiocre, mais il touche bien plus que tant de pompeuses statues de rois et d'empereurs avec le lieu commun de leurs esclaves enchaînés, puisqu'il rappelle l'action vertueuse d'un bon prince. La population de l'île Saint-Pierre, portée à ce qu'il paraît pour les idées françaises, reçut en 1793 la flotte républicaine, mais elle eut la pusillanimité de laisser enfouir la royale statue de son bienfaiteur, qui perdit dant cette opération un bras ridiculement remplacé par un bras de bois peint.

La paroisse a été dédiée à saint Charles Borromée. L'oratoire de Notre-Dame de la Conception,

jolie chapelle riche de marbre, est due au zèle d'un simple prêtre, l'abbé Segni, de la famille génoise qui se joignit aux premiers colons tabarcains. Cet ecclésiastique, resté cinq ans captif des barbaresques après l'invasion de 1798, trouva sur le rivage de Tunis l'image de la Vierge aujourd'hui placée sur l'autel; elle lui inspira l'idée pieuse d'élever un jour cet oratoire dans sa patrie s'il venait à y rentrer; et dans le scrupule de sa reconnaissance, il n'a point voulu que cette madone africaine fût restaurée. L'oratoire sert de chapelle à l'école de la commune située vis-à-vis, et dont l'abbé Segni, par patriotisme, s'est fait depuis plus de quarante ans l'instituteur volontaire.

L'église Saint-Pierre, à un quart de mille de la ville, offre le tombeau du major général Porcile. La belle et un peu longue inscription composée en son honneur par le président Tiragallo, n'a pu être placée à cause de l'indigence de la noble famille de ce marin et des frais trop élevés de l'exécution commandée à Gênes. Il serait digne du gouvernement et de la marine sarde tant honorée par Porcile, de faire graver cette inscription et de compléter le monument.

Près de cette église sont des restes de quelques tombeaux et édifices antiques, et plus loin, au lieu dit Bricen, les ruines d'un château avec un puits rempli de boules de pierre. L'île a donné encore des monnaies romaines et puniques.

J'avais été reçu à Carloforte dans la jolie maison de M. Frédéric Rombi, notre vice-consul. A l'époque du sac de 1798, la maison de M. Rombi père, consul de France, ouverte à nos compatriotes et aux malheureux habitants, fut horriblement dévastée par les barbaresques, et lui-même emmené à bord faillit à devenir esclave. Depuis il ne cessa de secourir libéralement les nombreux Français prisonniers de guerre des Anglais, et sa famille et son fils qui lui a succédé, attendent encore pour tant de souffrances et de sacrifices, une légère indemnité que la rigueur des ordonnances et le budget n'ont point permis de lui accorder.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXXIII.

Ile *Piana*.—Pêche du thon.

L'île Piana, ainsi appelée de sa surface unie, rocher de deux milles, à l'est, et voisin de Saint-Pierre, offre la superbe madrague de M. le marquis de Villamarina, véritable palais, avec une église, ses chapelains et de grandes et belles constructions qui respirent un certain luxe aristocratique. Cette madrague était exploitée par M. Chiappa, négociant génois, et le propriétaire avait gardé un intérêt dans l'entreprise. Elle donna autrefois par année jusqu'à trente mille thons dont plusieurs pesaient mille ou douze cents livres [1], et elle rapportait au delà de

[1] En Sardaigne, quand le thon pèse moins de cent livres, on ne l'appelle que du nom de *scampirro*, dérivé de scomber (nom générique de la famille); de cent à trois cents livres, c'est encore qu'un demi-thon (*mezzo-tonno*) : ceux de mille livres ne sont pas très-rares. Le P. Cetti prétend qu'on en a pris quelquefois de dix-huit cents livres, et il ajoute que les plus grands sont toujours des mâles, ce qui, selon sa propre remarque, serait contraire à ce que l'on observe dans la plupart des autres poissons.

cent mille francs. Ce produit a prodigieusement baissé, car il ne se prend plus guère qu'un millier de thons. La même diminution s'étend à toute la Sardaigne où il fut autrefois pêché jusqu'à cinquante mille thons, nombre réduit depuis au tiers et qui n'est tout au plus aujourd'hui que de huit mille. Les causes de ce changement sont attribuées à la chasse que leur livrent les grands chiens de mer, à la variation des vents, et aux pêcheries de Gibraltar qui interceptent le poisson. Il paraît encore que des bandes nombreuses se sont jetées dans d'autres routes, à la suite de quelques thons novateurs, et que ces animaux imbéciles, ennuyés de leurs voies anciennes comme les vieilles sociétés ont eu aussi leurs meneurs.

Aux beaux jours de la madrague de l'île Piana, et lorsqu'elle était exploitée directement par la maison Villamarina, il régnait une sorte de magnificence, de prodigalité et d'anarchie paternelle qui a cessé depuis l'adjudication à l'âpre industrie génoise. Celle-ci a insensiblement décliné l'hommage annuel d'un thon frais au vice-roi, et n'a point consenti à l'ancien larcin des bastagis (porte-faix) qui pouvaient impunément escamoter leur charge pendant le trajet et n'étaient tenus, s'ils étaient découverts, qu'à la restituer, tandis qu'elle leur restait s'ils avaient gagné leur baraque, fraude spartiate appelée trop honorablement *busca*, qui en sarde signifie adresse.

La pêche du thon, cette première industrie de

la Sardaigne, remonte aux anciens. Il était de rigueur à Carthage de faire manger du thon aux époux avant leur union, sans doute à cause de sa vertu prolifique. Galien citait comme le meilleur, avec celui d'Espagne, le thon salé de Sardaigne; celui-ci dût même à l'île son nom latin de *sarda*, ce qui l'a fait confondre par quelques savants auteurs avec la sardine, malgré l'énorme différence des proportions de ces deux poissons. Il avait reçu son nom grec de thon (θυνεον) de la rapidité de sa course.

Cette pêche ne fut reprise que vers le commencement du XVII^e siècle, et avec des procédés à peu près pareils à ceux de l'antiquité. L'introducteur fut un Sarde de génie, Pierre Porta, marchand, qui devint en 1603 baron de Teulada et auquel la Sardaigne doit une statue. La pêche s'ouvrait du temps du P. Cetti dès la fin d'avril, tandis qu'elle ne peut plus avoir lieu qu'à la fin de mai. Le vent d'est retarda la pêche de l'île Piana et je ne pus y assister. Je devais d'ailleurs retrouver ce curieux spectacle à la madrague des salines près Porto-Torrès. Je vis alors comme la répétition de la pièce et plus tard la représentation. Déjà tout le monde était à son poste. Un vieux raïs (terme turc qui veut dire commandant) chargé de la garde de la thonnare[1], qui

[1] La madrague s'entend des constructions et des bâtiments, la thonnare de l'enceinte des filets posés momentanément pour la pêche.

se rappelait les anciens temps de la pêche, gémissait sur sa décadence. Le choix du raïs, directeur de la pêche, est très-important : il ne doit pas avoir moins d'intégrité que d'intelligence, puisqu'il dépend de lui de favoriser les madragues voisines et rivales. De jolies baraques en treillage entrelacées de branches, abattoirs de feuillage (en sarde, *marfaragiu*), servaient à préparer le thon. Je pus juger de la rapidité de l'opération, chef-d'œuvre de la division du travail : l'un est chargé de couper la tête, l'autre d'ôter les arêtes; toutes les parties sont disséquées avec la même prestesse, et selon le P. Cetti, il n'y en a pas moins de cent qui ont toutes en sarde un nom particulier; elles sont mises séparément, lavées, cuites, salées, encaquetées, et en une nuit un navire chargé peut être expédié à Gênes. Une pêche continuée sans interruption ne dure ordinairement qu'une nuit et deux jours. En vingt-quatre heures quarante hommes préparent quatre cents thons, qui en trente heures arrivent frais à Gênes où ils sont attendus avec impatience, et immédiatement débités. La chair du ventre (*surra*), le morceau de choix, se vend toujours plus cher. Rien n'a été perdu, et l'huile se fabrique avec les arêtes brisées. Toute cette scène, malgré la gaieté, la vivacité des travailleurs, est passablement sale et assez infecte. Par une étrange harmonie de la nature, une petite herbe spongieuse de la Piana dont je fis l'essai, a la propriété d'enlever aussitôt

et complétement toutes les taches : ne pourrait-on pas croire qu'elle a été jetée là pour dégraisser tout ce monde? Des monceaux de têtes de thons, dépouillées et plates, m'expliquèrent la stupidité de ce poisson qui n'a pas de cervelle.

Mais cette matance de terre, comme on l'appelle, espèce d'immense cuisine sur le rivage, est bien inférieure à l'imposant et agréable spectacle de la matance de mer, ou capture des thons, sorte de combat dans lequel ils se défendent par leurs bonds, et rougissent de leur sang l'onde écumante battue sans relâche pour les effrayer. Ces poissons obtus, craintifs, ahuris, ont été retenus comme par la fatalité dans le large filet tendu avant la pêche; ils tournent sans cesse dans ces chambres maritimes, vastes compartiments de filets soutenus au-dessus de l'eau par des liéges et fixés au fond par des ancres, des plombs et des pierres. La gloutonnerie seule a pu quelquefois opérer leur délivrance : le P. Cetti rapporte que quatre cents thons captifs se promenaient paisiblement, lorsqu'à la vue d'une quantité considérable de sardines, ils se précipitèrent à la fois sur elles et crevèrent le filet. Les pêcheurs armés de crocs et placés sur les côtés de leur long bateau noir, cercueil des thons, les frappent et les tuent dans la septième et dernière chambre, la chambre de la mort, mais non sans danger de leurs vigoureux coups de queue; beau massacre auquel le père de la tragédie, Eschyle, comparait

énergiquement celui des Perses assommés par les marins grecs à la bataille de Salamine [1]. Le voyageur curieux n'est exposé qu'aux jets d'eau salée que les thons lancent de leurs narines, et qui excitent l'éclatante hilarité de ses voisins atteints quelquefois eux-mêmes au milieu de leurs risées.

Malgré leur habileté, leur expérience, les raïs, ils pourraient bien n'être pas exempts de quelque routine. Puisqu'il paraît que c'est l'amour qui attire le thon vers la chambre fatale, pourquoi au lieu de l'y pousser, comme il arrive quelquefois, par la peur que lui cause le bruit des sons du cor, ne pas l'y attirer par l'appât de quelques femelles placées dans cette chambre? On éviterait ainsi une perte de temps considérable et les incertitudes du jour, si désagréables pour les spectateurs impatients.

Les deux cents travailleurs de la madrague formaient toute la population de l'île Piana. Une messe avait été célébrée avant le départ pour la matance de mer.

Au point dit le *piano*, rocher de granit, on me fit remarquer une grosse colonne de granit rouge, isolée, naturelle.

Les hommes de la madrague des salines près Porto-Torrès, bel établissement appartenant comme celui de Porto-Scuso à M. le duc Pasqua, viennent avec leur habile directeur, M. Mela, dont je me

[1] Eschyle, *Les Perses*.

rappelle avec plaisir l'accueil cordial, du joli village d'Alassio, de la rivière de Gênes. Ils reçoivent au bout de trois mois environ de travail qu'ils ont passé à la madrague, et pendant lesquels ils sont logés et nourris, la somme de quatre-vingts francs, solde modique si l'on considère les fatigues et même les périls auxquels ils s'exposent :

« Assuetumque malo Ligurem. »

Le chanoine Raymond Valle récita, le 12 février 1800, à l'université de Cagliari, des vers sur les thons, afin d'être agrégé au collége des beaux-arts, sujet donné par le préfet du collége. Ce petit poëme bizarre, recherché, prolixe, offre toutefois une description exacte et assez jolie de la matance de mer [1].

La pêche du thon, gaie, pittoresque et lucrative solennité, termine et couronne très-bien cet amusant mois de mai de Sardaigne, fête perpétuelle, commencé par la Saint-Efisio, et l'une des plus agréables parties que l'on puisse conseiller aux gens amis du plaisir neuf, actif et vrai.

[1] Voyez l'appendice, n° 5.

## CHAPITRE LXXIV.

Presqu'île *Saint-Antioche*. — Domination carthaginoise.

La petite île Saint-Antioche fut très-certainement une des nombreuses colonies établies par les Carthaginois en Sardaigne. Jamais peuple ne fut autant possédé de la manie de coloniser, et Cicéron a indiqué comme une cause de sa décadence ce besoin de mouvement, de sortir de chez soi et de courir au loin. La domination carthaginoise fut cruelle, exclusive : selon Aristote, elle détruisit tout ce qui pouvait rendre la Sardaigne propre à la nourriture des hommes, et défendit, sous peine de la vie, d'y cultiver la terre. Elle faisait aussi noyer les étrangers qui trafiquaient avec l'île. Malgré la dureté de ce joug qui avait duré deux cent soixante-huit ans, la Sardaigne, selon Polybe, passa florissante à celui des Romains [1]. Il y a inexactitude et exagération dans la remarque de Montesquieu : « la Sardaigne » n'était point établie du temps d'Aristote, elle ne » l'est point encore aujourd'hui. » Sous Auguste, elle était féconde, ainsi qu'on le voit par les vers

[1] Voyez ci-dessus, chap. v.

d'Horace, qui préférait philosophiquement à ses riches moissons, une âme saine, une vieillesse honorable et qui ne serait point privée de la lyre [1]. La ruine, la destruction de la Sardaigne remonte véritablement aux invasions sarrasines et à l'introduction de la féodalité, régime égoïste, isolé, dont les seuls et oppressifs monuments sont des forts et des châteaux.

[1] Non opimas
Sardiniæ segetes feracis ;
. . . . . .
. . . . . integrâ
Cum mente, nec turpem senectam
Degere, nec citharâ carentem.

---

## CHAPITRE LXXV.

*Calaseta.*—Mosaïque.—Salines.

J'abordai au village de Calaseta à la pointe de la presqu'île de Saint-Antioche au fond d'un petit golfe. Ce village, créé en 1769 par une colonie de Tabarcains et de Piémontais, a conservé la langue et un reflet de la propreté des habitants de l'île Saint-Pierre dans leurs vêtements, leurs meubles et leurs maisons. La population est d'à peu près cinq cents hommes, actifs, sobres, joyeux, pêcheurs et laboureurs. La variation du climat y rendrait fort utile l'usage de la vieille pelisse sarde qu'une coquetterie mal entendue fait dédaigner. Les femmes travaillent les cordes de palmiers pour les filets des madragues.

La tour bien armée protége le pays contre les descentes des barbaresques. La petite et pauvre église est en partie pavée par une longue et large mosaïque antique trouvée dans une fouille faite près de là ; assez maltraitée dans le transport, la mosaïque annonce toutefois l'ancienne prospérité de cette côte plate, fertile quoique sablonneuse et

comme tapissée de palmiers nains dont le fruit fort et âcre sert de nourriture aux pauvres gens [1].

Calaseta doit sa réputation et une partie de son insalubrité aux riches salines de son voisinage.

[1] Voyez ci-après, chap. xcv.

---

## CHAPITRE LXXVI.

*Saint-Antioche.*—Ancienne *Sulci.*—Tombes.—Catacombes.—Bain.—Temple. — Môle. — Silo romain.—Château.—Carrière antique.—Vin.—Golfe de Palmas.—M. de Lamartine.—Grotte.—Pont sur la mer.—Perdrix.—*Villamassargiù.*—Fort.

---

Les traces d'une grande cité sont sensibles à Saint-Antioche. C'est là que furent découvertes ces curieuses armures en bronze du musée de Cagliari[1], ainsi que parmi d'autres inscriptions, celle du temple dédié à Isis et à Sérapis, et remontant sans doute à l'époque où les sectaires des superstitions égyptiennes furent déportés en Sardaigne par Tibère. L'opinion des savants incline aujourd'hui à mettre à Saint-Antioche l'emplacement de l'antique et puissante Sulci, ville municipale des Romains et qui donna son nom à cette partie de l'île. Sulci fut détruite comme tenant au parti de Pompée, par César qui n'aurait point cette fois pratiqué sa clémence.

Des tombes dans la montagne sont habitées par

[1] Voyez ci-dessus, chap. IV.

le peuple, et sur les deux cent cinquante familles du village moderne comptant deux mille cinq cent treize âmes, plus de quatre-vingts n'ont point d'autre gîte.

Le grand village actuel, qui a plus de mille habitants, se bâtit, se pave avec des pierres de l'ancienne ville. Ces pierres, espèce de tuf, à la fois solides et faciles à tailler, atirent la chaux, me dit un propriétaire qui faisait construire et chez lequel j'avais été reçu. J'assistai à l'exploitation du pavé de l'ancienne grande rue qui fournissait de larges dalles que mon hôte, moins antiquaire qu'industriel, débitait à trois ou quatre réaux pièce (trente à quarante sous). Par un triste contraste, une multitude de chapiteaux, de piédestaux, de colonnes de marbre et de granit restent entassés à la porte des chaumières; ces élégants fragments sont beaucoup moins recherchés que les dalles et se vendent moins bien.

L'église a des grottes, véritables catacombes où furent découverts en 1615 les os de saint Antioche envoyés à Iglésias; plusieurs de ces grottes curieuses sont peintes de fleurs et coloriées. C'est dans la même église que, par un privilége bien mérité, a été placé le tombeau, avec inscription, du brave lieutenant d'artillerie, Efisio Melis Alagna, de Cagliari, tué l'année 1815 en défendant le fort où il tint pendant sept heures contre plus de mille Tunisiens.

J'allai voir dans la plaine, au centre probable de l'ancienne ville, les restes d'un bain antique pavé en mosaïque. L'eau y est encore abondante et saine. Des buttes de terre au milieu des champs invitent à des fouilles faciles et qui ne pourraient manquer d'être fructueuses par les édifices que l'on y découvrirait. Les ruines du temple romain près de la mer ont encore été dégradées pour former les degrés de la colonne milliaire de la place Saint-Charles, à Cagliari. Des cornalines se trouvent fréquemment parmi ces débris ; la pluie, qui en favorise la recherche, ayant manqué au printemps de 1834, il me fut impossible d'en recueillir. Les traces du vaste môle en pouzzolane sont encore visibles. Un champ couvert de restes de maisons antiques, marque la direction d'une longue rue. Les blés, déjà hauts, m'empêchèrent de reconnaître le magasin de blé romain, découvert il y a quelques années et dont le grain bien conservé tomba en poussière par le contact de l'air. Non loin de ce silo séculaire, je remarquai les belles assises d'un édifice parfaitement carré et d'une destination incertaine.

Le moyen âge est représenté noblement à côté de ces ruines de l'antiquité, par un grand château de granit rouge, autrefois composé de huit tours et démoli en partie par le gouvernement de 1804, afin de construire le petit fort du pont qui unit Saint-Antioche au continent.

Ma curiosité pour les chantiers romains depuis la visite des îles San-Bainzo, Cavallo et Lavezzi [1], me fit rechercher la carrière de porphyre qui avait fourni la pierre de la grande cité dont je venais de parcourir les restes épars : un bloc conservait encore une double rangée des coins au moyen desquels on avait commencé à le transporter.

Le joli vallon de Montechiesa, planté de vignes, produit le vin presque noir et capiteux de Saint-Antioche, enlevé à vil prix par les Génois.

Le golfe de Palmas, le plus beau et le meilleur de Sardaigne, avec ses flots unis, resplendissants, et son amphithéâtre de montagnes, présente un superbe aspect. Il mérite la reconnaissance des poëtes, puisqu'il servit d'asile à l'illustre auteur des *Méditations*, dont le navire battu par la tempête s'y réfugia « comme un oiseau de mer penché sur ses ailes. » Telle est la féconde imagination de notre chantre inspiré, qu'à la voix un peu rauque de la douane, il ne descendit sur cette plage hospitalière qu'armé de pied en cap, et ne vit dans les pâturages que « des nuées de chevaux sauvages. » La race de ces chevaux depuis plus de cinquante ans est tout à fait apprivoisée et domestique en Sardaigne; et le gouverneur de Saint-Antioche, pour peindre la tranquillité de cette population plus génoise que sarde, disait qu'on ne trouverait

[1] Voyez liv. I, chap. LXXX.

pas six fusils dans l'île. Si la chevalerie avait faussé le sens si droit de don Quichotte, la poésie n'a-t-elle pas quelquefois un peu égaré l'esprit de notre grand compatriote.

Le massif de rochers calcinés, dit la grotte, entremêlé de touffes de cactus et d'une végétation sauvage, paraît le cratère d'un de ces volcans qui ont autrefois agité si violemment la presqu'île et dont la trace se retrouve à chaque pas.

Je gagnai la terre en traversant le long pont romain, dit de Sainte-Catherine; pont garni en quelques parties de parapets de porphyre, et qui à travers sa dégradation montre encore la grandeur et l'utilité des travaux des constructeurs.

La côte est un très-bon pays de chasse : les perdrix y abondent. Ces perdrix qui, selon le P. Cetti, sont par leur multitude et leur bon marché un des beaux côtés de la Sardaigne[1], que le dernier paysan, à défaut de la poule au pot, dont il est à quelques siècles, peut manger le dimanche, et dont deux chasseurs, amis du spirituel jésuite, avaient abattu cent sept en un jour.

Je traversai en retournant à Cagliari, Villamassargiù, grand et pauvre village de quinze cent quatre-vingt-onze habitants, bâti de terre mêlée de paille, peuplé de bergers, au milieu de champs

[1] *La pernice è l'uno degli aspetti più favorevoli ne' quali si passo considerare la Sardegna.*

à peu près en friche, et dont les vaches et les bœufs jouissent presque de la réputation de ceux de Siliqua [1]. Sur la montagne voisine se dessinent majestueusement les ruines d'un château du temps des juges, dont la végétation a envahi et percé les épaisses murailles.

[1] Voyez ci-dessus, chap. LXVIII.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXXVII.

*Villasor.*—Château.—*Acqua Cotta.*—*Villacidro.* — Maison de l'évêque.—Colonne.—Cascade de *Sa Spondula.* — Cerisiers.—Fonderie.

---

A mon retour de Cagliari, je visitai à cheval diverses parties de l'intérieur de l'île où je n'avais pu aller en pointant doucement en voiture par la route centrale.

Villasor, village, a un château crénelé dont le premier étage sert de prison. Il appartenait au marquis décoré de ce nom sonore. Dans la plaine, au pied de la colline dite en sarde *succura d'acqua cotta,* coule le ruisseau brûlant, sulfureux, qui sert à fouler le drap commun appelé dans le pays *orbai*. La chaleur de l'acqua cotta monte à trente-deux degrés.

Villacidro, gros village de sept mille âmes, tire son nom de la grande quantité de cédrats qu'il produit. Sa position élevée, ses vallées rafraîchies de nombreux ruisseaux et plantées d'arbres fruitiers, en font un des lieux les plus agréables et les plus salubres de l'île.

A Villacidro est la maison de campagne des

évêques d'Alès; ils l'habitent l'été, à cause de la brûlante et humide insalubrité de leur siége. Le jardin abonde d'orangers d'une grosseur extraordinaire. Sur la petite place au-devant du palais, d'où l'on jouit d'une superbe vue, s'élève une colonne cannelée, antique, posée par l'illustre Pilo, un des derniers évêques mort à Villacidro, mais enterré dans sa cathédrale [1]. La chaire de Pilo est aujourd'hui dignement occupée par M. Antoine Torc, docte et éloquent prélat, parent et digne élève du chanoine Cabras [2].

La fontaine offrait, de grand matin, un grotesque coup d'œil. Des villageoises se savonnaient avec les pierres spongieuses qui sont près de là, et se lavaient un peu au-dessous de la fontaine, comme les *peccatrici* du ruisseau voisin de Viterbe, dont parle Dante [3], ou comme les Romains qui aux beaux temps de la république descendaient se laver dans les flots du Tibre.

La cascade presque suisse de *Sa Spendula* près de Villacidro, tombant de soixante pieds de hauteur, forme la petite rivière d'Alassia. Quoique la Spendula fût peu abondante à cause de la sécheresse du printemps, lorsque je la visitai avec grande fatigue, l'ayant examinée selon la vraie

[1] Voyez ci-après, chap. suivant.
[2] Voyez ci-dessus, chap. LVI.
[3] *Inf.*, cant. XIV. 79.

manière de voir les cascades, au-dessus et au-dessous de sa chute, son site de cascade me parut très-beau, et la vue immense, magnifique. Ce site est dominé par les aiguilles du Montemargiani (des renards), car les montagnes de la Sardaigne, comme celles de la Corse, n'ont point de bêtes féroces, et le renard est leur animal le plus redoutable. Mon cicerone de la Spendula était un frère du couvent de la Merci, fondé vers 1640 à Villacidro, moine vigoureux, agile, qui se tirait fort bien d'affaire au milieu des rochers, malgré sa longue robe blanche. Cet homme obligeant, excellent, était toutefois peu érudit; car tout en aimant beaucoup la France et les Français, il ne pouvait se rendre compte ni de la distance, ni de la position géographique de cette contrée.

Dans la montagne, sont les jardins abondants de Villascema, véritable forêt d'arbres fruitiers et surtout de cerisiers dont les cerises fournissent les marchés de Cagliari et du Campidano.

La fonderie de Villacidro, autrefois célèbre et où se travaillait le minerai d'argent et de plomb tiré des montagnes d'Arbus et de Guspini, était, faute de fonds, depuis dix ans, inactive.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXXVIII.

*Saint-Gavino.* — *Alès.*—Cathédrale.—Pilo.—Séminaire.—École.

Il n'y a rien à voir à Saint-Gavino, et l'on ne s'y arrête que pour se reposer.

Alès, long bourg sans industrie, rempli de mendiants, insalubre, avec des rues non caillou-tées et horriblement boueuses en hiver et poudreuses en été, qui n'a pas douze cents habitants, doit l'honneur d'être évêché à sa cathédrale, espèce de monument qu'on est surpris de trouver en un si petit lieu.

Cette cathédrale de médiocre dimension, mais une des plus belles de la Sardaigne, dédiée à saint Pierre, tombée vers la fin du XVI^e siècle, fut rebâtie en 1686 aux frais des fidèles du diocèse. L'architecte Salvatore Spotorno étant génois, en fit une imitation de l'Assomption de Carignan, église qui n'est elle-même qu'une réduction de Saint-Pierre de Rome, d'après le plan de Michel-Ange. On ne manqua pas de me faire remarquer comme un grand mérite qu'elle offre la forme d'un carrosse : les deux clochers sont les chevaux,

la coupole est la caisse et les ailes sont les roues. Une des principales cloches fut trouvée sous terre dans la montagne de Pao, près l'église Santa-Pinta (*Prisca*), et l'on ne sait à quelle époque reculée elle peut appartenir. A la façade, une large galerie sert à la fois d'ornement et de communication entre les deux clochers. L'édifice est d'ordre toscan. On estime la bonne proportion des chapelles et de la coupole; le maître-autel, le chœur et la balustrade de beau marbre bien travaillé, ainsi que les autels des quatre petites chapelles, la chaire et le baptistère sont l'ouvrage de Pierre Puzzu et de ses fils, artistes de Cagliari. Les stalles du chœur, comme dans les églises d'Italie, présentent de riches sculptures en bois. Je vis avec respect le tombeau de l'évêque d'Alès, D. Joseph-Marie Pilo, carme, dont j'avais lu plusieurs des homélies italiennes imprimées à Cagliari de 1781 à 1785, en quatre volumes in-4°, homélies d'une douce et antique éloquence, louées par Pie VI, et d'une morale pratique pleine du véritable esprit du christianisme. La chapelle où se trouve le mausolée a été créée par Pilo : l'austère religieux avait consacré sa fortune à décorer le portique de cet autre monde qu'il avait annoncé pendant sa vie.

Alès n'offre aucun autre édifice : le palais de l'évêque, maison incommode et qui n'a qu'un rez-de-chaussée, ne répond point à sa cathédrale.

Telle est l'exiguïté du séminaire qu'il ne peut recevoir que onze élèves qui ont toutefois leur supérieur, leur économe, leur directeur spirituel, un maître de plain-chant et quatre répétiteurs.

L'école est assez bien tenue, et par une sage disposition, l'instituteur a l'inspection et la surveillance des autres écoles du diocèse. Il y a aussi plusieurs écoles ecclésiastiques qui peuvent suppléer à l'insuffisance du séminaire, et le nombre des étudiants monte environ à deux cents. Ce bourg si peu animé semble par sa population ecclésiastique une sorte de grand et rustique séminaire.

---

## CHAPITRE LXXIX.

Vin.—Fontaines de *Planu-Espis* et de *Marzàna*.—Château de *Barumeli*.—*Usellus*.—*Santa-Pinta*.—Mont *Arci*.

---

Le vin d'Alès, chaud, agréable, stomachique, se vend assez cher contre l'usage de l'île.

Les fraîches et vertes vallées environnantes abondent d'eaux excellentes. La plus fréquentée, au pied du mont Arci, celle de Planu-Espis, est précieuse dans les maladies causées par *l'intempérie*. Son eau mise dans une bouteille bien bouchée, ne présente, après plusieurs années, aucun dépôt. Près de là est l'autre source plus célèbre, dite Marzàna, qui sort, en bouillonnant, d'un sable fin et doré, et qui, analysée, a été préférée en beaucoup d'occasions même au quinquina. A défaut de médicaments et de médecins ignorés de ces paysans, leurs fraîches eaux suffisent à les guérir.

Les veufs et les veuves d'Alès et des villages voisins, ainsi que de beaucoup d'autres de la Sardaigne, portent un deuil perpétuel jusqu'à un nouvel hymen; et les hommes laissent croître leur

barbe. Ce rigide veuvage interdit toute participation aux divertissements publics.

Le doux et instruit chanoine Raymond Tuveri, mon hôte, me conduisit à cheval aux ruines de l'ancien château fort de Barumeli, à peu de distance d'Alès. Ce château sur une colline isolée, du temps des juges et contemporain du château de Montreale [1], présente deux tours octangulaires, l'une renversée, l'autre intacte d'un côté. Il ne reste rien de l'ancien bourg. Barumeli, comme la plupart de ces ruines du moyen âge, est beaucoup mieux de loin que de près, tandis que les ruines grecques ou romaines sont encore admirables par les détails.

A deux milles et demi, au nord d'Alès, le beau village d'Usellus, autrefois florissante colonie romaine, a conservé son nom antique et le même emplacement, quoique sans aucune trace de sa grandeur passée et de son ancienne magnificence. Ce village sur la pente de la colline de Santa-Reparata, évêché jusqu'à la fin du XII^e siècle, est bâti en partie avec les débris de la cité romaine, et il mérite par là d'être visité.

Avant d'arriver au mont Arci, se trouve l'église Santa-Pinta (*Prisca*), très-ancienne, et près de laquelle se voient de nombreuses pierres volcaniques.

[1] Voyez ci-dessus, chap. XLIII.

Le mont Arci que je traversai, m'offrit, au lieu des bandits qu'on m'avait annoncés, la très-bonne eau de la fontaine de *Truncheddu*, placée dans un site sauvage, et qui se perd au milieu d'épaisses broussailles. Un peu plus loin, *l'acqua bella de' monti*, fontaine dominée de chênes et de rochers, est encore plus abondante, plus pure et plus légère.

Le lecteur de cabinet pourra trouver que j'indique un peu trop de fontaines; le lecteur voyageur ne s'en plaindra point. Au milieu de la fatigue et de la chaleur de la route, les fontaines sont les plus agréables des rencontres; l'hôte vous les recommande au départ, la cavalcante les vante avec enthousiasme, et elles forment un des événements de la journée. Les excellentes fontaines de Corse m'avaient rendu gourmet d'eau, et même après elles, j'ai dû aux fontaines de Sardaigne de vives jouissances.

La route vers Oristano, à l'ombre des bois, quoiqu'il me fallût souvent mettre pied à terre à cause des descentes, me parut singulièrement agréable après quelques journées de marche depuis Cagliari, par une chaleur anticipée de trente degrés, le vent de Sirocco à travers la plaine, et sous ce terrible soleil africain.

---

## CHAPITRE LXXX.

*Aritzo.* — Ferme de la neige. — Mont *Argentu.* — Mont *Cresia.* —*Tixili.*

---

A vingt milles d'Oristanò, Aritzo, grand, salubre et intéressant village montagnard, avec une large rue centrale qui a plus d'un mille, compte dix-neuf cents habitants. Aritzo est situé au flanc du mont Genna-de-Crobu, à l'extrémité septentrionale de la montagne Funtana Cungiada, une des plus hautes de la Sardaigne, et célèbre par la neige dont elle fournit Cagliari et les autres parties de l'île. Ce produit est le plus estimé, le plus lucratif de la vaste et sauvage province de la Barbagia, et il s'en débite annuellement de quatre à cinq mille quintaux. Si vers la fin de mars le peuple commence à désespérer de voir tomber la neige, il implore le ciel pour qu'il la lui envoie, et avec non moins de ferveur que les laboureurs appellent la pluie sur leurs sillons desséchés. De temps immémorial, cette neige est un monopole comme le sel, les tabacs et la poudre à canon; on l'afferme pour six années, et c'est sous la direction des agents de la compagnie adjudicataire que les

villageois d'Aritzo exploitent avec de grandes fatigues la montagne de Funtana Cungiada. Dans le cas assez rare où celle-ci manquerait de neige, ils recourent au mont Argentu, le plus haut de la chaîne centrale et de l'île, douce montagne, carrossable bien qu'élevée de dix-huit cent vingt-six mètres au-dessus du niveau de la mer, et qui doit son nom au reflet argenté de la neige qui la couvre une moitié de l'année. Il n'est permis d'opérer la vente et le transport de la neige qu'en employant les paysans d'Aritzo; car dans ces temps et ces pays de priviléges, il y a toujours à côté, des droits et des garanties qui, malgré leur insuffisance, expliquent la durée d'une telle société.

Cette ferme de la neige, qui peut nous paraître étrange, est naturelle et politique dans les pays méridionaux, puisque le manque de cette denrée expose l'État à des révolutions. Sous nos climats tempérés, les plaisirs et les délassements de la soirée sont très-divers : là il n'en est qu'un, c'est de se glacer le gosier soit avec le cocomero des tavernes, soit avec les sorbets des cafés et des palais. Un vice-roi de Naples convenait qu'il ne répondait point de la tranquillité publique si le peuple n'avait point de neige. Les jours de fête et lorsque la clôture des boutiques et des diverses administrations est rigoureusement observée, il n'y a à Naples d'exception que pour les boutiques d'apo-

thicaires, de boulangers et le bureau de la neige. L'habile seigneurie de Florence avait même décrété qu'une distribution de neige serait faite chaque jour aux ministres étrangers afin qu'ils ne pussent point écrire à leurs gouvernements que la ville en était privée. Cet usage s'est perpétué jusque dans ces derniers temps seulement pour la forme, car la distribution n'était que de quatre livres. Il faut observer encore que la neige est là un moyen très-fréquent d'hygiène, et tandis que nos maladies inflammatoires sont combattues à force de sang tiré, elles sont plus agréablement traitées par les médecins du Midi avec de la limonade à la glace.

Tel est l'éclat, la luxuriance de la végétation du territoire d'Aritzo, qu'il paraît à l'œil du voyageur comme le jardin de la Sardaigne; mais tous ces pommiers, ces figuiers, ces pêchers, ces pruniers si verdoyants sont mal cultivés, et donnent des fruits qui ne mûrissent guère. Le travail de la neige fait ici un tort extrême à l'agriculture, malgré l'excellence du sol. Pendant les six mois de l'année que laisse aux habitants d'Aritzo leur industrie privilégiée de la montagne, ils exportent des châtaignes, des noix, des noisettes, des poutres, et la difficulté des chemins diminue encore leurs minces profits.

Les femmes d'Aritzo sont citées pour leur beauté, leur vigueur, l'agilité avec laquelle elles grimpent

aux arbres afin d'y cueillir leurs fruits verts, et surtout pour leur active tendresse conjugale. Au retour du mari, la femme d'Aritzo se rend sur la route à sa rencontre avec des provisions; elle s'empare du cheval, le décharge, allume du feu, prépare à manger et pousse la bête qu'elle a rechargée, au village où l'époux revient de son côté à son aise et sans embarras. Ces femmes portent un bizarre costume, commun à quelques villages voisins; il se compose d'une espèce de long et étroit fourreau de drap du pays (*forese*), fermé de tous côtés, qui ne laisse passer que les bras et descend jusqu'à mi-jambe, costume qui doit fort gêner leur marche et leur escalade des arbres fruitiers; par-dessus le fourreau est un tablier assez laid et plus court. Elles revêtent aussi le corsage écarlate ou de velours noir à la mode grecque moderne, et se couvrent la tête et les épaules d'un voile de drap noir ou de serge rouge, appelé de sa forme de capuchon, *su capuccin :* elles le quittent pour faire le ménage et ne gardent qu'une demi-coiffe de soie ou de fil attachée sous le menton par une bride en drap. Les élégantes mettent pendant l'hiver des bas de laine rouges; les autres se contentent d'un morceau d'étoffe de laine de la même couleur attaché au-dessous du jarret et qui flotte et éclate de loin à la vue. On voit par ces divers et épais atours que la mise des femmes de la Barbagia est aujourd'hui infiniment plus décente qu'au

moyen âge, lorsque Dante attaquant l'impudeur des dames de Florence, ne craignait point de comparer leurs nudités à celles des Sardes de la Barbagia [1]; ce qui a fait supposer étourdiment à quelques commentateurs que les peuples de cette contrée allaient sans habits comme des sauvages.

La jolie hauteur de Monte-Cresia, pour *della chiesa*, parce qu'elle est la propriété de la paroisse, est couronnée d'une sombre et sauvage forêt de chênes qui contraste avec la fertilité des champs qui pendent à ses flancs.

Non loin d'Aritzo, la colline Tixili, élancée, conique, a sur son sommet un amas irrégulier de pierres de la hauteur de cinquante pieds, qui, à distance, présente la forme exacte d'un énorme cylindre.

Ce cœur de la Sardaigne n'a jamais été conquis : c'est l'Auvergne de l'île, et ni les aigles romaines ni les coursiers numides n'ont franchi ces montagnes, antique refuge de la liberté sarde.

[1] «Tant' è a Dio più cara e più diletta
La vedovella mia che molto amai,
Quanto in bene operare è più soletta :
Che la Barbagia di Sardigna assai
Nelle femmine sue è più pudica
Che la Barbagia dov' io la lasciai.
. . . . . .
. . Sarà in pergamo interdetto
Alle sfacciate donne Fiorentine
L'andar mostrando colle poppe il petto.
(Purg., Cant. XXIII.)

## CHAPITRE LXXXI.

*Arzana.*—Fromages.—Belle vieille.—Guerre communale. —*Baunei.*—Candeur des habitants.—Pain de gland. — Repas public.—Oratoire de *Sainte-Marie Navarresa.*

---

Le voyageur curieux des mœurs, de la misère et des passions de l'enfance des sociétés, pourrait tenter une excursion au sein de l'Ogliastra, province montueuse, bordée par la mer et qui doit son nom à ses bois d'oliviers sauvages.

Le bourg d'Arzana, de quinze cents habitants, a de la réputation pour ses fromages, les meilleurs de l'île, grâce à la manière dont on sait les faire, et à l'excellence des pâturages. L'air de ce bourg est salubre. On citait en 1834 une belle vieille de cent trois ans, dont la vue seule éprouvait quelque déclin, qui vaquait longuement le matin à ses exercices de piété, gouvernait son ménage, et filait très-bien la laine et le lin; les petits-enfants de cette aïeule vénérable montaient à quatre vingt-trois.

Les habitants d'Arzana, jaloux défenseurs des confins de leur village, ne vivent pas en parfaite intelligence avec leurs voisins de Desulo. Le vaste

bois qui s'étend entre le fleuve Dosa et son confluent, le Bauiaca, a souvent été le théâtre des combats que se livrent les Barracelli des deux communes [1], et il a été arrosé de leur sang.

Près du cap et de la montagne Monte-Santo est Baunei, qui a plus de quatorze cents habitants, la plupart scieurs de long ou charpentiers. Ce village passe pour avoir été fondé au x^e siècle par un chevrier, et les traces de sa maison se montrent encore religieusement. Il paraît être resté à peu près au même point qu'à son origine; car les rues ne présentent qu'un montueux labyrinthe de huttes et d'espèces de tanières.

Les habitants de Baunei ne partagent point les envieuses fureurs de ceux d'Arzana et de Desulo; loués par le P. Cetti pour la candeur, la sincérité et l'amour du travail, ils sont encore dignes d'un tel éloge. La parole n'a point été donnée là pour déguiser sa pensée, et les seules formes d'affirmation et de négation sont le *oui* et le *non*.

La simplicité des aliments semble encore rapprocher ces hommes des premiers âges, puisqu'ils vivent de pain de gland la plus grande partie de l'année. Ce pain primitif se prépare ainsi : le gland après avoir été épluché, est mis sur le feu dans une marmite avec de l'eau filtrée à travers une certaine argile et des cendres de végétaux, sorte de

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXVII.

lessive qui corrige quelque peu l'amertume du gland, et dont le gluten tiré de l'argile sert de liaison. Lorsque le tout a été bien remué et dissout et que cette bouillie a obtenu la couleur chocolat qui indique le degré de cuisson, on la laisse se figer, et elle est mise à sécher au soleil. On coupe alors cette pâte en petits pains ou par tranches qui se mangent avec du fromage, du lard, de la viande : les paysans du Campidano d'Oristano et de Quartù ne se repaissent pas avec plus de délices de leur superbe pain blanc [1]. Le pain de Baunei jouit d'une certaine renommée; les femmes vont le vendre dans les villages voisins et jusqu'à Tortoli, capitale de l'Ogliastra, où il s'en fait des présents, et où, malgré sa légère âcreté, il n'est pas moins recherché et coûte plus cher que le gruau de l'endroit. Cette panification est particulière aux Sardes de Baunei; elle paraît ignorée des peuples d'Espagne, d'Afrique, d'Amérique et d'Asie, qui en sont encore au gland, et chez lesquels l'introducteur du blé et de la pomme de terre serait donné peut-être pour un dangereux novateur.

Malgré la religion des habitants, l'église de ce village est presque nue, et manque de ce superflu sacré qui est aussi du nécessaire.

Sur le Monte-Santo est l'église rurale de Saint-Pierre, dont la fête se célèbre par un énorme repas

[1] Voyez ci-dessus, chap. XLI, et chap. LXIII.

public assez en harmonie avec les mœurs antiques du pays. On tue pour ce repas quatre-vingt-dix boucs qui se cuisent dans un grand four près de l'église, et dont la chair coriace se distribue avec un morceau de pain blanc à tous ceux qui se présentent.

A une heure de Baunei, sur le bord de la mer, l'église dédiée à sainte Marie *Navarresa,* fut élevée vers l'an 1052 à la suite d'un vœu fait par la fille d'un roi de Navarre, Garcias IV, fugitive des Sarrasins, qui avait abordé sur ce point après s'être égarée et avoir naufragé dans ces périlleux parages; princesse aventureuse qui bientôt chassée de ce rivage par la peste, conduisit sa colonie errante sur la côte occidentale de l'île, près de l'antique Tarros, capitale de l'Arborée.

Ce bord maritime de l'Ogliastra montre quelle était au moyen âge la puissance, la destinée des diverses individualités, depuis les plus hautes jusqu'aux plus humbles : le village de Baunei est fondé par un chevrier, l'oratoire Saint-Pierre, par une princesse.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE LXXXII.

*Belvi.* — Vallée d'*Isca-de-Belvi.* — Noyers. — *Azzara.* — Montagne de *Sa Costa.*—Vin.—*Busachi.* — Femmes. — Toiles.

Belvi, ancien village déchu qui, dans le moyen âge, donnait son nom à la Barbagia centrale, ne compte guère plus aujourd'hui de huit cents habitants. Il est suspendu pittoresquement comme Aritzo aux flancs du Genna-de-Crobu, et paraît enveloppé dans un des roides plis de rochers de la montagne. La route qui mène de l'un à l'autre village, est ombragée de noyers et de châtaigniers impénétrables au plus ardent soleil.

Les fours à chaux, à tuile et à brique, font la principale industrie de ces montagnards non moins estimables que leurs voisins d'Aritzo, avec lesquels ils ont beaucoup de ressemblance.

L'étroite vallée d'Isca-de-Belvi, longue d'à peu près deux milles, et qui s'étend au midi, présente le plus charmant coup d'œil par la force, la variété de sa végétation, l'abondance des herbages et le ruisseau qui l'arrose. Les immenses noyers de cette

fraîche vallée, les plus beaux de Sardaigne, pourraient rivaliser avec ceux de la Corse[1].

Azzara, au fond d'une humide vallée, tire son nom de l'aspect de la montagne voisine de Sa Costa, dont la mince échine a paru à l'imagination sarde ressembler au tranchant d'une hache, appelée dans la langue du pays *azza*. Ce village, aisé, de plus de douze cents habitants, a une course de *barberi* et d'autres divertissements qui attirent les étrangers le jour de la fête de sainte Marie de Giossu, dans l'octave de l'Assomption. On fait à Azzara une quantité considérable de petit vin qui fournit non-seulement aux copieuses libations de l'endroit, mais encore à la consommation des villages voisins.

Une route carrossable mène en quatre heures à Busachi, chef-lieu de la riche province de ce nom. Le village occupe une vallée fertile sans humidité et partant fort salubre. Il a comme certaines capitales, sa partie haute et sa partie basse; mais les rues larges, assez régulières, ne sont point caillou-tées. La vigoureuse et luxuriante végétation des ormes fait la principale beauté de ce bourg de dix-sept cents habitants, et l'excellence du lin sa prospérité.

Les femmes sont citées pour leur élégante propreté, leur grâce et surtout leur active et adroite

[1] Voyez liv. I, chap. X.

industrie. Il y a quatre cents métiers à Busachi, qui en comptait davantage avant la concurrence des toiles étrangères. Celles-ci ne sont ni plus fines, ni plus douces que ces toiles sardes; elles n'ont pour être préférées que la fallacieuse blancheur qui les brûle et les use, tandis que leurs rivales, sans apprêt, sont dédaignées, et que leur solidité, leur bonté font leur infériorité.

---

## CHAPITRE LXXXIII.

*Bolothana.*—Recensement.—Écoles.— Rue Saint-Sauveur. — Église. — Pèlerinage. — Noraghes. — Sépultures des géants.

---

Bolothana, grand village situé au pied et sur la pente des monts Margine et à l'angle que ces monts forment avec ceux de Goceano, compte trois mille deux cents habitants, artisans, bergers et laboureurs. Ce recensement, fait en conscience et non à la façon de quelques-unes de nos statistiques départementales, n'a point varié depuis douze années.

Par une malheureuse disproportion, l'école primaire n'a que cinquante enfants, tandis qu'une école latine fondée dès 1763 reçoit plus de vingt-cinq étudiants.

La belle rue Saint-Sauveur, la plus fréquentée, véritable *Corso*, devient souvent le théâtre des divertissements publics, des danses, des chants, des courses et des mascarades, surtout le jour de saint Paul ermite, principale fête du lieu, où l'on tire des feux d'artifices et où l'on court le *palio* [1].

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXV.

Cette rue est encore le point de départ des deux promenades, l'une qui mène au ruisseau Badu, et l'autre, en vingt minutes, à la jolie église rurale de Saint-Bacchisio, près de laquelle, les 10 mai et 7 septembre, se tiennent deux brillantes foires.

La paroisse, dédiée à saint Pierre, d'assez bonne architecture, n'est pas desservie par moins de vingt-cinq ecclésiastiques.

La montagne, quoique boisée, est accessible à cheval, et en quelques parties, carrossable. Plusieurs chênes colosses ont jusqu'à six mètres et plus de tour et une hauteur proportionnée.

La petite église de Sainte-Marie de Sauccu, d'une grossière structure, et au milieu de bois, attire chaque année de nombreux pèlerins. Ils s'y rendent quelques jours avant la fête, le 8 septembre, et s'installent pieusement dans les six masures voisines, ou sous des huttes de feuillage, pour accomplir leur sauvage neuvaine.

Le territoire de Bolothana offre plus de deux cents noraghes, livrées au désœuvrement destructeur des bergers qui en prennent aussi des pierres pour parquer leurs bestiaux. Dans la plaine, la noraghe de Mannu a toutefois presque entièrement échappé à ce ravage, et dans la montagne quelques-unes sont assez intactes; celle de Tittiriolù mérite d'être observée.

A côté de ces noraghes, comme il arrive parfois, sont quelques-uns des monuments appelés

de leur forme, tombeaux des géants (*Sepolturas de gigantes*). D'énormes pierres recouvrent ces prétendus tombeaux sans ossements, qui paraissent se rattacher à l'ordre des monuments religieux, et dont un des plus remarquables se voit à Tanca-Manna, à un quart d'heure de Bolothana. L'ouverture pratiquée ordinairement à ces constructions ne permet guère d'admettre leur destination sépulcrale, ni la conjecture de M. de la Marmora lorsqu'il croit y retrouver les mausolées de ces héros sardes qui, au dire d'Aristote, dormaient en Sardaigne, puisque les cadavres eussent été exposés aux injures de l'air et à la dent des petits animaux carnivores. Le culte des tombeaux pratiqué dans l'antiquité n'aurait point souffert une telle profanation. Les *sepolturas de gigantes* sont une antiquité populaire en Sardaigne; et des paysans, confondus de mon extraordinaire stature, disaient en plaisantant à mon hôte que je devais être quelque revenant sorti de la tombe des anciens géants.

---

## CHAPITRE LXXXIV.

*Burgo.* — Château de Goceàno.—Prunisinde.—Le roi Enzius.

Le village de Burgo n'a que cinq cents habitants pasteurs ou bergers. Ces derniers n'ont point l'insouciance et le penchant destructeur de la vie pastorale moderne; car ils savent très-bien, lorsqu'ils ne veillent point à la garde de leur troupeau, manier la bèche et cultiver leurs vignes et leurs jardins.

A la cime d'une haute colline voisine, s'élèvent les murs pantelants et la tour ruinée de l'ancien château de Goceàno fondé vers 1134 par Gonnario le Saint, juge du Logudoro. Ce château historique, qui donna son nom à la contrée, a vu de touchantes et diverses infortunes. L'épouse intrépide et dévouée du juge Constantin, Prunisinde, y fut prise lorsqu'elle s'y était réfugiée après la défaite de son mari en 1295 par le marquis de Massa, maître de Cagliari. La petite-fille de Constantin et de Prunisinde, Adélaïde, parvenue à la souveraineté, et éprise de la jeunesse, des grâces, des talents poétiques et de la race d'Enzius, fils naturel de l'em-

pereur Frédéric II, de l'héroïque et romanesque maison de Souabe, lui donna sa main. Elle eut bientôt à se repentir de son choix, et renfermée dans ce manoir, elle y fut moins traitée en reine qu'en esclave. L'Italie vengea l'injure d'Adélaïde : Enzius, prisonnier des Bolonais, mourut après vingt-deux ans de captivité chez ces républicains superbes qui avaient impitoyablement refusé aux instances de son père de l'échanger, et l'on voit encore à Bologne sa tour et son tombeau [1]. C'est au châ-

[1] L'inscription du tombeau à l'église Saint-Dominique est caractéristique et montre l'orgueil municipal et la fierté sauvage des républiques italiennes du moyen âge :

« Felsina Sardiniæ regem sibi vincla minantem,
Victrix captivum consule ovante trahit;
Nec patris imperio cedit, nec capitur auro;
Sic cane non magno sæpe tenetur aper. »

Un Allemand, M. Ernest Munch, a publié en 1828 (Louisbourg, in-8o), une biographie particulière du roi Enzius, qui paraît intéressante par les faits et les pièces qu'elle contient; telles sont principalement la correspondance de l'empereur Frédéric avec les Bolonais pour obtenir la liberté de son fils, et les poésies de celui-ci composées pendant sa captivité. Enzius fut aimé d'une fille de Bologne, Lucie Vendagali, qui sous divers déguisements venait le visiter dans sa prison; les Bentivoglio, selon M. Munch, devraient leur origine à ce commerce mystérieux. Ce roi de Sardaigne occupe un rang distingué parmi les plus anciens poëtes italiens. Redi, dans les notes de son dithyrambe de *Bacco in Toscana*, cite les premiers

teau de Goceàno que Mariano IV, juge d'Arborée, enferma son plus jeune frère Jean, qui prétendait que ce domaine, ainsi que ceux de Marghine, de Montaculo et de Terranova, lui avait été légué par leur père. Le fils et le successeur de Mariano, Hugues, plus cruel encore, y fit mettre à mort Jean avec le fils qui partageait ses fers. La position dans l'intérieur des terres, du château de Goceàno le fit négliger par les Aragonais, qui n'avaient plus d'ennemis. Il devint depuis un repaire de brigands, et il y a trente ans, une bande qui n'a point laissé de traces s'y était rendue redoutable.

vers d'une des canzoni d'Enzius, qu'il possédait parmi ses manuscrits :

« Amor fa come'l fino uccellatore,
Ch'alli auselli sguardare
Si mostra più ingenieri d'invescare. »

---

## CHAPITRE LXXXV.

*Bottidda.* — Mont *Corona.* — Couvent. — *Bono.* — *Saint-Michel.*—Statues.—Conventuels.—Le chevalier Angioi.

Un chemin difficile mène à Bottidda dans une fertile vallée au pied du mont Corona, dépendant de la chaîne du Monteraso, et ainsi appelé d'une noraghe bâtie au sommet et qui le ceint pittoresquement comme une couronne.

Ce village en proie aux *vendette* ne compte guère plus de six cents habitants; toujours armés, ils commettent de fréquents meurtres. Cet état violent s'oppose aux soins que réclameraient les champs et les troupeaux.

Près de Bottidda, au nord, est l'église des frères mineurs. Le couvent, fondé vers 1640, n'est plus occupé que par un religieux et quatre laïques. La fête de Saint-Antoine de Padoue de Bottidda se célèbre à l'église des frères et attire la foule des villages voisins, qui vient danser et assister aux courses.

Bono, grand village au sein du Monteraso, est d'un aspect agréable, pittoresque. Il a deux mille

six cents habitants, braves, actifs, intelligents, honnêtes, mais peu industrieux.

Le contre-sens intellectuel déjà signalé plusieurs fois en Sardaigne, se retrouve à Bono : l'école primaire ne reçoit que vingt-cinq enfants, tandis qu'une école latine et de *belles-lettres* compte le même nombre d'élèves.

La vaste et vieille paroisse Saint-Michel est assez curieuse : au chœur, une statue colossale du saint, intéressante par son antiquité, passe pour un ouvrage de la fin du XI^e siècle ; l'archange y paraît beaucoup trop irrité contre le dragon, et il ne le terrasse point avec ce calme puissant et presque divin de la sublime toile de Raphaël. Quelques autres statues plus modernes sont estimées. Le délabrement de cette paroisse remonte aux excès commis en Sardaigne par les Allemands protestants de l'armée de Charles-Quint, envoyés pour soumettre les insurgés. Un objet précieux échappa à cette rapacité sacrilége ; c'est un calice avec sa patène, travail du XII^e siècle et portant les armes du juge de Logudoro, Gonnario, le pieux fondateur du château de Goceàno [1].

A une heure de Bono, dans un des plis boisés du Monteraso et dans un site ravissant, se trouve un des plus anciens couvents de Franciscains de l'île, fondé vers 1220, visité par le fameux père

[1] Voyez le chap. précédent.

Parenti, compagnon de saint François, général de l'ordre, qui s'y était rendu de Corse où il retourna et où il mourut. Ce couvent passé depuis aux conventuels sert aujourd'hui de misérable gîte à quelques religieux dont le supérieur même trouve plus commode de résider parfois au couvent de Bottidda. La simple et petite église conserve une assez bonne figure de saint François stigmatisé. Les deux fêtes du vénérable monastère se célèbrent, l'une le 2 août en l'honneur de la Vierge des grâces, dite de la Portioncule, l'autre le 4 octobre pour la Saint-François : fêtes brillantes par la dévotion des nombreux montagnards qui s'y rendent des villages voisins et par le contraste à la fois piquant et touchant de la foule au sein de la solitude.

Bono est la patrie d'un illustre Sarde contemporain, le chevalier Jean-Marie Angioi, professeur de droit à Cagliari, juge de la royale audience, membre influent des états généraux de Sardaigne (*stamenti*), adversaire généreux de la féodalité au profit de la royauté et de la nation, et qui avait sagement proposé le rachat des fiefs, sollicité aujourd'hui par les seigneurs. Angioi fut abandonné par le vice-roi, la cour et les gens qui l'avaient mis en avant. Cet homme éclairé, conciliateur, que l'ascendant des *stamenti* avait porté aux fonctions d'*Alter-nos* de la ville et du cap de Sassari, qui eût pu entraîner avec lui les communes insurgées

et triompher de ses ennemis, aima mieux errer sur la terre étrangère que de révolutionner son pays, et cette victime d'un patriotisme peut-être unique dans notre siècle, mourut pauvre en France avec la faible solde du réfugié.

---

## CHAPITRE LXXXVI.

*Benetutti.* — Bains. — Tableaux.—Antiquités.—*Bultei.* — Fontaine.—*Soletta.*—Porcs.

Benetutti, village de quinze cents habitants, insalubre, tristement situé au pied d'un rocher qui, frappé des rayons du soleil, en fait l'été une vraie fournaise, doit son agréable nom à la vertu de ses eaux sulfureuses.

Ces eaux, dites de Saint-Saturnin, efficaces contre les maladies de poitrine et de foie, jaillissent par une multitude de sources et varient de quinze à trente-deux degrés. Le manque de maison n'invite guère à s'y rendre puisque les malades sont réduits à camper humidement sous de petites huttes de feuillage et s'exposent ainsi à remplacer par un nouveau mal celui qu'ils venaient traiter. Quelques solides constructions indiquent d'anciens thermes; mais elles ne respirent guère la grandeur romaine. Le visitateur Carrillo, dans sa relation des choses de Sardaigne, adressée au roi d'Aragon, rapporte qu'il y avait trouvé une grande pierre sur laquelle était inscrit le nom des maladies que ces eaux guérissaient. Il est ainsi présumable qu'il existait

là quelque établissement réparé sous la domination bienfaisante des Pisans qui avaient bâti l'oratoire Saint-Saturnin. On raconte qu'un médecin jaloux et intéressé jeta la pierre dans la rivière qui coule au pied de la colline sur laquelle s'élevait l'oratoire; mais ce dire populaire est sans doute une calomnie.

La paroisse a reçu quelques tableaux provenant de l'ancien maître-autel de l'église Sainte-Hélène, et qui représentent l'*Invention de la croix, les Pères de l'Église, etc.*, tableaux remarquables que la tradition et même des hommes instruits du pays prétendent être de Michel-Ange et ne pouvoir être que de lui.

Le territoire offre des ruines de la plus haute antiquité. Parmi plusieurs noraghes, on remarque celle de Tolidda qui s'élève sur un rocher d'où s'échappe une source abondante. De massives pyramides de granit paraissent avoir appartenu aux plus anciens monuments religieux de l'île.

Bultei, village d'à peu près huit cents habitants, au pied de la chaîne des monts Goceàno, passe pour très-ancien. La fontaine de Spedrunele a quelque réputation pour l'abondance perpétuelle et la salubrité de son eau.

Cette fontaine n'égale point toutefois celle de la Soletta, dans un site charmant, au milieu des bois, près de la route et si connue des voyageurs. Malgré les quatre heures de chemin, on s'y rend

même d'Ozieri afin d'y manger sur l'herbe de ces tendres cochons de lait engraissés dans les excellents pâturages de Bultei. Le porc ne participe point en Sardaigne à la dégradation de la plus grande partie de la nature animale. Sa chair, au rapport du P. Gemelli, y est saine, ainsi que celle du sanglier, et quelques individus pèsent de cinq à six quintaux. La renommée de ces porcs remonte aux anciens : la compagnie des fournisseurs de cochons de Rome avait dans l'île une factorerie protégée par les empereurs afin d'approvisionner de jambons, la superbe capitale.

---

## CHAPITRE LXXXVII.

*Bitti.* — *La pastorizia.* — Latin. — Mœurs. — Courses.

Bitti, un des points les plus élevés de l'île, au milieu des bois, sur un pic qui coupe une large vallée, très-salubre, est bâti en amphithéâtre et en forme de triangle. Malgré cette belle apparence, les rues sont étroites, tortueuses, presque impraticables, et les maisons de granit, petites. On prétend que Bitti qui en sarde signifie faon, doit ce ce nom à ce qu'un de ces animaux y aurait été tué près de la fontaine par un paysan de l'ancien village de Dure; ou bien de la prononciation des gens du pays qui prodiguent beaucoup trop les *b* et les *t*, et substituent au *v* la première de ces deux lettres. Bitti compte deux mille cinq cents habitants, les deux tiers bergers.

Nulle part cette souveraineté destructive du pâtre (*la pastorizia*), cet envahissement perpétuel du sol et de la propriété qui frappe et afflige lorsqu'on parcourt la Sardaigne, n'est aussi sensible que dans la province de Bitti. L'exemple part des membres mêmes de la junte communale, et la justice

reste impuissante. De telles déprédations nuisent extrêmement au progrès de l'agriculture et arrêtent tout essor d'amélioration. La vie vagabonde du berger, malgré ses rigueurs, ses abstinences, paraît avoir du charme par son indépendance; c'est la liberté du loup de la Fontaine :

« Vous ne courez donc pas... »

et ces hommes dédaignent de la changer pour une vie meilleure. L'espèce de considération dont elle jouit, l'opinion enfin qui pénètre jusque dans ces montagnes, la leur rend encore plus chère, et naguère la jeune villageoise qui avait à choisir pour époux entre un berger et un laboureur, préférait le premier; c'est à peu près ainsi que les contadines de l'État romain et du royaume de Naples aimaient assez jadis que leur futur eût été bandit. Les bergers sardes, comme les antiques pasteurs de l'Orient, se piquent d'astronomie : leurs observations météréologiques, traditionnelles, sont ordinairement fort exactes, et l'expérience chez eux supplée à la science.

Bitti est surtout célèbre par son latin, qui s'y conserve encore mieux que dans aucune autre province de l'île. Le rapport du dialecte sarde avec le latin a été remarqué des savants. Malgré la multude d'idiomes imposés par les divers possesseurs de la Sardaigne, le latin domine, et le langage se

rapproche parfois, comme à Bitti, du style macaronique de Merlin Coccaie. Le P. Mathieu Madau, jésuite, a adressé à la Vierge une longue prière latine-sarde, dont Mimaut a cité deux strophes : la pièce intitulée *La divina providenza e la miseria humana*, du P. Madau, supérieure à ce tour de force, présente les mêmes analogies [1].

Les latinistes de Bitti, en proie aux *vendette*, ont malheureusement conservé des mœurs sauvages peu en harmonie avec l'urbanité romaine. Leur courage seul pourrait les rapprocher du peuple roi. Il se distinguèrent en 1793 parmi les habitants des autres provinces accourus pour défendre Cagliari contre l'attaque des Français et repoussèrent l'ennemi à sa descente. L'autorité conjugale, comme à Rome, est restée très-absolue et les maris en abusent barbarement pour faire subir à leurs femmes les plus rudes travaux des champs et du logis. Un autre trait singulier de mœurs pourrait bien remonter à l'antiquité : dans la classe aisée des bergers et des paysans, de petites filles sont livrées par leurs parents à des hommes d'un âge mûr qui les épousent après les avoir façonnées servilement à leur humeur et à leurs habitudes. Cet usage immoral a été inutilement combattu par les curés, car il est soutenu par les mères qui croient au contraire pourvoir par là d'avance au bonheur de

[1] Voyez l'appendice, n° 6.

leurs filles, et qui se débarrassent ainsi du soin de les élever.

Les fêtes de Bitti sont pittoresques par les armures des paysans et les costumes des femmes, belles, avenantes. Sous leur long voile blanc, une sorte de coiffe, en forme de bateau, bordée d'or et brodée de soie, contient les tresses abondantes de leurs cheveux. Les improvisateurs ne brillent pas moins à ces fêtes qu'à celles de Tempio [1], ils accompagnent joyeusement les danseurs, et ils se réunissent près de l'église pour lutter de chant jusqu'au milieu de la nuit. La fête de saint Georges est surtout remarquable par ses courses et l'adresse des cavaliers montés sur de petits et rapides chevaux, car les habitants de cette contrée passent pour les meilleurs cavaliers de la Sardaigne, et ils exécutent des tours de force dont les écuyers de manége ne se tireraient point. Les courses se font ordinairement après la procession que les coureurs ont accompagnée à cheval et portant la bannière. Mais les prix n'ont point la richesse de ceux distribués dans la plaine du Campidano, et ils se composent modestement de petits morceaux d'étoffe commune ou de toiles imprimées.

[1] Voyez ci-dessus, chap. x.

Digitized by Google

## CHAPITRE LXXXVIII.

*Notre-Dame-des-Grâces.* — *Saint-Georges.* — Capucins. — Fontaines *Su Cantaru.* — *Fritta.* — Antiquités.

Une nouvelle et assez belle église consacrée à Notre-Dame-des-Grâces a été construite à Bitti. L'ancienne paroisse Saint-Georges témoigne encore de la pieuse munificence des montagnards.

Le couvent des capucins compte quinze frères vivant abondamment des aumônes du peuple auquel ils donnent en échange l'instruction religieuse. Au pied de la colline où s'élève le couvent, un pont est jeté sur le ruisseau formé par la fraîche et limpide fontaine Su Cantaru accrue des eaux du Kerumele, et qui va se perdre dans le Giordanu tombant des monts Listère.

La fontaine Fritta, à trois quarts d'heure de Bitti, est renommée par sa fraîcheur dont elle tire son nom (*fredda*). Le lit, ainsi que celui de plusieurs autres fontaines de ces montagnes, est comme parsemé de paillettes d'or qui le rendent, au soleil, éblouissant. Le phénomène indiqué à la fontaine Pozzo di Borgo, en Corse, se renouvelle

à la fontaine Fritta[1] : le vin en bouteille qu'on y met se décolore momentanément, et il ne reprend sa couleur qu'après avoir été réchauffé à l'air.

Les fromages du pays, très-estimés, sont d'un faible rapport. Un tiers se vend au dehors, et il s'en exportait jusqu'à Naples avant l'élévation des droits qui repoussent de ce royaume les produits étrangers.

Le territoire de Bitti présente d'assez nombreuses antiquités. A mi-quart d'heure du village, au lieu dit Monte-Rusu, à mi-côte, se voit une grotte avec trois petites chambres qui donnent l'une dans l'autre, restes d'une ville antique enfouie sous une plantation de vignes. Près de l'emplacement du village détruit de Dure, on avait reconnu, il y a peu d'années, d'autres débris d'une ancienne cité, des fondations de maisons, de fours, le pavé de rues, précieux monuments que la culture a détruits.

[1] Voyez liv. I, chap. LVII.

---

## CHAPITRE LXXXIX.

*Pattada.* — Le Père Cubeddu. — *Budduso.* — Abeilles. — Mont *Acuto.*—Château.

Pattada, village de trois mille cinquante habitants, a le même aspect, le même pittoresque de mœurs, de site et de langage que Bitti. Mais aucun des poëtes improvisateurs de ce village n'approche de la réputation du père Cubeddu, des écoles pies, connu sous le nom de père Lucas, et appelé dans le pays le père Solle, de la cussorgie (bergerie) qu'il avait quelque temps habitée [1]. Sur les confins sauvages des villages d'Ala, de Budduso et de Bitti, se montre avec respect le chêne dit du père Solle, sous lequel cet Orphée sarde improvisait en présence des pâtres charmés, et qui, à ses chants, avaient abandonné leurs troupeaux. Peut-être même que le chêne du père Solle n'a point échappé à quelques-unes des émotions poétiques des chênes de la Thrace :

« . . . . . *Agentem carmine quercus* [2]. »

[1] Voyez sur les cussorgies, le chap. XIII.

[2] « Et les chênes émus s'inclinaient dans les airs. »

L'ode sur l'Assomption de la Vierge, du père Cubeddu, peut donner une idée de son talent et de la singulière douceur du dialecte de Logudoro [1].

Budduso, village sur un plateau élevé, bordé au midi de rochers de granit et exposé à tous les vents, compte deux mille deux cents habitants. La paroisse mal tenue comme la plupart de celles du nord de la Sardaigne, porte le beau nom de Saint-Athanase.

La principale richesse de ce pays est due aux abeilles qui donnent un excellent et salubre miel amer [2], composé des fleurs d'arbousiers, de myrtes, d'ifs, de pins et de genévriers du Montenero, appelé ainsi de la couleur foncée de sa végétation. Les arbousiers de cette montagne ont presque la hauteur des chênes, et ses myrtes ne sont pas moins énormes que dans le reste de l'île [3]. La vente de la cire a été évaluée à soixante quintaux, celle du miel est encore plus considérable.

A un mille de Budduso, au lieu dit Tortore, on a cru reconnaître les traces d'une ville antique. Plus de trente noraghes sont éparses aux environs, solides constructions, en proie, comme dans le reste de la Sardaigne, à l'ennui vandale de la *pastorizia*.

[1] Voyez appendice, nº 7.
[2] Voyez liv. I, chap. XXVIII.
[3] Voyez ci-dessus, chap. XXII.

Près de Budduso s'élève le mont Acuto, ainsi appelé de sa forme pointue, et surmonté, dans le moyen âge, d'un château célèbre qui donna son nom au territoire. Il ne subsiste plus aujourd'hui que quelques pans des murs de la tour, et la citerne intacte. Le château du mont Acuto fut, l'an 1237, concédé au pape par la souveraine du Logudoro, Adélasie, et son époux ; le légat Alexandre, par un acte signé à ce château, l'érigea en commanderie confiée à l'évêque d'Ampurias pour qu'il le résignât à celui que choisirait le saint-siége. Ces ruines sont un monument de la puissance temporelle des papes non moins ébranlée qu'elles, mais qui dans ces temps de barbarie dut être plutôt protectrice qu'oppressive.

C'est dans le mont Acuto que deux des principales et faibles rivières de Sardaigne prennent leur source : le Tirsi qui se jette au midi et le Coquinas au nord [1]. Cette montagne sarde est une sorte de parodie du grand Saint-Gothard qui voit naître et se précipiter en sens contraire le Rhône et le Rhin.

[1] Voyez ci-dessus, les chap. XIII et XXXVI.

---

## CHAPITRE XC.

*Ozieri*. — Bergers propriétaires. — *Rinfresco*. — Pâtes. — Fontaines. — Capucins. — Capucines. — Vue.

Ozieri s'élève en amphithéâtre au sein de la chaîne du mont Aguto, et paraît comme le cratère des monts qui l'environnent et qui abondent de marbre. Jeté sur huit collines (une de plus que celles de Rome), sa position est pittoresque, extraordinaire. Ce vaste village de pâtres, très-salubre, qui compte sept mille huit cents habitants et qui après Cagliari et Sassari était le lieu le plus peuplé de la Sardaigne, n'a été que récemment déclaré ville. Les maisons, grandes, solides, appartiennent la plupart à d'opulents bergers, classe moyenne, rustique, vêtue à la manière et du drap du pays, et plus influente là que messieurs les cavaliers. Un de ces bergers, C....., qui avait fait baptiser son nouveau-né par l'évêque, occupa pendant plusieurs semaines les religieuses de Sassari à confectionner les sucreries, le rosoglio, etc., qui figurèrent au *rinfresco* donné après le baptême. La dépense monta à cinq cents écus sardes (deux mille cinq cents francs), ce qui, proportion gardée,

dépasse les frais d'un déjeuner dansant d'une grande ambassade à Paris.

Ozieri est la patrie du P. Madau et du célèbre régent de la chancellerie royale, le premier honoré parmi les Sardes du titre de président, don Gavino Cocco, homme supérieur qui fut vers la fin du dernier siècle l'oracle des vice-rois.

Les pâtes d'Ozieri, comparables à celles de Gênes, sont supérieures à toutes les pâtes de Sardaigne, même à celles de Cagliari qui, à la vérité, m'ont paru trop vantées, espèce de colifichets peints, horriblement safranés, ridiculement mis comme sous verre dans leurs jolies boîtes à compartiments et qu'il faut commander d'avance.

La fontaine d'Ozieri rappelle par sa forme celle du Rosello, et l'eau passe pour être encore de meilleure qualité.

Ozieri a trois couvents, savoir de capucins, d'observantins, et de capucines.

Au premier un *Martyre de saint Côme et de saint Damien* qui a de la réputation à Ozieri, ne manque point d'effet. Ce couvent de capucins était propre, bien tenu et possédait une bibliothèque fort bien rangée où se trouvait l'histoire ecclésiastique de Fleury, comme dans la plupart des bibliothèques de couvents de l'île que j'ai visitées, exemple remarquable en Italie et qui prouve le bon esprit du clergé sarde. Le provincial fit sortir de leurs cellules dans un long corridor noir les élèves du no-

viciat, pauvres jeunes gens, innocentes créatures, qui se rangèrent silencieusement devant nous, les yeux baissés, et qui se préparaient à suivre la règle de saint François.

L'oratoire du Rosaire, église des capucines et attenant à leur couvent, offre une très-vaste et singulière vue du *Campo* d'Ozieri, coupé de collines et terminé à l'horizon par la plaine. Les jardins nombreux d'Ozieri sont arrosés et rendus fertiles par le trop plein de la fontaine, abondant ruisseau, cité pour ses truites, les meilleures de l'île, et qui court se jeter dans le Coquinas. Quelques noyers épars au milieu des vignes et des jardins sont superbes. A l'aspect de cette belle vue de l'oratoire du Rosaire on pourrait croire que les capucines ne se connaissent pas moins en vues que les capucins; mais ces pauvres filles ne jouissent guère de ce riant paysage, puisque les fenêtres de leur couvent sont garnies d'épais barreaux comme une prison, qu'elles sont condamnées par les règles de leur institut à une rigoureuse clôture et ne paraissent même au parloir que voilées. Au commencement de ce siècle on accourait de toutes les parties de la Sardaigne avec beaucoup d'offrandes au couvent des capucines, sur le bruit des grâces spéciales dont avait été douée une sœur qui passait pour avoir été stigmatisée comme saint François. L'évêque d'Ozieri, Azzei, prélat éclairé, vint à découvrir que tout cela n'était qu'une illusion de la nonne,

et une spéculation pour attirer des aumônes au couvent; il révéla cette fraude pieuse qui n'eut plus de suite.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XCI.

Souterrain du Carmel.—*Madone de Montserrat.*—Tableau attribué à Michel-Ange. — Montagne *Armadoria.*

---

Sous le mont Carmel, près de l'église du même nom, est un souterrain dont l'accès est celui d'une grotte. Il y règne tant de vent et de froid, que l'on n'a pu encore le visiter jusqu'au bout, et l'on raconte que deux *frati* qui y étaient entrés n'ont plus reparu. A l'entrée de cet étroit souterrain, le rocher frappé rend le son du tambour.

A l'approche d'Ozieri, sur une montagne presque pelée, est l'église de la madone du Mont-Serrat, madone espagnole, très-visitée par la dévotion populaire.

Au fond de l'église rurale de Notre-Dame de Lorette, sombre, et où l'on ne célèbre l'office qu'une fois l'an, est un vaste tableau sur bois à sept compartiments, représentant la *Vierge et l'enfant Jésus*, l'*Annonciation*, un *Christ sur la croix*, un *Ecce Homo*, la *visite de la Vierge à sainte Élisabeth*, et en bas les *quatre docteurs de l'Église* occupés gravement à examiner, à discuter l'histoire de la translation miraculeuse de la *santa casa*, tableau

dont les quatre derniers compartiments sont vivants, que la tradition du pays attribue à Michel-Ange, et qui, à travers sa dégradation et son abandon, semble toujours très-digne d'un grand maître. A la vue, à la découverte d'un tel chef-d'œuvre enfoui au sein de ces montagnes, je ne pouvais me défendre d'une nouvelle admiration pour cette féconde école italienne qui, après avoir décoré tant de palais, de temples et de galeries, avait répandu ses ouvrages jusqu'auprès des bergeries d'Ozieri.

Hors des vignes d'Ozieri, à deux heures de distance, est la montagne Armadoria qui présente les ruines d'un ancien château.

---

## CHAPITRE XCII.

*Bisarcio.* — Édit *delle chiudende.* — Cathédrale.

A la limite du champ d'Ozieri, aux flancs d'une longue colline, était Bisarcio, ville épiscopale florissante dans le moyen âge, et tout à fait abandonnée vers le milieu du dernier siècle sans doute pour cause d'insalubrité. Des restes de maisons découvertes se voyaient encore il y a une trentaine d'années et les pierres ont servi à la clôture d'une tanca [1] après l'édit récent sur les *chiudende.* Le principe de cet édit était sage, libéral, puisqu'il ne permettait la clôture que des terrains où il n'y avait point de source, contre laquelle les communes n'élèveraient aucune réclamation, etc., etc.; mais l'envahissement fut tel, et il y eut de si énormes abus dans l'exécution de l'édit, qu'il fallut revenir sur ses dispositions et renverser une grande partie des clôtures usurpatrices.

Il n'y a debout aujourd'hui à Bisarcio que l'ancienne cathédrale Saint-Antioche sauvée par la dévotion populaire et toujours très-vénérée. Cette

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXII.

cathédrale, qui remonte à 1153, est l'œuvre du juge de la province, Dordogorio II Gunàlc. On n'y célèbre l'office qu'une fois l'an, au mois de mai, le jour de la fête du saint. L'église était devenue comme un vaste colombier rempli de pigeons, et j'aurais pu former pour elle le même poétique vœu que pour l'église Saint-Simplicius de Terra-Nova. Cette vieille et décrépite cathédrale de granit a été ridiculement reblanchie et badigeonnée à l'une des dernières fêtes. La façade conserve quelques élégants détails. L'une des deux belles terrasses latérales aboutit à la tour dont la solidité se remarque encore dans le travail de l'escalier. Au-dessus du portique sont trois chambres; la première, voisine de la chapelle de l'évêque, a une cheminée faite en forme d'une large mitre bien sculptée. Le palais de l'évêque, en ruines, communiquait à cette partie supérieure de l'église. Mais les traces de toute cette magnificence vont s'effaçant chaque jour davantage : une grosse lampe d'argent, d'un ancien et curieux travail, qu'un grand seigneur sarde ami des arts se proposait d'acquérir, disparut volée la nuit, il y a quelques années, et je n'ai pu découvrir ce qu'étaient devenues les longues épées et les lances exhumées du milieu des rochers et des ruines voisines de l'antique cathédrale.

---

## CHAPITRE XCIII.

*Ardara.* — Concile. — Libertés sociales au moyen âge. — Siége. — Cathédrale. — Georgia. — Maître-autel.—Anciennes peintures.—Clocher.—Forteresse.—Antiquités. —*Morès.*—Vieille sarde.

---

Le petit et pauvre village d'Ardara, devenu insalubre par la stagnation des eaux et par l'entassement des immondices et du fumier exposés à l'ardeur du soleil, qui n'a qu'une rue praticable, soixante-dix maisons et deux cent trente habitants, fut jadis la capitale du Logudoro et la résidence des juges. C'est à cette ancienne et florissante Ardara que se tint en 1135 le concile national présidé par l'archevêque de Pise, Hubert, primat de Sardaigne, légat du pape; concile où assistèrent les archevêques, évêques et abbés de l'île, afin de décider le différend survenu entre le clergé de la cathédrale Saint-Gavino et l'archevêque de Porto-Torrès qui, sans le consulter, s'était permis de donner les églises de Saint-Georges de Barace et de Sainte-Marie de Gennos aux religieux du Mont-Cassin. Si le moyen âge fut à la vérité quelque peu anarchique, il faut convenir aussi que les divers

ordres de la société y possédaient des droits, des garanties, des libertés et des franchises contre leurs supérieurs, et que l'autorité de ceux-ci était beaucoup moins absolue et arbitraire qu'elle ne le devint par la suite. Lors de la généreuse insurrection des deux frères Doria, en 1335, Ardara fut assiégé et pris par le lieutenant général aragonais qui avait défait aux environs les deux malheureux défenseurs de l'indépendance sarde.

La paroisse actuelle, sur la pente de la colline, était l'ancienne cathédrale, dédiée à la Vierge dite *del regno* (du royaume), une des plus remarquables de la Sardaigne par son antiquité, sa magnificence et ses peintures. Elle fut élevée par la célèbre Georgia, sœur du juge Comida, héroïne du XIe siècle, qui avait commandé l'armée de son frère, et elle témoigne de sa victoire sur le juge de la Gallura. Cette église bâtie de pierres de taille volcaniques, présente trois nefs séparées par deux rangs de sept grosses colonnes d'ordres dorique, ionique et corinthien. Le maître-autel, d'après l'inscription, fut consacré sous le pontificat de Pascal II, et se trouve ainsi antérieur à l'année 1118. A l'extrémité de l'église, un large enfoncement qui servait de sacristie conserve d'excellentes figures mêlées d'or, vaste et curieux monument de l'ancienne peinture. Les têtes et les mains ne sauraient être plus belles, plus correctes, mais le dessin des draperies a encore quelque roideur. Un

pareil tableau existait, m'a-t-on dit, au maître-autel de la cathédrale de Bisarcio; il fut brûlé par la lampe qu'une dévote en avait trop approchée. Quelle civilisation, quelle richesse ne supposent point de si splendides ouvrages aussi voisins! Le chef-d'œuvre naïf d'Ardara mériterait d'être perpétué par la gravure et éclairci pour les dates. Quelle ne serait point sa réputation s'il eût trouvé un Lanzi, un d'Agincourt, un Cicognara pour l'illustrer!

Le clocher, peu élevé, tient au côté droit de l'église; on y monte par un escalier extérieur en pierres volcaniques.

La forteresse d'Ardara était une autre fondation de l'habile capitaine Georgia. Tel est l'immense amas de ruines qu'elle présente qu'on ne peut guère en reconnaître ni la forme ni l'étendue. Sa destruction ne remonte qu'à l'année 1798; on la démolit alors afin d'en tirer des matériaux que l'on aurait pu extraire du même lieu qui les avait fournis. Quelques pans de murs sont encore debout, ainsi qu'une porte cintrée en briques, et une partie de la tour principale formée d'un ciment de chaux et de gravier et revêtu de pierres de taille calcaires ou volcaniques. La hauteur de cette tour n'est plus que d'une douzaine de mètres, et le balcon et le parapet sont seuls restés intacts.

Le territoire d'Ardara offre onze noraghes dégradées et plusieurs de ces sépultures de géants dont il a été déjà parlé.

Morès compte mille neuf cents habitants. Je ne puis oublier l'excellent, le jovial accueil que j'y reçus chez M. C...., facteur de M. le duc de Vallombrosa. La mère de M. C...., âgée de quatre-vingt-trois ans, type de la vieille sarde, autrefois cavalier intrépide et faisant très-bien le coup de fusil, fumait trois ou quatre fois le jour dans une grosse pipe beaucoup moins élégante que la longue pipe orientale de lady Stanhope, et au lieu de disserter mystiquement sur l'astrologie, comme la nouvelle reine de Palmyre, elle improvisa et chanta au dessert une chanson à boire en l'honneur du duc et de l'étranger qu'il avait recommandé.

---

## CHAPITRE XCIV.

*Tiesi.* — Grotte. — *Fenestras.* — *Bunnannaro.* — Vignes.

Tiesi, beau village de deux mille sept cent cinquante-quatre habitants, m'a laissé d'agréables souvenirs par la courtoisie de la noble famille Grondona qui me donna l'hospitalité, et par la beauté de la grotte de *Monte Maggiore*, voisine, une des plus remarquables de Sardaigne, et qui a mérité d'être citée après celles de Domus-Novas et d'Alghero[1]. Je me rendis à travers des gradins de rochers et des plaines de makis à la grotte de *Monte Maggiore*, grotte solitaire, négligée, espèce de caverne, sans cicerone, où il faut porter ses chandelles et qui n'attire point comme ses deux émules, le concours des citadins. Cette grotte, assez difficile à parcourir, est digne d'être visitée pour l'exquise fraîcheur de l'eau de sa fontaine, l'éclat, la dorure de ses stalactites et les nombreux et divers simulacres que l'imagination des admirateurs de ce genre de merveille croit y retrouver.

[1] Voyez ci-dessus, chap. LXVIII, et ci-après chap. CI.

La noraghe de Fenestras, sur le territoire de Tiesi, est curieuse et peut fournir à la science quelques nouvelles conjectures sur ces antiques et mystérieux monuments.

Bunnannaro, village de mille habitants, s'étend au pied du mont Pelao dont les pentes et les collines sont chargées de vignes qui donnent jusqu'à douze sortes d'un excellent raisin. La route centrale est peu éloignée, et l'on prétend qu'il eût été plus économique de l'y faire passer; ce qui l'eût encore rendue plus courte et moins montante.

Le pieux et excellent poëte latin Carboni, dont je parlerai à mon aise dans le chapitre suivant, était de Bunnannaro, et il a plusieurs fois rappelé dans ses chants la vallée de Malis et le petit ruisseau du même nom dont elle est arrosée.

---

## CHAPITRE XCV.

*Bessude.*—Le P. Carboni.

Malgré les difficultés et presque les périls de la route, j'allai de Tiesi au petit et ancien village de Bessude, distant de quatre milles, situé dans une vallée au sein du mont Pelao, et qui compte un peu plus de six cents habitants. Bessude avait été le lieu de retraite des vingt-deux dernières années du père François Carboni, écrivain et poëte trop peu connu, oublié dans nos biographies et leurs suppléments, jésuite, ami, correspondant des plus illustres lettrés de l'Italie du dernier siècle, tels que Ange Fabroni, les PP. Roberti et Cordara, Jérôme Ferri, Zampieri [1], le baron Vernazza, et

[1] Un ancien ami de Carboni m'a raconté l'épreuve à laquelle celui-ci mit l'amitié de Zampieri, lors de la singulière visite qu'il lui fit à Florence. Carboni, qui avait longtemps correspondu avec Zampieri avant de le voir, s'était fait anonncer comme un ecclésiastique de Sardaigne. Dans le cours de la conversation, il se permit de parler avec peu de ménagement de sa personne et de ses ouvrages; et il fut si vivement touché de la manière dont il se vit aussitôt relever par Zampieri et de l'éloge que le

auteur du poëme élégant sur l'insalubrité de la Sardaigne (*De Sardoâ intemperie*), qui, malgré l'étrangeté, la tristesse du sujet, m'avait charmé[1]. Je crois ne point sortir de mon sujet en donnant ici la belle description du Mouflon, animal particulier à la Corse et à la Sardaigne, description plus animée et non moins exacte que celle de Buffon :

« Marmoreum candet pectus, lita tergora villo
Sparguntur rufo, stant recta oblongaque colla :
Subnigræ in multis maculæ cernuntur, at illæ
Exiguæ : splendent oculi variantque colores,
Adverso quot sole trahit Thaumantias iris :
Pulcher frontis honos, exilia crura, pedumque

savant d'Imola fit des talents et du caractère de Carboni, qu'il n'hésita plus à lui déclarer que ce Carboni était lui-même.

1 Le poëme *De Sardoâ intemperie* parut à Sassari en 1772 ; Carboni avait vingt-six ans. Voyez appendice, nº 8. Ses autres principaux ouvrages sont : *De Coraliis* (Cagliari, 1780), *De extremâ Christi Cœnâ,* voyez appendice, nº 9, *De Corde Jesu* (Cagliari, 1784), voyez appendice, nº 10, et surtout d'admirables vers sur l'Eucharistie, voyez appendice, nº 11, inédits jusqu'à la publication des œuvres choisies de Carboni, à Cagliari, en 1834. Comme orateur et écrivain italien, Carboni a paru tendu et recherché. Parmi ses discours il en est deux sur la littérature sarde, et un sur la santé des gens de lettres. Il avait aussi composé de nombreuses pièces arrachées à sa complaisance pour célébrer des prises d'habit, des noces ou des concours académiques, pièces qui ne tirent point à conséquence et ne sauraient affaiblir sa gloire comme latiniste.

Mobilitas, celeres vincat quæ fulminis alas;
Et, ramosa illis ni desint cornua, quando.
Ipsis arietum more in gyrum acta leguntur,
Cervos credideris; moles quibus ipsa, colorque.
Nec nisi turmatim densis discurrere silvis,
Præsertim tenuit cælo si decidat imber.
Aut latis videas agiles colludere campis :
Interea si quis teretes concentus ad aures
Perveniat, capita attollunt, cursum illo sistunt,
Attonitique sonos et lenia murmura captant [1]. »

[1] « Sa poitrine a la blancheur du marbre ; des taches » d'un poil roux lui couvrent le dos ; son cou est long et il » le porte droit. Quelquefois il est légèrement moucheté » de noir. Ses yeux brillent, et leur couleur varie avec la » même mobilité que celle de l'arc-en-ciel au reflet des » rayons du soleil. Son front est beau et noble ; ses jambes » sont fines ; ses pieds agiles surpassent la rapidité de la » foudre ; et si ses cornes, au lieu de se recourber comme » celles des béliers, étaient rameuses, on le prendrait » pour un cerf ; c'est le même port, la même couleur. On » voit les moufflons errer par troupes dans les épaisses fo- » rêts, surtout lorsqu'il tombe une pluie légère, ou bien » mesurer la plaine dans leurs joyeux ébats. Ont-ils en- » tendu quelque instrument, ils s'arrêtent, lèvent la tête » avec surprise, attentifs au moindre son, au plus faible » murmure. » On peut ajouter à ces détails poétiques que la chair du mouflon est très-délicate et que sa peau sert aux montagnards sardes à faire de bonnes vestes collantes qui leur garantissent l'estomac du froid. C'est dans le mont Argentu, une des plus hautes montagnes de la chaîne centrale de l'île (voyez ci-dessus, chap. LXXX), que se trouvent et se chassent les plus nombreuses compagnies de moufflons, et elles n'y sont pas moins communes qu'au temps de Pline et de Strabon.

Carboni, ce jésuite, ce professeur d'éloquence latine de l'université de Cagliari, quoique sujet d'un gouvernement ennemi, aimait notre patrie; il était enthousiaste de notre gloire, et il avait composé sur les exploits et la grandeur de Napoléon un poëme héroïque en cinq ou six chants qu'il brûla peu de temps avant sa mort, parce que depuis la persécution du pape, sa conscience était embarrassée des éloges qu'il avait prodigués à son héros comme restaurateur et protecteur de la religion. Les vers suivants, assez durs, qui ne rappellent guère la manière virgilienne de Carboni, et que l'on pourrait croire fabriqués à Paris en 1810, par un des versificateurs de l'empire, qui par hasard aurait su le latin, donneront une idée de l'exaltation du bon père :

« Induperatorum domitorem inopina parantem
Indeploratis regibus excidia,
Cui suaque ausonides jamdudùm sceptra merenti,
Francigenæ ante pedes et posuêre sua,
Miretur quis vis Istro dare jura, daturum
Mox Tanaï, ac Thamesi moxque Borysthenidi :
Tu ne mireris qui nosti, Hiacinte, minorem
Uno semideum Naupoleona Jove [1]. »

[1] « Laisse admirer à d'autres ce vainqueur des monar-
» ques, qui prépare de soudains désastres aux princes
» qu'il n'a point encore frappés, lui à qui l'Italie et la
» France ont remis leurs sceptres, qui dicte des lois au
» Danube et en dictera bientôt au Tanaïs, à la Tamise et

Il avait adressé ces vers à l'archevêque de Turin, della Torre, ancien archevêque de Sassari, son ami, prélat d'un mérite supérieur, dont la flatterie envers Napoléon fut relevée par une sorte de constance et de fidélité, puisqu'il ne craignit point en 1814, et lorsque le roi de Sardaigne venait de débarquer à Gênes, de lancer l'anathème contre « ces cosaques qui avaient osé porter la main sur » l'oint du Seigneur; » parole qui avait vivement irrité le souverain légitime et aurait valu à la Torre un fort mauvais accueil, s'il ne fût mort à propos.

Carboni, toujours admirateur des hauts faits, n'avait été guère mieux inspiré par le bras gauche resté à Nelson, sur lequel il fit, après la bataille d'Aboukir, ces vers qui seraient beaux au collége :

« Lævam jura mari dantem, Niloque tremendam
Sequana captivis non vereatur aquis?
Hæc erit, hæc domitis regum domitoribus una,
Dextera qui sese conferat ipsa Jovis [1]. »

Les opinions antiféodales du chevalier Angioi

» au Borysthène; tu le connais, Hyacinthe, ne t'étonne » pas que Napoléon, ce demi-dieu, ne le cède qu'à Ju- » piter. »

[1] « La Seine dans ses ondes captives ne craindra-t-elle » point cette main gauche qui commande à la mer et fait » trembler le Nil? Ce sera à cette main gauche, qui seule » écrasera les vainqueurs des rois, que l'on comparera la » droite de Jupiter. »

furent vivement partagées par Carboni[1], ainsi qu'en fait foi une pièce alors très-vantée qu'il lui consacra. Il avait aussi flétri dans des vers éloquents le détestable gouvernement de la Sardaigne pendant la résidence de la cour :

« Arma furens fremit arma Sacer ! Macosipsa ministras
Ni dederit, servas mox dabit ægra manus.
Spes est quisque sibi, spes falli nescia : Thyrsus
Sequanæ et Eridano nuntiet, ac Thamesi.
Plumbeus hinc auster meritas aquilonis ad iras
Ponere perfidiæ murmura discet iners.
Quique suis modò perstrepuit ventosior alis
Se sua prætrepido candet in antra pede.
Aurum quid plumbo intersit, quid mascula prosit
Virtus, quid Phrygia, quidve agitare dolos?
Grex bipedum sero sapiens dehinc noverit exlex
Nec posthac Regis Regulus instar erit.
Ominor ! armato ne quis contendat inermis
Heros Semideo, Semideusve Deo[2]. »

[1] Voyez ci-dessus, chap. xciv.

[2] « Sassari, dans la fureur qui l'agite, court aux armes; » comme son alliée, ou, si elle refuse, comme sa vassale, » Macomer secondera ses efforts. Infaillible instinct, c'est » en soi-même que l'homme espère; que le Thyrsi l'ap- » prenne au Pô, à la Seine, à la Tamise. La juste colère de » l'Aquilon réprimera le souffle perfide du lourd et indo- » lent Auster; l'air retentissait du bruit de ses superbes » ailes, la crainte va le précipiter dans son antre. Qu'y » a-t-il de commun entre l'or et le plomb? Le mâle cou- » rage, la lâcheté, la mauvaise foi, tout est inutile. Les » peuples sans lois s'instruiront à cette tardive leçon, et le

Les sentiments de Carboni contribuèrent à sa disgrâce, et cet homme qui avait refusé d'être secrétaire des brefs de Pie VII, avec lequel il avait été lié en Italie avant son élévation, et de vivre honorablement à Rome[1], mourut en 1817, chagrin, malade, à l'âge de 71 ans, dans l'obscur village de Bessude. La petite maison qu'il avait habitée avec deux sœurs chéries, où je fus reçu, a été léguée par lui à la paroisse, et je la trouvai occupée par le vicaire. Il laissa sa bibliothèque, composée de la fleur de la latinité, aux jésuites de Sassari, dont il prévoyait et espérait le rétablissement, et il voulait d'avance commencer leur bibliothèque.

Une jolie pièce du correspondant, de l'ami de Carboni, Zampieri, décrit le visage du poëte de Bessude; elle est une réponse au portrait que ce dernier lui avait envoyé :

« Ne te notum uno mihi nomine fortè putaris,
Francisce, ô doctæ gloria Sardiniæ,

» misérable roitelet n'affectera plus les manières d'un » grand prince. Je le présage; mais que le héros désarmé » ne se mesure pas contre le demi-dieu couvert de son » armure, ni celui-ci contre une divinité supérieure. »

[1] Le chanoine Raymond Valle rapporte dans les notes de son *Tempio del Destino*, que Carboni lui avait dit à ce sujet les paroles suivantes :

*Nelle lettere latine si scrive il nome del segretario, e che figura fò io vedendo un nome, forse conosciuto da loro, se debbano dire : questo sa il latino, ma non sa politica? fareste anche voi l'istesso.*

Est animo perspecta meo tua dulcis imago
Splendens in lepidis candida carminibus :
Amplæ en frontis honos, vultûs en forma rotunda
Os velut arridens, fulgure pleni oculi.
Quid mî aliam effigiem ? Quam mîsti, diruet ætas,
Quæ immortali animo infixa perire nequit [1]. »

Je vis dans la montagne le petit jardin de Carboni, *l'Ortalto* planté de peupliers, d'arbres fruitiers et de vignes. C'est là qu'il allait tous les jours composer, se promener, et boire de l'excellente eau de la fontaine qui coule sous les peupliers. Il y avait achevé, à l'ombre d'un châtaignier, sa Napoléonide; il la dictait avec des transports qu'il tempérait de temps à autre par de fraîches libations de la fontaine, son Hippocrène.

Il avait alors pour secrétaire son jeune élève et compatriote de Bessude, l'abbé Marongio Nurra, aujourd'hui grand vicaire de Sassari et éditeur de ses œuvres choisies, publiées en 1834 à Cagliari, ainsi que des lettres si intéressantes de saint Gré-

[1] « O François, l'honneur de la docte Sardaigne, ne » crois pas que je ne te connaisse que de nom; mon esprit » voit ta candide et douce image briller au milieu de vers » pleins de grâce. Voici la majesté de ton large front, la » forme arrondie de ton visage, le sourire de tes lèvres, » le feu de ton regard! pourquoi cet autre portrait? Le » présent que tu m'envoies, le temps le détruira; il ne » peut rien sur l'image gravée dans une âme immor- » telle. »

goire sur la Sardaigne[1]. (Turin, 1825, in-8°.)

La paroisse Saint-Martin de Bessude fut construite en 1620 : on estime un tableau du *saint donnant son manteau*, et deux statues de la *Vierge* et du *Rédempteur*. A l'exposition du saint-sacrement, l'église était comble de paysannes en grand costume jaune ; le rouge écarlate est l'habit des dimanches. Ce ne fut pas sans émotion que je trouvai à cette église la tombe de Carboni et son épitaphe, dont la première partie fut composée par lui[2].

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXXV.

[2]

HIC. IACET
AONIDUM. CULTOR
CARBONIUS
AURAS. INFECTAS
PATRIO
PROPULIT. ANTE. SOLO
ET. PRIMUS.
QUÆ. CORALII. NATURA
QUIS. USUS. PRÆCINUIT
NITIDO. CARMINE. MÆONIO
EXTREMAM. CHRISTI. CÆNAM
MOX. ANTE. SUPREMAM
DIVINO. ET. IESU. PECTUS
AMORE. SUI.

---

HOCCE. MARONGIA. GRATA. DOMUS
MAJORA. MERENTI
ÆTERNUM. EN. MARMOR. FLENS. DEDIT
USQUE. MEMOR
ANNO. MDCCCXX. OBIIT. MDCCCXVII. DEC. KAL. MAII

Avant de se rendre chaque jour à son cher *Ortalto*, Carboni avait dit la messe à Saint-Martin; il la prononçait en latiniste exercé, et il m'a été dit qu'elle paraissait parfois un peu longue à l'impatience sarde, habituée à ne point languir aux offices [1].

Carboni, grand poëte sarde, a été dignement chanté par un de ses compatriotes, M. Stanislas Caboni, qui lui a consacré un sonnet superbe [2].

Le territoire de Bessude, très-salubre, compte plus de quatre-vingts fontaines qui ne tarissent jamais. Cette fraîcheur de l'air et de l'eau avait décidé Carboni sur le choix de sa retraite : peut-être cet ami si passionné des anciens avait-il encore été attiré par les traces antiques qu'offre le pays. C'est ainsi que parmi les ruines du village d'Ibilis, maintenant abandonné, et de sa vieille église, à un demi-mille de Bessude, les paysans découvrent, comme à Terra-Nova, de belles cornalines, des monnaies rongées par la rouille, dont plusieurs ont été reconnues puniques.

[1] Voyez ci-dessus, chap. XLIX.
[2] Voyez appendice, nº 12.

## CHAPITRE XCVI.

*Alghero.* — Catalan. — Sonnet algharais-français. — Commerce. — Corail. — Margallions.

La première fondation d'Alghero par les Doria remonte à 1102. Depuis elle fut occupée par une colonie catalane qui, en 1354, y remplaça les Génois [1]. Cette jolie ville, propre, commode, bien bâtie, a conservé l'industrie, l'activité, la gaieté ainsi que la langue de la mère patrie.

Le catalan est un de ces illustres dialectes du moyen âge réfugié aujourd'hui chez le peuple des villes ou chez les montagnards, qui alors brilla dans les cours, dans les camps, et qui eut sa littérature. Le xv^e siècle est le siècle de Louis XIV du catalan : il comptait à cette époque des grammairiens, des poëtes, des historiens et des voyageurs. Mais dès le xiii^e siècle le maître de Dante, Brunetto Latini, citait déjà cet idiome comme le plus agréable et le plus répandu. L'Italie dut au catalan quelques-unes de ses plus poétiques expressions, et le beau sonnet de Pétrarque *S'amor non è, che dunque è quel ch'i'*

[1] Voyez ci-après, chap. c.

*sento?* est l'imitation d'une *troba* (romance) du juglar catalan, le chevalier Mossen Jorge, poëte et encore historien de ses exploits contre les Maures du royaume de Valence, qui avait excité la vive admiration du *canzoniere*. Les trouvères provençaux, au dire de quelques historiens italiens, apprirent des juglars catalans l'art de versifier et de tourner une romance. Le catalan, qui fournit des emprunts jusqu'à la langue anglaise, offre une multitude de mots français. On m'a débité à Alghero un sonnet à la fois français et algharais, dans le style de Ronsard, qui se termine par ces deux vers :

« Mangeant un fruit enfant
» Le paradis terrestre nous a fait perdre Adam. »

Le port d'Alghero est aujourd'hui beaucoup moins fréquenté qu'il ne le fut jadis, et le commerce y paraît en décadence depuis les progrès de celui de Porto-Torrès et ses rapports avec Gênes [1]. Le port n'est même plus visité par les Catalans, et il ne reçoit guère annuellement qu'une cinquantaine de vaisseaux sardes, français, napolitains et toscans. Les importations, fournies en grande partie par la foire de Beaucaire, montrent le manque d'industrie du pays : elles consistent en toiles imprimées, draps, soieries, chapeaux, bonnets, bas, papier, denrées coloniales, bois de charpente, fer,

[1] Voyez ci-dessus, chap. XXIII.

cuivre, poterie. Les exportations sont des fromages, des laines, des peaux, des grains, des vins d'Alghero excellents et dont la réputation commence à s'étendre, des sardines, des anchois, du liége et des coraux. Ce dernier article forme maintenant la principale ressource du commerce de la ville ; il avait attiré en 1828, cent quatre-vingt-dix bateaux napolitains, trente-deux toscans, vingt-sept génois, et les quarante et un corailleurs d'Alghero avaient exporté pour la somme de deux cent trente-six mille cent soixante francs. La pêche du corail remonte à Alghero au delà de l'année 1372. Le roi don Pierre d'Aragon affranchit alors les habitants du droit que payaient, pour s'y livrer, les Provençaux, les Catalans et les autres étrangers; interrompue par les Algharais, on ne sait pour quelle cause, puisque le corail d'Alghero est abondant et un des meilleurs de la Méditerranée, elle fut reprise en 1766 par un riche négociant, mais on croit qu'elle pourrait être perfectionnée.

On mange à Alghero, à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, et l'on y vend au marché, ainsi que dans plusieurs autres villes de Sardaigne, de grosses racines de ces palmiers nains en éventail qui jonchent la terre, comme en Sicile, en Espagne et dans le nord de l'Afrique. Ces racines qui s'appellent à Alghero des *Margallions*, excitent fort à boire. Dans les temps de disette, ils sont une sorte de pomme de terre, et le pal-

mier, ce noble végétal, est là utile, populaire, comme le précieux tubercule de nos sociétes d'agriculture.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XCVII.

Enseignement.—Lo Frasso.—Simon.—M. Manno.

Alghero, qui compte près de sept mille habitants, n'a pas un enseignement plus satisfaisant que le reste de l'île. Les études des nouvelles écoles normales ne sont guère plus fortes que celles des petites écoles anciennes où l'on n'apprenait qu'à lire et à écrire, et elles ne sont fréquentées que par une soixantaine d'enfants.

Il y a aussi une de ces éternelles *écoles latines* et de *belles-lettres*, trop communes en Sardaigne, et qui conviennent encore moins à une ville de commerce. Cette malencontreuse école n'a pas moins de cinquante étudiants. Les médiocres appointements des divers professeurs sont à peu près au niveau de l'enseignement qu'ils débitent ; le mieux rétribué est un professeur isolé de chirurgie, fort peu suivi, et qui jouit d'un traitement de deux cents écus sardes (neuf cent soixante francs).

Alghero a produit des hommes de célébrité, de fortunes et de mérite divers : le poëte fécond et extravagant Antoine de Lo Frasso, auteur de dix livres sur la *Fortune d'amour*, dont il est le héros,

ouvrage placé dans la bibliothèque de don Quichotte et si admiré de son curé [1]; le patricien don Dominique Simon, grand jurisconsulte érudit, député de la nation aux *stamenti* de 1793 et 1794, retiré des affaires après l'expiration de son mandat par un de ces suicides politiques qu'on n'ose ni approuver ni blâmer, mort exilé, septuagénaire, dans une rigoureuse et fière pauvreté qui lui fit refuser les secours de ses amis [2]; les deux poëtes, tendrement unis et contemporains, Delitala et Massala [3], et le savant historien de la Sardaigne, M. le

[1] « Par les ordres que j'ai reçus », dit le curé dans cet excellent chapitre six, chef-d'œuvre de critique et de bonne plaisanterie, « depuis qu'on parle d'Apollon et des » Muses et depuis qu'il y a des poëtes, il n'a point été fait » un plus plaisant et plus agréable livre que celui-ci, » dans son genre, et quiconque ne l'a pas lu, peut bien » dire qu'il ne connaît pas tous les livres de bon goût. » Cervantes, dans son *Viage del Parnaso*, a encore cité Lo Frasso comme un poëte qui rime malgré Minerve. A travers toutes ses exagérations et ses subtilités, le poëme de Lo Frasso offre toutefois quelques traits d'imagination et de sentiment; et il a obtenu l'honneur d'une belle réimpression à Londres, en 1740, 2 volumes in-8o.

[2] Simon, né le 10 septembre 1758, mourut à Turin le 10 janvier 1829; il avait préparé un grand ouvrage sur les écrivains de la Sardaigne (*Rerum Sardoarum scriptores*), dont il n'a paru que les deux premiers volumes; le dernier est dédié aux Sardes et à ses amis.

[3] Le prêtre D. Jean-André Massala, auteur de sonnets historiques sur la Sardaigne, et d'autres poésies, publia à

baron Manno, un des écrivains et des hommes d'État qui honorent aujourd'hui le plus l'Italie.

Gênes, en 1804, le recueil des vers de Joseph-Albert Delitala, avec une notice sur la vie de ce poëte mort jeune.

---

## CHAPITRE XCVIII.

Cathédrale.—Chapelle du Saint-Sacrement.—Mausolée du duc de Montferrat.—Course des sacs.

Les églises d'Alghero sont assez belles et bien tenues. La cathédrale, agréable, bien éclairée, présente un mélange bizarre d'architecture ancienne et moderne. On y remarque le bel autel en marbre blanc du Saint-Sacrement, en forme de petit temple, et le mausolée du duc de Montferrat, frère du roi Victor-Emmanuel, mort à Alghero en 1799, gouverneur du cap et de la ville de Sassari, prince estimé pour son courage, de l'armée sarde, bon juge de valeur.

Les tableaux trop vantés de la salle des chanoines sont assez médiocres et amusants par l'impropriété des costumes. Une des reliques est le crâne d'un des innocents massacrés par Hérode, relique naïve, portée processionnellement le jour de leur fête, et offerte, on ne sait quelle année, par un obscur cardinal Colonna, échappé au naufrage, et qui était abordé au port Conte, voisin d'Alghero.

La petite place du palais épiscopal, dite Victoire, du nom du roi Victor-Emmanuel, est jolie.

Parmi les fêtes religieuses d'Alghero, la seule qui ait quelque caractère, est la *course des sacs*, le 14 septembre, jour de la fête du Crucifix. Une vingtaine de jeunes gens s'enveloppent la partie inférieure du corps dans des sacs qu'ils serrent à la ceinture, et ils tentent de courir ainsi pendant cinq minutes : ils sautent, ils bondissent, et leurs chutes fréquentes excitent les risées de la foule. Il y a six prix qui sont des bonnets, des mouchoirs, des morceaux de drap, et le dernier des six vainqueurs est ironiquement gratifié d'une citrouille.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE XCIX.

Maison de Charles-Quint. — Son séjour à Alghero.

Un souvenir historique se conserve encore à Alghero; c'est l'entrée et le séjour que fit dans cette ville Charles-Quint après sa seconde expédition d'Afrique, aussi funeste que la première avait été brillante. Il logea dans la belle et ancienne maison Albis, maintenant Maramaldo della Minerva; le balcon où il s'est mis pour voir la place se montre encore, et la fenêtre en a été murée par un bizarre respect. Pendant longtemps une chaîne soutenue par deux bornes au-devant de l'entrée était, lorsqu'on l'avait atteinte, un rempart contre les poursuites de la justice, et ce palais jouissait du droit d'asile comme une église.

Cette résidence de deux journées, demi-fête et demi-pillage, peint avec une singulière fidélité l'indiscipline de la soldatesque de l'époque, l'avidité des valets et l'espèce de complicité impuissante de leur auguste maître. Aussitôt que l'empereur fut descendu de sa galère, les soldats s'élancèrent sur le pont et s'emparèrent des riches tapisseries et des tentures qui semblaient y avoir été placées

moins par honneur que pour y être volées, scène qui parut beaucoup divertir le prince lorsqu'il en fut témoin du rivage. Dans la ville, les soldats s'amusaient à percer de leurs épées les têtes des bestiaux que les magistrats avaient destinés à la flotte et qui ne purent être consommés, autre joyeuseté dont sourit Charles-Quint. Deux cents vaches appartenant à des particuliers furent aussi tuées par les Espagnols à leur débarquement. Un des officiers inférieurs du palais demanda à sa Majesté si l'on pouvait emporter les belles tentures de soie qui ornaient la maison de don Pierre de Ferrera où elle logeait; l'empereur se tournant vers le magistrat qui l'accompagnait, se contenta de lui dire : « Prenez garde que ces fous ne vous fassent du » mal. » (*Iurado mirad que no hagan daño estos locos*). Il y avait probablement dans cette armée des soldats du sac de Rome. On peut juger de ce qu'était alors la guerre par une pareille paix. Les compliments de Charles-Quint à la ville en visitant les fortifications [1], et l'ordre équestre distribué à quelques seigneurs sardes, semblent de bien faibles compensations à toutes ces violences. Elles font paraître étrange le trait du livre emphatique et exagéré intitulé : *La Sardaigne paranymphe de la*

[1] La tradition a conservé ce mot de Charles-Quint sur la forteresse : *bonita por mi fe, y bien assentada*. (Par ma foi, elle est bonne et bien assise).

*paix*. « L'empereur avait reconnu toutes les belles » qualités de cette île et de ses habitants..., y ayant » goûté tous les plaisirs de la vie avec tant de sa- » tisfaction, particulièrement à Alghero, qu'il ne » pouvait les quitter, ni se lasser d'en parler. »

---

Digitized by Google

## CHAPITRE C.

Arsenal. — Vieilles armures. — Poudre espagnole. — Fortifications. — Mortiers français. — V. Sulis.

La visite de l'arsenal d'Alghero, que l'obligeance de l'administration sarde me rendit accessible, m'intéressa par ses vieilles armures et les biscaïens de rempart qui remontent aux guerres du XVI^e siècle. De la poudre espagnole avait été conservée jusque dans ces dernières années, et elle était d'une excellente qualité. Alghero, la principale place forte du nord de la Sardaigne, est défendue principalement du côté de la mer par les bas-fonds qui la ceignent, mais elle est faible du côté de la terre.

En 1412, le vicomte Emeric de Narbonne, prétendant du judicat d'Arborée, surprit de nuit la ville et s'empara d'une tour; mais le gouverneur étant accouru, les gens de Sassari et les Français qui composaient l'armée de Narbonne, furent repoussés et défaits. Les femmes, qui s'étaient extrêmement distinguées à la bataille, tentèrent même de brûler l'ennemi dans la tour. C'est alors que les habitants d'Alghero firent vœu de solenniser cha-

que année la fête de saint Jean l'Évangéliste, *ante portam latinam*, auquel ils attribuent leur délivrance. Une pompeuse procession avait lieu, et, après l'évangile, on lisait en chaire la relation véritable de la journée en forme de panégyrique; un mannequin représentant un soldat français, était brûlé publiquement au bruit d'une chanson injurieuse à notre nation et aux Sassarésiens, origine de l'inimitié et de la rivalité qui a longtemps régné entre Sassari et Alghero. La grossière cérémonie de la brûlure du mannequin a été abandonnée, et l'on ne célèbre plus que la messe de la Saint-Jean en souvenir de la victoire libératrice.

Les fortifications sont à la fois l'ouvrage des Pisans qui ont construit la tour de l'Éperon (*dello sprone*), des Espagnols et de la maison de Savoie. En faisant le tour de ces fortifications j'ai retrouvé au bastion de la Madeleine, un des trois plus forts, un beau mortier pris à l'île de la Madeleine sur l'expédition dont Napoléon faisait partie et qu'il avait très-probablement chargé [1]. L'artillerie de cette expédition fut abandonnée sur le rivage, malgré les instances et les cris de Bonaparte, parce que les bateaux amenés suffirent à peine à l'embarquement des soldats. Ce mortier, provenant de Bonifacio, a été fondu à Bourges en 1788; il porte la couronne de France et le chiffre de Louis XVI. Au bas-

[1] Voyez ci-dessus, chap. II et LI.

tion de l'Éperon est un autre beau mortier fondu à Lyon en 1704, offrant le radieux soleil et le chiffre de Louis XIV, peut-être provenant de la même place que le premier. Ces armes françaises, ces trophées enlevés à Louis XIV et à Napoléon et destinés à la défense d'une petite place de la Sardaigne, ces souvenirs de Charles-Quint, de Louis XIV, de Napoléon dans un coin d'une île peu visitée, me causèrent une impression profonde, et il était vraiment étrange de rencontrer là réunies les traces de la mauvaise fortune de ces grands hommes.

La tour de l'Éperon, louée par Charles-Quint, s'appelle aussi la tour de Vincent-Sulis, parce que c'est là que fut mis aux fers et que subit la première partie de ses vingt-deux ans de captivité ce chef plébéien puissant dans les troubles de l'année 1794, orateur du faubourg Stampace, le faubourg Saint-Antoine de Cagliari. Sulis, sarde de cœur, avait refusé de s'associer aux menées de la propagande républicaine de France; lorsqu'en 1799 sa popularité vint à passer, le duc d'Aoste tenta de le sauver en le faisant nommer consul général à Smyrne, mais le duc de Genevois donna l'ordre de l'arrêter comme conspirateur, et il fut vendu pour cinq cents écus par le patron d'un bâtiment napolitain qui l'avait dépouillé de tout ce qu'il possédait. Sulis, pendant plusieurs années, était parvenu à contrefaire si habilement le paralytique, que ses geôliers y avaient été pris, et

qu'une demande en sa faveur fut adressée à Turin; dans l'intervalle, il trouva moyen de s'évader, mais sur le point de passer en Corse, il se reconstitua prisonnier afin de ne point compromettre les personnes qui s'étaient intéressées à son sort et à sa feinte infirmité. En 1821, la prison de Sulis fut commuée en un exil à l'île de la Madeleine, et il y mourut, il y a peu d'années, plus qu'octogénaire.

---

## CHAPITRE CI.

Madone de *Val Verde*. — Port *Conte*. — Bataille. — *Saltimbenia*. — Antiquités. — Grotte de l'*Autel*.

L'église de la madone de *Val Verde*, à une heure d'Alghero, dans un frais et insalubre vallon, passe pour une des plus jolies églises de campagne de la Sardaigne. L'autel est de marbre sarde, la statue de la Vierge, trouvée sous un pilastre de l'ancienne église détruite, fut mise là solennellement en 1650, et elle était, ainsi que les murs, chargée des ex-voto de la foule des pèlerins qui vient la vénérer.

A la pente de la Scalapicada était autrefois le village de Val Verde détruit et qui tente aujourd'hui de se relever.

A sept milles d'Alghero, le port Conte, véritable golfe, un des plus sûrs et des plus vastes de la Méditerranée, est célèbre par la bataille livrée l'année 1353 entre la flotte Veneto-Aragonaise et les Génois qui furent défaits et rendirent Alghero. Mais la ville s'insurgea bientôt à l'instigation du juge d'Arborée; les Catalans furent massacrés, à l'exception de leur capitaine, le baron Gispert de Castelet. Ce fut en vain que l'année suivante le

roi D. Pierre IV d'Aragon, surnommé le Cérémonieux, prince de grands talents et de peu de vertu, bon historien des guerres entreprises par son père et par lui pendant cinquante ans, accourut devant Alghero afin de châtier cette rébellion : de nobles aventuriers d'Allemagne et d'Angleterre l'accompagnaient ; et il comptait quatre-vingt-dix vaisseaux et douze mille fantassins. Obligé de capituler avec le juge d'Arborée, l'habile D. Pierre obtint toutefois l'occupation d'Alghero par la colonie catalane qui s'y est perpétuée.

Au fond du port Conte et au pied du mont Timidon, au point dit Saltimbenia, sont de vastes ruines d'une cité données pour les restes du *Nymphæus portus* de Ptolomée. Le rivage est bordé de lambeaux d'une assez grossière mosaïque, et ses divers débris montrent encore la solidité des antiques constructions.

Sur la côte, au penchant d'une roche escarpée, est la grotte *dell' altare*, ainsi appelée parce qu'un autel y fut trouvé lors de sa nouvelle découverte en 1832, car cet autel même annonce qu'elle fut autrefois connue. On voit encore les débris de ce petit autel qui paraît avoir été dédié à saint Érasme, dont le promontoire portait le nom. La première curiosité de cette grotte est un groupe colossal de stalagmites, hautes de plus de six mètres, d'un vert foncé, qui présente la forme de jeunes branches de cyprès ; funèbre monument, végétation

sculptée qui semble en harmonie avec les ruines d'un autel. Cette intéressante grotte, bien que de caractère différent, est un digne prélude à la grotte de Neptune.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE CII.

Grotte de Neptune. — Vestibule. — Lac. — Tribune. — Rotonde. — Éclairage au gaz.

On doit regretter que la position de la grotte de Neptune, à l'extrémité du cap Caccia, à douze milles d'Alghero, près de la petite île de Foradada, et la force des courants la rendent si peu accessible; elle ne l'a été, m'a-t-on dit, que deux fois en 1833, et, pendant plus de la moitié de l'année, il est impossible seulement de songer à y arriver. Après trois nuits d'attente, même au mois de juin, un des mois les plus favorables avec juillet et août, après avoir souffert l'agonie du mal de mer, et avoir bivaqué toute une journée sur la côte voisine, exposés successivement à la pluie et au plus ardent soleil, nous ne pûmes entrer. Si, comme la plupart des autres voyageurs de Sardaigne, je n'ai donc point vu la grotte, j'ai pu admirer la vive et inépuisable gaieté catalane de notre nombreuse compagnie composée de dames, d'artistes, de négociants, de militaires et de l'excellent intendant d'Alghero, M. l'avocat D. Efisio

Lostia di S. Sofia, gaieté qui avait commencé à minuit dans le café du rendez-vous, et qui se prolongea sans interruption jusqu'au surlendemain matin, malgré tous les contre-temps de terre et de mer dont nous avions été victimes. Parmi les chanteurs et musiciens dilettanti était un jeune abbé, fils d'un professeur de violon, et qui, lui-même, exécutait fort bien la musique de la *Cenerentola*, les principaux airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti, qui, je crois, furent épuisés dans ces deux journées. Il est à désirer qu'une issue soit pratiquée dans la montagne afin que la grotte devienne accessible par terre : l'examen attentif de l'intérieur rendrait probablement ce travail facile à un bon ingénieur. La grotte d'Alghero est le premier monument de la Sardaigne ; elle mériterait une telle dépense qui, seule, peut lui donner la réputation dont elle est digne.

Malgré ma mésaventure, je ne craindrai point de risquer une description de la grotte de Neptune, tant pendant les trente-six heures que j'ai espéré y aborder j'en ai entendu parler, et particulièrement au jeune M. F. Peretti, neveu de notre consul, qui, précédemment, avait été plus heureux, et auquel on doit une agréable relation de sa visite. Mon récit très-fidèle rappellera un peu celui de ce voyageur anglais aveugle qui a si bien peint, par l'impression et les exclamations de ses compagnons, la coupole de Saint-Pierre.

Le vestibule de la grotte, vaste salle, antre immense, offre une magnificence telle que, si l'on n'était averti, on pourrait prendre ce pronaos pour le temple. Les blanches stalactites qui pendent à la voûte et les incrustations des murs diffèrent de celles de la grotte, et le jour qui n'y donne qu'à demi les frappe d'une admirable teinte de vert d'azur. C'est dans le vestibule que gisent ces colonnes mutilées à deux reprises, soit par la cupidité d'un intendant d'Alghero venu du continent, qui tenta d'en arracher quelques-unes pour décorer sa villa près de Nice, soit par la barbarie de ce capitaine anglais qui, contrarié de ne pouvoir pénétrer dans la grotte, lâcha contre ces colonnes plusieurs bordées de canon, obscur et stupide Morosini de ce Parthénon de la nature. Une stalagmite échappa miraculeusement à ce ravage; elle s'élève isolée au centre de la superbe salle : cette blanche colonne qui a bravé le canon britannique, est frappée sans relâche d'une éternelle goutte d'eau qui la creuse et en fait une magnifique coupe d'albâtre à l'usage de l'essaim des colombes nichées dans les fentes voisines. Cette distillation pierreuse produit par heure un petit verre d'eau. Une plaque de marbre avec inscription, placée par le conseil civique d'Alghero, rappelle la visite du prince de Carignan, l'an 1829, qui, enchanté, disait en français : *C'est superbe, c'est magnifique*, et qui, au lieu d'y graver gros-

sièrement son nom à la manière des touristes, y inscrivit tendrement celui de sa femme.

Tandis que les voyageurs attendent dans le vestibule, la grotte s'illumine. Cet éclairage dure une heure au moins ; les marins allumeurs courent de vrais périls en grimpant parmi les rochers afin de disposer habilement leurs flambeaux et de ne laisser aucun coin dans l'obscurité. Alors on descend dans la chaloupe qui, après avoir été traînée à travers le vestibule et jetée sur le petit lac salé profond d'à peu près six pieds, introduit à la grotte, chaloupe que les voyageurs classiques ne manquent point de comparer à la barque à Caron, et dans laquelle ils citent leur 6e livre de l'Énéide, que l'obscur passage et l'eau du lac battue par la rame rappellent assez. L'effet de l'illumination de la voûte et des majestueux compartiments, reflétée dans le lac, est prodigieux et ne saurait se décrire. Au-dessus du lac, une énorme colonne, la plus grosse de la grotte, pend et a comme pris racine à la voûte; cette colonne, plus antique que toutes les colonnes triomphales érigées par l'art, semble un emblème de la création, puisque la mystérieuse goutte d'eau qui l'a commencée devait en être contemporaine. La contemplation de l'éblouissante merveille présente alors à l'œil et à l'imagination des enfilades de colonnes cannelées, de légères et transparentes draperies de stalactites, des lustres de cristal, des statues, des

forêts, des animaux, des oiseaux sculptés par la nature. La coupole pose sur quatre hauts et forts pilastres. Chacun croit reconnaître dans la magique enceinte les objets de ses études ou de ses affections, et l'antiquaire peut y retrouver la voie des tombeaux comme à Pompei. Du point dit de la *Tribune* le spectacle est le plus complet, le plus ravissant, car il y a gradation dans cette féerie. Parmi les diverses et brillantes dépendances de la grotte, la plus enchantée est la pièce appelée la Rotonde, véritable salle de bal, qui rassemble la plupart des merveilles que l'on a admirées, et étincelle, comme quelques parties de la grotte, de perles et de diamants.

Un illustre Anglais, le duc de Buckingham, grand amateur de grottes, fit exprès le voyage pour visiter celle d'Alghero, et il eut la fantaisie de l'éclairer au gaz, effet que j'ai ouï très-vanter, mais dont je me défie. Il me semble au contraire que la lueur mate et blafarde du fluide carbonique devait aller mal à l'albâtre des stalactites et des stalagmites. Le duc de Buckingham avait visité les deux grottes de Paros et d'Antiparos, celle de Fingal, et plusieurs autres des Alpes, et malgré son esprit national, il n'hésita point à donner la palme à la grotte sarde.

---

## CHAPITRE CIII.

*Sorso.* — *Castel-Sardo.* — Fortifications. — Cathédrale.— Séminaire.—Biscuits. — Chanson.—Vue.—*Sainte-Marie de Tergu.*

---

Après être retourné à Sassari, je traversai, pour me rendre à Castel-Sardo, le riche et laborieux village de Sorso, dans une vaste plaine, qui compte quatre mille habitants principalement laboureurs et livrés à la culture du tabac et de ces palmiers nains qui donnent les âcres margallions d'Alghero [1].

Le grand étang de Platamona, voisin, est très-poissonneux, mais il ne rend que fort peu, les habitants préférant de beaucoup leurs travaux agricoles à ceux de la pêche.

Castel-Sardo, sur un rocher à l'embouchure du Frisano, fondé par les Doria, vers 1102, a été successivement Castel *Genovese, Aragonese,* jusqu'à ce qu'il reçût, en 1769, du grand roi Charles-Emmanuel III, le nom national de Sardo, qui doit échapper aux variations de la politique et de la conquête. Cette place, forte seulement par sa posi-

[1] Voyez ci dessus, chap. xcv.

tion au bord de la mer qui, à l'exception d'un isthme étroit, l'environne de toutes parts, et dont les fortifications sont en ruines, n'est point réparée parce qu'elle n'en vaut pas la peine et qu'elle est dominée. Les rues escarpées sont des espèces de précipices bâtis. Comme à Sassari et dans tout le Logudoro, la rue principale, ou plutôt le moins étroit de ces abîmes, s'appelle improprement la Piazza [1].

La cathédrale, dédiée à saint Antoine, abbé, quoique d'une médiocre architecture, est assez ornée de marbres, magnificence que l'on est surpris de trouver au milieu de tant de pierres et de rochers.

Le séminaire a neuf élèves dont les leçons ne dépassent guère, il est vrai, la grammaire, mais sont accessibles à tous ceux qui peuvent s'y rendre.

Castel-Sardo n'est guère aujourd'hui habité que par un gouverneur qui commande à une garnison de vingt-cinq hommes et à quelques invalides, par les employés de la santé et les douze chanoines de la cathédrale. L'évêque autrefois y résidait chaque année six mois, et six mois à Tempio; mais le nouvel évêque paraît devoir se fixer dans cette dernière ville, lieu de sa naissance [2]. La noblesse est représentée par un unique et solitaire cavalier, et

[1] Voyez ci-dessus, chap. xv.

[2] Voyez ci-dessus, chap. x.

le commerce par la veuve d'un ancien et opulent négociant, madame Chiara Bonfigli, vieille aimable, excellente, charitable, et dont la maison où je fus reçu à merveille est la meilleure de l'endroit.

Tel est le peu d'industrie de Castel-Sardo, qu'avec ses mille huit cent quinze habitants, il ne compte pas quatre-vingt-trois métiers. Quelques femmes font une sorte de petits biscuits d'un goût fort agréable.

Les horreurs de ce séjour ont été assez ridiculement décrites dans une chanson d'adieux restée célèbre à Castel-Sardo; elle est d'un prêtre de la Gallura qui y fut exilé vers 1740, et il n'y ménage point ce *castello* ou plutôt ce *castigo*, comme il l'appelle.

Le seul mérite aujourd'hui de Castel-Sardo ne consiste guère que dans l'etendue et la variété de son horizon qui embrasse la chaîne rampante des monts de la Nurra, l'île de l'Asinara, le vaste golfe de Torrès, les pics de Corse, le promontoire de la Testa, le rivage d'Agius, la plaine et le lac du Coguinas au pied des montagnes de la Gallura.

Sur le territoire de Castel-Sardo se trouve l'église de Sainte-Marie de *Tergu*, qui remonte à la fin du onzième siècle, à l'époque de l'établissement des religieux du Mont-Cassin en Sardaigne, et qui fut le plus important de leurs monastères dans l'île. Cette madone célèbre est toujours vénérée par les populations voisines. Le clocher quadrangulaire

de pierre rougeâtre s'aperçoit de loin; la statue d'albâtre se donne pour d'un habile maître; mais l'église actuelle, refaite, qui n'a que deux chapelles, ne répond point à la majesté des souvenirs de l'antique madone.

---

Digitized by Google

## CHAPITRE CIV.

*Longo-Sardo.*—Antoine Peretti.—Blocs de granit de *Santa-Reparata.*—Tour.—Vue.

Je me rendis par une détestable embarcation à Longo-Sardo. Cette cité antique mentionnée dans l'itinéraire d'Antonin, n'est aujourd'hui qu'un misérable village de sept cent quarante-cinq habitants, qui remonte à une trentaine d'années. Il serait susceptible de quelque accroissement : l'air est salubre et l'eau singulièrement tonique et digestive.

Je fus reçu dans la maison d'un Corse, M. Antoine Peretti, fixé en Sardaigne après avoir été obligé de quitter la Corse, par suite d'une rixe qui avait éclaté le jour de Pâques dans l'église d'Olmeto, sa patrie, scène du moyen âge où deux hommes périrent, plusieurs furent blessés et qui valut à Peretti un coup de stylet. Après dix-huit ans d'exil, Peretti a été récemment acquitté par la cour royale de Bastia, et il pourrait rentrer dans son île natale. Cet homme extraordinaire dont je savais le courage et les aventures et que depuis longtemps je désirais connaître, était en fuite à

mon arrivée en Sardaigne et caché à cause d'une affaire entre la douane et les contrebandiers, à laquelle il s'était, disait-il, trouvé mêlé accidentellement, et où il fut atteint d'une balle dans le ventre. A mon passage par Longo-Sardo, Peretti était encore obligé de garder la campagne après sa querelle avec un médecin qu'il taxait d'impertinence, et que, trop susceptible, il avait fortement contusionné à la tête, du manche de son stylet. Je regrettais de ne point rencontrer Peretti sous son toit rustique, lorsqu'il vint obligeamment m'y visiter à la nuit, et me donner rendez-vous le lendemain matin dans la plaine pour aller voir ensemble les curieux blocs de granit de Santa-Reparata, voisins de Longo-Sardo. Peretti, fils d'un colonel et frère d'officiers au service de Naples à l'époque de la domination française, était digne par ses dispositions martiales de servir dans nos rangs; mais comme il était le plus jeune et le seul qui pût soigner le bien de la famille, son père s'opposa à cette vocation. Peretti me contait qu'il n'avait pu le lui pardonner, et qu'il fut six mois sans lui dire un seul mot. La taille de Peretti est élevée, sa physionomie noble, ouverte, hardie, et le matin de notre rendez-vous, il fit encore sur son cheval, quoique près de la cinquantaine, des tours de force et de voltige qu'on admirerait chez Franconi.

Les blocs de granit de Santa-Reparata gisent confus, entassés sur le bord de la mer à la pres-

qu'île de la Testa. La principale et la plus travaillée des deux colonnes de granit rouge de ce chantier romain a environ vingt-cinq pieds de long et quatre palmes de large. Je n'ose toutefois répondre de la précision de ces mesures prises avec le fusil de Peretti, cicerone furtif, antiquaire bandit[1], dont la présence avait écarté quelques personnes qui s'étaient offertes à me conduire. C'est de ce même bloc que paraissent avoir été tirées les colonnes mises dans le vestibule du Panthéon; singulière destinée des deux colonnes sardes inconnues, restées au désert, et qui étaient appelées à décorer le premier des monuments de Rome. Les autres colonnes, toutes de granit, sont ébauchées et les coins sont encore visibles en quelques parties, comme à l'île Cavallo[2]. Un petit cippe de granit avec une inscription à peu près illisible, est terminé; il a un peu plus de deux palmes de largeur et environ quatre palmes de longueur, toujours selon la mesure du fusil de Peretti.

La petite île de la Marmorata, à une heure de Longo-Sardo, offre des blocs de granit, aussi extraits du temps des Romains; mais ces blocs informes sont bien loin du travail et de la majesté des colonnes de la presqu'île de la Testa.

[1] Voyez sur l'acception italienne du mot bandit, liv. I, chap. XXX.

[2] Liv. I, chap. LXXX.

La Sardaigne était pour les Romains une vaste carrière de granit ; ce granit avait succédé dans les monuments du peuple roi à celui de l'Égypte, plus éloigné et qui ne lui est point supérieur. Le noyau de la grande chaîne de montagnes qui coupe la Sardaigne est une roche primitive de granit, et cette île pourrait en approvisionner l'univers.

L'ancienne et petite église de Santa-Reparata est devenue un *ovile* (cabane de bergers) que je trouvai rempli de fromages et où se préparait un frais *broccio*[2]. Derrière était le gîte enfumé des bergers hospitaliers, gais, bien portants, ainsi que leurs robustes ménagères, au milieu et en dépit de toutes ces horreurs. Peretti m'avait présenté à cet ovile, et je pus juger par l'accueil que nous reçûmes, du puissant ascendant qu'il exerce, ainsi qu'on me l'avait annoncé, sur la population des environs. Peretti désirait vivement obtenir le titre de notre consul à Longo-Sardo, si le poste devenait vacant : on peut assurer que depuis ce gentilhomme attaché à l'ambassade française de Madrid, qui s'élança de sa loge sur la scène et tua de sa main un acteur qui représentait François Ier demandant grâce à un soldat espagnol à la bataille de Pavie, jamais la France n'aurait eu de représentant plus ferme et moins endurant.

Sur la pointe de Santa-Reparata est une ancienne

[1] Voyez liv. I, chap. XIX.

tour, débris du château fameux sous le gouvernement des juges, et qui fut détruit en 1443 par Alphonse, roi d'Aragon. De cette tour, la vue de la Corse en face est superbe, et j'aimais à contempler à la fois et à réunir par la pensée, comme elles étaient jointes au temps de leur création, les deux îles intéressantes et méconnues, objet de mon voyage.

---

Digitized by Google

# APPENDICE.

---

N° 1, PAGE 47.

IL PENTIMENTO.

Tantu tempu era muta
La mè poara musa, e ogji è molta :
Da lu chjiodu è caduta
La mè cetara, e l' hagjiu in pezzi accolta ;
Lu mè lauru è siccu,
Chi 'n lu mè fronti fesi calchi spiccu.

Di li Musi in lu monti
Nò godu più chidd' aria sirena ;
Paldutu hagjiu orizzonti,
Sacru furori, fantasia e vena :
D'Arcadia li pastori
Più nò mi voni tra li so' cantori.

Digitized by Google

Buschi, rii e funtani
Li Ninfi soi mi occultan' avari :
Li Sireni nò sani
Cun dulciura sciuddì lu cantu in mari,
A li mè boci e lagni
Nò folmani più eccu li muntagni.

Li dulci russignoli,
Li canarj, e li suai filumeni,
Prima d'iscì lu soli,
Più alliviu nò dani a li mè peni,
Cu'la grata almunia
Di la sò boci varia, allegra e via.

Lu campu nò si vesti
Di gala più, nè d' allegri culori :
In abiti funesti
Mi si mustra la rosa, e l' alti fiori;
L' albureddi frunduti
Tutti pal me di dolu so vistuti.

Lu putenti vilenu
Di lu mè mal distinu addispittatu,
L'abrili e magjiu amenu
Pal sempri a l'occhji mei ha malcitatu,
E di la primaera
E vinuta pal me l' ultima sera.

Chiddi campi fiuriti
Pal me so sicchi, nè fiorini più :
E chidd' anni fugjiti
S'inni so di la prima ciuintù :
Di l' etai matura
Appena n' hagjiu vistu la figura.

La vicchjiaja è vinuta
Candu mi figuràa più piccinnu ;

Drummitu era e mi sciuta,
Gridendi, gjià se' vecchjiu, e senza sinnu,
Mallugratu hai l' anni
In middi palgidizj, in midd' inganni.

Appena mi dispeltu
Attindendi a l' avvisu, a lu cunsiddu,
Mi cuntemplu, e avveltu
Chi socu un' altu, e nò socu più chiddu,
Isdintatu, ingrispitu,
Calvu e biancu lu capu, siccu e fritu.

Simili a l' umbra vana.
Sparisi amori e briu, e cant' haìa:
L' alligria muudana
Fugji la mè canuta cumpagnia;
E l' amori mi scaccia,
Palch' anda nudu, e timi la mè jaccia.

Più gustosa nò è
La cunversazioni e la visita;
Videndi intrà a me
Dugnunu fugji, dugnunu m' evita.
Ah! cantu e cantu ridi
Un sessu, e l'altu sempri chi mi vidi!

Valgugnosu e cunfusu
A la mè trista stanzia mi ritiru:
Di lu tempu l' abusu
Piengu senza rimediu, e suspiru.
Und' era la raxoni?
Oh chi vita! oh chi vana occupazioni!

Chi sudori multali
A lu ventu no hagjiu incumandatu,
Par acchistammi un mali
Da me par un gran be'appriziatu!

Chi peni, e chi fatichi
Premii aspittendi, ch' erani castichi!

Ah! canti splendidesi,
Benefizj, rigali, e silvitù,
E faori e finesi
Chi fesi a la matessi ingratitù!
Sendi lu gradimentu
Candu un dispettu, candu un tradimentu.

Chi rabbj, affanni, assusti!
Chi vigjilj, chi notti mal passati
In caccia di disgusti,
Da me pal piaceri immagjinati!
Cridendi, ah chi macchìni!
Ch' erani rosi li ch' erani spini!

L' inganni e vanitai
M' hani lu meddu tempu fraudatu,
Senza cunniscì mai
Un be', chi veldaderu sia statu.
Lu disingannu è gjuntu
Ogji, chi socu jà mezzu difuntu.

Li mè dillitti so
Assai più. Chi focciu eddunca abali?
Disispirammi nò
Contra drittu divinu, e naturali.
A lu rimediu aspiru,
Chi possu haellu sempri, chi rispiru.

In lu Celi un Patronu
Hagjiu, unu Re, un Rabbu, un bon' amicu,
Ch'è prontu a lu paldonu,
Sendi offesu, e taldiu a lu casticu;
E abbraccia indulgenti
A cà detesta lì sò mancamenti.

L' osselvà, ch' in lu mundu
Cuntentu nò si dà chi satisfaci,
Un dulori prufundu
Di tanti affetti indigni haè mi faci,
E cussì voddu a Dèu
Cunsagrà chistu brei tempu meu.

Li dì, l'ori, e l' istanti
Chi vii possu; cun sinzeru amori
Offeru a chist' Amanti,
Chi da l'omu nò vò sinnò lu cori;
E si l'ha indivisu
Faci pruà in tarra un Paradisu.

---

MÊME SUJET.

Palchi no torri, dì, tempu passatu?
Palchi no torri, dì, tempu paldutu?

---

Torra alta volta, torra a fatti meu
Tempu impultanti, tempu priziosu,
Tempu, chi vali tantu cant' è Deu
Par un cori ben fattu e viltuosu.
Troppu a distempu, tempu caru, arreu
A cunnisciti, oh pesu aguniosu!
Cantu utilosu mi saristi statu,
Tempu, haenditi a tempu cunnisciutu!

Tempu, ch' in un cuntinu muimentu
Poni tutta la tò stabilitai,
Chi la tò chietù, lu tò assentu

Cunsisti in nò istà chietu mai ;
Ritrozedi pal me ch' era ditentu ,
Candu passesti , da un sonnu grai :
Ah! si turrai , tempu malgastatu ,
Chi bè , chi t' haaria ripaltutu !

Tempu , chi sempri in justa prupulzioni
Di lu tò motu in gjiru andi a la sfera ,
N' hagji di me , ti precu , cumpassioni ,
Ritorrami a prinzipiu di carrera ;
Di l' anni mei l' ultima staxoni
Conveltil' alta volta in primaera.
L' essi lu ch' era a me sarà nicatu ,
Ch' insensibili tanti hani ottinutu ?

L'alburi tristu senza fiori e frondi ,
Vinendi magjiu , acchista frondi e fiori ;
A campu siccu tandu currispondi
Un beddu traciu d'allegri culori.
Supelvu salta d'invarru li spondi
Riu d'istìu poaru d' umori :
E l' anticu vigori rinuatu
Nò sarà mai in un omu canutu ?

La selpi vecchjia chidd' antichi spoddi
Lassa , e si vesti li so primi gali ;
Da li cinnari friti , in chi si scioddi ,
Chidda famosa cedda orientali
Rinasci , e tantu spiritu rigoddi ,
Ch' agili come prima batti l' ali ;
E l' animu immoltali rifulmatu
No vidarà lu sò colpu abbattutu ?

La notti è pal vinè , la dì s'imbruna
Candu lu soli mori in occidenti ;
A luci poi torra tutt' in una

Candu rinasci allegru in orienti :
E la suredda, la candida luna,
Da li mancanti torra a li criscenti :
E un omu cadenti in chiddu statu
Nò dè turrà, da undi è dicadutu ?

Tempu dispriziatu, torra abali,
Ch' hagjiu di cà sè tu cunniscimentu;
Torr' ogji chi cunnoscu cantu vali,
Chi pruarè tutt' altu trattamentu.
Ah ! d' haeti trattatu tantu mali,
No possu ditti cantu minni pentu !
Cunniscimentu, ah cantu se' taldatu!
A passi troppu lenti se' vinutu.

No timì, tempu meu, d' impliatti
In bassi e falsi immaginazioni,
In fà teli di ragni, o in chiddi fatti
Cuntrarj a lu bon sensu, a la raxoni,
In chimeri, in dillirj, in disbaratti,
Mutiì di la mè paldizioni.
N' hagji cumpassioni, tempu amatu,
D' un cori afflittu, confusu, e pintutu.

Di dugna stanti toju appruvittà
Voddu, senza passacci ora oziosa :
Nè pensu più palditti in zilibrà
Li grazii, li primori d'una rosa,
Ch' in brei in brei a cunnisci si dà
Cantu è vana, caduca, e ispinosa.
Dulurosa mimoria, ch' ispuddatu
M' hai di gusti, e di peni vistutu !

Si cominciàa ni nou a vii,
Dia usà diffarenti ecunumia :
Nè palticula mancu di la dì,

Senza implialla be', passacci dia
Chi ben pruistu, innanzi di murì,
Pa l' ultimu viagjiu mi sarìa.
Oh alligria! oh tre volti biatu,
Tempu, candu da te fussi attindutu!

---

## N° 2, PAGE 47.

### INSTABILITA' DELLA FORTUNA.

La solti chi pocu dura
Dà, e pidda lu cunsolu;
Fiacca l' ali a mezzu bolu,
E abri la sipultura.

La solti di pocu assentu
Vinci ancora li rubusti:
In lu meddu di li gusti
Miscia a li gusti lu pientu,
Mutabili che lu ventu
L'altu lu poni in bassura.

Cu' imperiu assolutu
Dà li bè, e d' iddi pria:
Vesti a unu d' alligria,
E l' altu poni di luttu
A cal' ha nudda, dà tuttu;
A cà tutt' ha, tuttu fura.

E di la solti la trassa
Assai maligna, e falza:
A cà una dì tant' alza,
In brei tempu l' abbassa;

Digitized by Google

A cà una dì ispassa,
In l' alta dà amalgura.

La solti, chi sempri è varia,
Mutabili è di rigori;
A cal' ha ogji in faori,
Dumani è tutta cuntraria;
Nò c' ha chjiodu, chi la paria,
Nè la possia fà sigura.

Variendi la fultuna,
Di mali e di be' dà palti:
Cresci, e manca in li sò qualti,
Tali e quali di la luna:
A tutti canti e cumuna,
E di pochi amica pura.

Li sò variazioni
Li polta pal dugna sfera,
Torra dugnuno a lu ch' era,
Candu in pegjiu no lu poni;
Da gusti e afflizioni;
Cà pò dì la sò figura?

La solti a cal' alza, e fala;
Dà bè, e pidda l' ampari,
Cumposta è di dui cari,
Una bona, e l' alta mala;
Si lu gustu è in la sala,
In la scala è la tristura.

---

## N° 3, PAGE 72.

Les *Rime* du docteur Jérôme Araolla furent publiées à Cagliari en 1596; le chant sur le martyre de saint Gavino avait paru à Rome dès 1682. Araolla s'est exercé aussi, mais avec moins de succès, dans la poésie italienne; il a même composé, ainsi que son compatriote et contemporain Delitala, des vers sur la mort du Tasse, qui prouvent que la Sardaigne, quoique séparée alors de l'Italie et soumise à l'Espagne, n'était point restée indifférente aux malheurs de son grand poëte. On peut juger de l'imagination et du talent pathétique d'Araolla par les deux pièces suivantes:

### LA MISERIA UMANA.

Si mi paro a mirare sos andados
Tempos, qui mi lassaint pilos de arghentu,
E sos piagheres ranchidos passados,
De sos quales su fruttu est pentimentu,
E sas offensas mias e sos peccados,
Qui committisi in su primu istamentu;
Tantu grave mi sento, e pienu vido,
Qui alzaremi de terra non confido.

Mi cobersit sos oyos de su mundu
S' iscura benda, e sa lughe solare
Non penetrait in me, postu in su fundu
De custu ansiosu, e de tempesta mare.
Giret su sole fiamigiende in tundu
Qui sos oyos mi pottat isvelare,

E segada sa benda e russu velu,
Su coro cun sos oyos alze in chelu.

Mirende in altu sa miseria mia
Connoscher potta, e pritte istetti nadu
Mi suvengiat ispissu in fantasia,
Pro qu' iste sempre alerta e isbigiadu.
Anima colligada in compagnia
De custu afflittu corpus tormentadu,
Non ti suggettet cosa infima e vile,
Essende eterna tue fatta gentile.

E si unu tempus ti pargisint bellas
Custas tragicomedias mundanales,
Inhue summersas sunt milli ribellas
Almas contra decretos çeléstiales;
Non appat in mare arena, in chelu istellas,
Nè fogias in sos tempos autunnales,
Quantu lagrimas falent dae sas mias
Lughes pro sas passadas frenesias.

Dicta, Segnore, tue; scriat sa manu,
Qui potta, discurrende sa baxesa,
Narrer, de s'infeliçe, istadu humanu,
Naschidu in piantu, allevadu in tristesa:
De mundu non ti tiret promiu vanu
Cun sa rete, qui tenet sempre tesa;
Mas aburri e disprexa, e in odiu tengias
De cuddu sas cariçias, rete, et engias.

Da cue nascher ti det terrestre humore,
Putridu istercu, rabbia e fantasìa,
Cun carnale pruritu e cun fetore
Conçetta, mostruosa e fera arpìa,
D'ogni pianta terrena inferiore
Tiranna avara, crudele et impìa,

Vasu pienu de vitios, qui transportas
Sa candida columba per vias tortas.

Piena de vermes scoria puzzulente,
Inhue la fundas s'ira e gravidade,
Erigende sa suzza impertinente
De sonnios conca piena, e vanidade?
Si d'unu fangu, naro d'unu niente
Happisti s' esser, forma e qualidade,
Et una febbre lenta, una frittura
Ti torrat a sa prima sua natura?

Limu de su pius infimu elementu,
Fragile pius de vidru, accaba e mira
De connoscher qui passas quale ventu;
E mentre tempus has, pianghe e suspira
Perplessu ingegnu, e bassu intendimentu;
Su viver qui ti restat volta, e gira
A cuddu eternu, a cuddu senza iguale,
Inhue nocher non podet temporale.

Si pilu, pritte non penseri e vogia
Mudo? miseru me! pritte non giro
Sos oyos a sa pius non virde ispogia,
E cun sensos canudos non la miro?
De sos elettos, pritte a s'alta logia
Cun affettuosu coro non aspiro?
Sbigiadi como, non sias pigru e tardu,
Prima qui subra te fergiat su dardu.

Ahimè! qui quando custa mente infioro
De milli e milli già passadas mias,
Restringhendelas posca m'adoloro,
Intesas da nessunu fantasias:
E cun lagrimas naro: afflittu coro,
Non t'abigias, qui como mi travias?

Non penes tantu, e sa memoria açega,
E dae raïghe sas reliquias sega.

Dae sa mente cançella cuddu oggettu,
Qui si l'opponit sempre; et in abstrattu
Considera in sos chelos su suggettu.
Qu'in s'alta rughe apparit su ritrattu,
Inhue consistit su veru dilettu,
Qu'ogni atteru est fastidiu, ansia e dislattu;
Inhue sumersos tottu, e inebriados
Resten sos sensos male habituados.

Sas cosas qui has passadu in tantos annos
Repiloga, e sos vanos pensamentos;
E bilanza sas penas e affannos,
Cun sos pagos piagheres e contentos:
Si contentos si chiamant sos, qui dannos
Eternos portant, eternos tormentos:
E vider des, qui de su risu e cantu
No 'nde resultat atteru que piantu.

Piagheres, nuntios de tormentu e pena,
Pius qui non lampu e tronu a sa tempesta!
O vida breve, de dolentias piena,
Qui quasi non transcendis s' ora sesta!
Nue, qui offuscas sa pagu serena
Lughe, qui sparit pius de cherva presta
In mesu de barrancos e arbustos!
Ahi vida d'amarissimos disgustos!

D'itte t'abbaglias? hue faghes designu,
Si sa vida est inçerta, e breve s'ora?
Desigiu voluntariu a mie malignu,
Qui non mi lassas di continuu ancora:
Si vivo in te, mi fatto sempre indignu
De sa çeleste patria duradora:

Resuscitit sa morta, e restet mortu
Su qui attempestat s'abba intro su portu.

Quand osi mustrat a su primu albore
Su chelu rosigïende imperladu,
Teneru e friscu apparit dogni fiore,
Cabertu de sa brina, e lentorgiadu;
Ma quando posca est su terrcnu umore
Dae s'ardore solare intro isvenadu,
Sa teneresa virde e sa friscura
Restat estinta, e sicca sa virdura.

Su simile est s'umana tibia e frale
Morte, qui chiamant vida; et apparende
Tenera e frisca da su sou nadale,
In pagos annos s'andat estinghende,
E narat cun su tempus: non fui tale,
Comente e chigia e forza andant manchende?
Quale forte mi fui, quale m'agatto,
No isco itte mi chergia, itte mi fatto.

Postu in infimu sias, o in eminente
Istadu, quantu chergias; non pro tantu
Si chietat sa nostra umana mente
Sutta su giornalieri umidu mantu;
Comune est custa chiara, et evidente
Isperientia risoluta in piantu;
E su disigiu nostru est infinitu,
Mentre si calcat sa terra d'Egittu.

Naschidos non pro istare inoghe semus;
Ma solu hamus un' aditu e passagiu,
Pro qui su coro e sa memoria alzemus
Pius altu assai de su solare ragiu;
E sas commissas culpas lagrimemus
In custu fortunosu marinagiu,

Inhue per puppa et per prua sempre s'unda
Nos combattit cun furia a dogni spunda.

Tottu est trabagliu in varios modos mistu,
Sutta una superficie de dulchura;
Vennidu s' istentadu e caru acquistu,
Si risolvit in vida de amargura.
Quantas mudansas cust' oyos hant vistu
In custa infirma e misera natura,
Inhue da milli partes restat lesa
Se volubile e vana contentesa!

Quantu in giru coberit sole e luna,
Tottu est un'aire, tottu est unu die,
E non dura in isse cosa alcuna,
Qui non si sfettit pìus que a sole nie.
Dizosu su qui morit in sa cuna
Çittadinu immortale fattu inhìe!
Inhìe, naro, inhue no hat mudanza,
Nè minimat, nè creschet s' isperanza.

Quale est su die, quale est su momentu
Chi appas passadu in paghe et in reposu,
Qui non fettit alcunu movimentu
S'indiçente disigiu cudisiosu?
Como in accumulare oro et arghentu,
Pretender posca unu pìus logu honrosu.
Ti punghet avaritia, e passione
Ti dat invidia piena de ambitione.

Dimandalu ad Acàn qui lapidadu
Dae pobulu fuit, et Naboth mortu,
E de lepra Giesi atormentadu,
E cuddu qui basait a Cristu in s'ortu:
S' unu e s' attern d'issos in peccadu
De s'avariçia, navighende in portu

De perditione andain sutta su monte,
Intro s'iscura barca de Caronte.

Ti passant milli intrigos in sa mente,
Milli designos fagnes a dogni ora,
E de morrer non pensas mai niente,
Qu'est intro quando pìus la tenes fora;
Nessuna cosa est certa, e sussistente.
Or, si gasi est, infunde e discolora
De lagrimas su visu, e in altu attende
E mira su qui ses, pensa et comprende.

Promittit meda, e pagu dat su mundu,
E su chi dat est breve, e transitoriu:
E su die qui ti tenet pìus giocundu,
Est signale d'affligerti notoriu.
Alza daè custu baratru profundu,
Dac custu d'ansias veru purgatoriu
Sa fronte, e non li dias creditu algunu,
Nè chergias vesu sou biancu, nè brunu.

Si, pro una sola volta una mentida
Narrer, s'hominc est ruttu de opinione,
Nè veridade pìus l'est admittida
In sa solita sua conversatione;
Or, quanto pìus det esser abborrida
Sa faula de su mundu e traitione,
Qui ogni ora las vidìmus e palpamus,
E puru fide e creditu lis damus?

Quale solet sa màmma ferizosa,
Ch'ogni ora in sinu tenet su pizzinnu
Pro tirarclu à se, como una cosa
Li dat, posca un' abrazzu cun chirchinnu:
Gasi custa Sirena venenosa,
Qui cun terminos suos, discursu e sinnu

Nos furat, et nos tirat cun su cantu
A vida voluttosa, a eternu piantu.

E nos ingannat gasi, et nos aggirat
Cun sas falsas promissas mentirosas :
E como in altu, e como in bassu tirat
Sas isperansas nostras cudisiosas.
Pro issas unu pianghet et suspirat,
S'atteru riet, e si mudant sas cosas;
E su qui fuit in sa roda de altesa
Lu vides in miseria, et in baxesa.

Hoe lu vides riccu et opulente
Dae s'umanu giuditiu respettadu ;
Cras s'offiat su contrariu a su ponente,
E restat solu, frittu, et ispogiadu.
Heimè! qui visi innantis de Clemente
A su frade d'Urbano in aria alzadu,
E in fra deghe dies morte e fortuna
Lu lanzaint dae su chirchu de sa luna.

Si lu vides, lu toccas, e ispermentas
Qu'est ingannosu, falsu e mentideri
E pr'itte attesu d'isse non ti assentas,
E non lu tengias pìus pro consigieri,
A sas lusingas suas pìus non consentas,
Qu'est attrattivu, e dottu baciglieri :
Dali repulsa tanta, et siat tale,
Qu'in chelu vivas, sende in su mortale.

Ma propostu ch'appas ogn'intentu,
E ti conçedat quantu podet dare,
E lu gosares annos pìus de chentu,
Tottu hat a preterire, hat a mancare :
Qui siat istada un'ora, unu momentu
T'hat como parrer; or cominza a dare

In su contu, e considera qu'est vida.
Non tantu prestu nada, qu'est finida.

Est in arbitriu de su prestadore,
Segundu si çivile e sacru testu,
D'ispettare, o d'exiger cun rigore
Su simple e voluntariu fattu imprestu;
Gasi propriu cun nois s'altu Motore
De su depidu impostu, o tardu o prestu
Queret qui paghet s'homine mortale,
Pro s'obbligu cumplire naturale.

Itte est de cudda imperiale Augusta,
A sa quale propitia ogni pianeda.
De sa triunfante Roma alta vetusta
Istetit d'annos giru e lustros meda?
E de sa Grega, e Trojana venusta
Prole, qui pr'issas sa figia de Leda
Naschisit male; nara, inhue sunt como?
Piüer sos corpos, rutta ogni alta domo.

E s'atteros ti daint coro e consensos,
Pensende perpetuaresi in sa terra,
A sas curtas richesas; a sos sensos,
Qui de continuu a s'alma faghent gherra;
Sas vivandas, hue sunt? hue sos immensos
Aparizos? or como, istringhe e afferra,
Sardanapalu; e tue, iugordu Epulone
Cun Aletto, Megera, e Tisifone.

S' ogni naschida pianta, ogni mortale
Su tempus cun silentiu andat tagliende,
E non contentu de su naturale
S'atter viver segundu andat cassende,
A s' istabile, firmu, a cuddu tale,
Qui cantu pius su sole andat voltende,

Tantu pius s'eternigiat : inie tenta,
Lassende s' umbra, a pienu esser contenta.

Taglia sa testa de cust'idra aïrada,
Qui non germinen pius d'issos sos figios,
Pro qui viver ti pottas discansada
Trasportada dae tantos contivigios :
Serra pro sempre, serralis s'intrada
Qui sempre novas magnas, e disigios,
Non pro salude tua, ti portant pienos
D'angustias, de trabaglios, e venenos.

Spogiati de su tottu, alma dolente,
De custas momentaneas, transitorias,
Pro qui non ch'hamus cosa permanente,
Qui currentes sunt tottu, e viatorias :
S'ispirtu eleva in altu, alza sa mente
A çelestes grandesas, a sas glorias
Eternas, qui, observende sos mandatos
S'acquistant, tantu justamente fattos.

Sos oyos pone in altu tantu fissos,
Lassende a parte ogni terrena cura,
Qui non ti pottan mai custos ecclissos
Torrare ti sa lughe, notte iscura :
De males infinitos sunt abissos,
Si bene in apparentia dant chiarura,
In custa Babilonica persone
Sutta s'istella armada de Orione.

Regordadi qui prestu has a partire
De custa gabbia inhue ses presonera,
E sa partida non podes ischire
Quando det esser, nè d'itte manera;
Retirare non podes, nè fuire :
Curzu est su die, vennida est sa sera,

Qui dat inditiu manifestu e chiaru
Qui ses aprope a su transitu amaru.

Ahi, dubbiosu passu, inhue suspiro
Quando in te passat s'agru pensamentu,
Qui tremo tottu, e cun megus m'aïro
Qui fundai s'isperanza in fumu e ventu!
Quantu in su mundu sento, gusto, e miro
Passione est tottu, amargura e istentu,
Qui m'inbiancant su pilu, e inscripant custa
Cara, de caldas lagrimas infusta!

Memoria, de memorias sa pius trista,
Die sa pius terribile e tremenda,
Qui nos privat d'intender e de vista,
E tempus non conçedit pius de emenda!
Anima incarçerada chimerista,
Previde a sa giornada tantu horrenda:
Sos inimigos tres conculca e atterra,
E vinchidora restes de sa gherra.

Mas pro qui sola non podes, mischina,
Alzaredì, prostrada tempus tantu,
Senza favore e gratia alta divina,
Si bene est tardu, cominza su piantu,
Cun lagrimas invoca sa Reina
D'istellas adornada e testa e mantu,
Mamma de cuddu Re, qui custa mole
Regit, e dat virtude a luno e sole.

Interçessora de sos peccadores,
Veru recursu e fonte de piedade,
Unica rosa in mesu de sos fiores,
Sacrariu eternu, exemplu d'honestade,
Penetren custos tantos milos clamores
Fin'a su tronu, inhue, cun magestade,

T'istas ogni ora in sa divina mente,
E vides su passadu, e su presente.

Interçede pro me, dulche Maria,
Cun s'altu Re de gloria, figiu amadu,
Qui cun su mesu tou clemente, e pia
S'intègret tottu in isse custu fiadu;
Ardat su coro, ardat s'anima mia
Pìus qui no ardisit Paulu in bonu istadu;
E gasi ardende, gose in ogni logu
Pìus, qui non Salamandra in vivu fogu.

De sas terrenas privami passiones,
Qu'in s'animu sentisi, e pìus non senta;
E sas discordinadas affetiones
Dae custu coro de su tottu absenta,
Solu in cuddas divinas perfetiones
Istet posta cust'alma sempre intenta:
Equale fiamma est in torza allumada,
Volet in altu s'alma inamorada.

Solu pro te m'istime, e pro te caru
Mi tengia, e in su restu pìus non viva;
Leve su pesu, e dulche fele amaru
Mi siat, e piana ogni muntagna altiva,
Senta su gosu, sutta cussu amparu
Qui sentit s'alma de su mundu ischiva,
E si condenset totta, e totta unida
Restet cun tegus coro, anima, e vida.

In s'amadu transformetsi s'amante,
E in me morgia, in te viva, Segnore:
Rumpasi custu coro de diamante,
E si nudrat in fiamma et in fervore;
E de su viver sou pagu restante
Curgiat in piangher su passadu errore;

E sos colpos evite aspros, mortales
De sos tres inimigos capitales.

E sos debiles mios dà fortalesa,
Ischire subra humanu a sos ingannos,
E de su mundu a sa continua offesa,
Qui m'hant causadu lagrimosos dannos,
Riescat vittoriosa custa impresa,
Qui non mi veste pìus de viles pannos,
Ma forte, astutu, et inoffensu reste,
E a sas furias suas vinca, et atteste.

Inhue, Segnore, tue non ses, non sia,
Dae te dependat ogni cherrer meu;
Solu fattore de cust' alma mia,
A te si rendit, trinu e unu Deu,
Cun su solitu amore e cortesia
Aççettala, qui portat unu arreu
D' humile piantu e disfrassadu coro,
E eo terra, cun issa peno e ploro.

Unu patiente Job, non già Golias;
Nè su miseru Aman tesu e corcadu,
Nè s'atteru, qui andait pro cussas vias,
Nicanore superbu disgratiadu,
Differente de cuddos, sian sas mias,
E cun differente abidu humiliadu;
Feten simile a Pedru custos oyos,
D'amarissimas abbas lorgos poyos.

Finat su cursu meu, finat sa piatta
De cust'aspra malitia trabagliosa;
E'nnantis de finire sa combatta,
Finat pro me de su mundu ogni cosa;
In vivissimas lagrimas m'isfatta,
Mi siat sa vida infesta et odiosa

In custu exiliu breve ; e pro me largu,
Punta de unu mortiferu letargu.

Quantu in su mundu vida , e quantu senta
Mi siat in odiu : e custa megius parte
Tentet sa fuga pìus curiosa e lenta ,
Qui non solet su fulgure de Marte.
E posta in tumba custa isterrimenta
Caduca , fatta cun mirabil' arte ,
S'unu conversu in piüer, mortale velu ,
S'attera pro pietade andet in chelu.

Viagiu est custu , e fortunadu quie
Caminat pro caminu de drittura ,
E finit sa carrera intro su die ,
Innantis qui lu inumbret notte iscura :
Si conçedat, Segnore , prego , a mie
Servende custa humana ligadura ;
De tenebras non siat ora , nè puntu ,
Mas morgia in lughe , e a sa rughe giuntu.

---

## VISIONE

### ARAOLLA E GAVINO SAMBIGUCCI.

*A.* Dulche , amara memoria de giornadas
Fuggitivas cun doppia pena mia ,
Qui quanto pìus l' istringo sunt passadas !

Viver istraccu , de su chi solìa
Già m'has mudadu ; e bois , currentes annos ,
De virde aranzu una pallida olìa :

Digitized by Google

Itte mudansa faghent, itte dannos
In su currer que caddos isfrenados,
Qui nos mudant natura, chia, e pannos:

E cun su cursu insoro sepultados
De Cesare, e de Pedru successores,
Et milli atteros prinçipes notados!

Inhue sunt sas grandesas, sos honores?
Sutta una pedra fritta, e sa memoria
Cun issos morta, e ghirlandas e fiores.

Non lis reparat sa tessida historia
De sos heroicos gestos, qui voltende
Annichilat su nomen e sa gloria.

E quando in custu so considerende
M' affligit su passadu, e su futuru
Ansias mi dat, qui m' isto consumende.

Un affannadu, tempestosu, iscuru
Die est su viver nostru, e lu bramamus,
Pro qui su fine nos pargiat pius duru.

E da cue naschit qui non alcansamus;
Sa vista est curta, e bassu est s' intellettu,
Solu su qui est de terra penetramus.

Aberi custo coro, et ogni affettu
De cuddu pongia in te, chiaru immortale
Fattore meu, solu unicu e perfettu!

E mentre est cinta de custu mortale
Vestidu s'alma nobile e gentile,
Fatta, casi per gratia, a su fattore iguale,

Permitte, qui de custu bassu e vile
Terrestre limu, de isse attesu tantu
Viva, pius qui non restat Gange a Tile.

Digitized by Google

E custa pinna in dolorosu cantu
A tie consacre, et custos oyos mios
Fettansi duas funtanas de aspru piantu.

Dae segus giro a sos tantos disvìos
S' oyu mentale, e vido pensamentos
A sa salude mia sempre restìos.

Inhue faghent continuos apposentos
Vanidade, suberbia, et ambitione,
Creschendelis pius esca e nudrimentos.

E postu in custa rughe e passione
Sento una voghe suspirosa e bassa,
Qui mi pongisit tottu in confusione. —

*G.* Narandemi cun piantu : — Amigu lassà
S' Iscrìer a parte, e custa cumpagnia
De s' ispogia mortale priva e cassa.

Si ti sovvenit, mira in fantasia,
De custos qui umbra e terra sunt istados,
Et eo cun issos quale fui, e sia ;

Si non si torrant tottu ismentigados
De su pianeda gìa sos tantos giros,
Et in Lete sos labios sunt bagnados. —

*A.* Su coro prorumpisit in suspiros,
Qui accesint s' aire, et eo mesu atronadu,
E de piantu bagna ; pinna e pabiros.

Custu istolu de gente congregadu
Non conosco, li nai, nè per lettura,
Nè d'haver mai cun issos conversadu. —

*G.* Misera veramente sa natura
Humana, qui cun tanta brevidade
Morit cun issa e nomen e fattura !

Recordati de cudda prima edade,
De cudda, naro, prima qui fetisti
Cun Pindo et Elicona s'amistade:

S' in custu tempus, narami, si happisti
Amigu algunu, qui sa pinna in manu
Ti posit, per hue fama ti achiristi.

Sa barba hirsuda, e testa, e tottu canu
Ti vido como, e ignoras a mié?
Ahi mundu transitoriu çegu, e vanu! —

*A*. Restai pius biancu e frittu de sa nie,
Quando per circunloquiu già compresi,
Signalendemi quasi e annu e die.

O quantas voltas cun tegus trattesi,
Anima dotta, e m'inde aproffetai
Des sas cosas altissimas qu'intesi!

Posca, non senza lagrimas, li nai:
Felice tue, qui ses foras d'istentu,
De custas undas qui non passant mai;

Qui tottu est aire, et umbra, e femu, e ventu,
Nè dilettu non hat, nè durat mancu,
E quie pius v'istat, pius sentit tormentu.

Un parosismu breve, un' ahi de fiancu,
Comente l'ischis Fisicu sottile,
Atterrat custu bustu esangue e biancu.

Ahi cruda morte! cun sa manu hostile
Truncasti custa pianta, et in su chelu
D'atteru s'adornait riccu monile!

Qui si tardàat in terra cuddu velu,
Sas oberas excelsas de Gavinu
Viver sempre deviant a caldu e a gelu.

Ma cuddu impenetrabile divinu
Giuditiu no lu cherfit, pro adornare
Sos chelos de unu novu Serafinu.

Non t' ippi como cherrer tediu dare,
Nas narami, ti prego, in cortesia,
Senza fagher de piantu largu mare;

Quale est custa lugubre compagnia,
Qui cun tantu silentiu e passu tesu
Cun tegus vido in sa matessi via?

Lu visi postu in se tottu suspesu
Quale homine qui tengiat in sa mente
De narrer medá, e s'organu hat offesu. —

*G.* A su fine mi nait : — custa est sa gente,
Qui de s'abba Castilia in s'altu monte
Unu tempus gustait cum vogia ardente.

Su primu est don Juan d'Elda su Conte,
Qui sa columba sua cun pinnas d'oro
Volait fin'a su babu de Fetonte.

E de sas pinnas suas riccu tesoro
Lassait in custa macchina mundana,
Et iscu qui t'aimait de veru coro.

E cuddu qui hat sa testa, et barba cana,
Qui vides tantu istare impenseridu,
Fortuna tormentendelu inhumana,

Cust'est s'amigu nostru, su cherfidu
De Vidini Girone, qui vivende
Fiorire diat su Tataresu nidu.

S'atteru qui sa serra istat calende
Cum passu grave, e cun sa fronte altera
Sas fallibiles cosas dispretiende,

Qui morsit in sa megius primavera,
De Figo est su Simone, e Suzzarellu
Lughe alta de sar Turres e lumera.

Quantu sas doighi figias de Rosellu,
Qui dulchemente pianghen a dogn' ora
E de su piantu insoro restat bellu,

Hint com'esser de fama pius ancora,
Si de Sugner cuddu ingegnu limadu,
Non s' esseret partidu a sa aurora!

Mira s'atteru posca a su costadu,
Pallidu in visu, e venner mesu afflittu
Qu' adversa sorte happisit sempre e fadu.

Custu est cuddu prudente de Bellitu,
Qui vivende deviat pius exaltare
Su monte postu infra s'istagnu e litu.

Ultimu est cuddu qui vides andare
Straccu de viver in sa pius fiorida
Edade qui si pottat desigiare;

Su chi cun tegus unu lustru in vida
Fettit in sas collinas, e muntagnas
De sa gente superba, altera, infide.

*A.* Mi commovisit tottu sas intragnas,
Intesu custu, d'una teneresa,
Qui duplicait in me penas istragnas.

Dunca cust' est, li nai, cudda cortesa
Pianta nobilitada dae natura,
D'unu letargu innantis tempus lesa? —

*G.* Cust' est mi nait, sa propria. — Ahi sorte dura.
Pritte ispiantastis in su meggius fiore,
Qui fruttu promctiat, tanta virdura!

Cust'est de Giagarazzu su dottore
S'acutu ingegnu in Arnu e in Sardigna,
Inhue mustrait ischire, arte e valore.

Ma no querfisit no stella maligna
Lassarela fra nois in custa prole,
Parendeli qui fuit d'inoghe indigna.

Già vido a pagu a pagu qui su sole
Sas duas passat colunnas caminende,
Inhue m'est forza qui ti lasse, e vole.

E pustis vido qui andas compassende
Su tempus breve, ladru e fuggitivu,
Cun su quale ogni cosa andat manchende;

Mentre non ses de su vitale privu
Nodu, lassá de te qualchi memoria,
Qui sende morta ti reputen vivu. —

*A.* Si cun su giru d'annos ogn'istoria
Venit a preterire, or pr' itte in vanu
Cheres qu'istente in cosa transitoria?

Navigu a vela tesa in s'Oceanu,
E, a su contu meu, non est attesu
Su portu, qui scobergio andende pianu.

De su viagiu meu plus de su mesu
Happo già fattu, e su pagu restante
Ispender chergio in cuddu qui happo offesu,

Si fin'a como andai cegu et errante.

---

Araolla sut aussi passer des idées religieuses à la satire des vices et des travers de son temps, ainsi qu'on le voit par ces deux épîtres au vice-roi, comte d'Elda, et à D. Antoine Camos, lorsqu'il prit l'habit religieux :

## RIPOSTA

### AD UNA LETTERA DEL CONTE D'ELDA

### D. GIOVANNI COLOMA.

Algunas voltas m'isto imaginende
Su currer nostru, e vida variada,
Qu'in issos s'intellettu ando perdende :

Qui vido hoe una frisca e colorada,
Que rosa quando inspirat su ponente,
Cara, e la vido cras sicca e rugada.

E vido atteru posca incontinente
Abbrazzaresi in chelu cun sa luna,
Dae poveru, mendigu, et impotente.

Et atter qui stetisit in sa cuna
De finissimas sedas amantadu,
Creschidu posca senza cosa alguna.

S' atteru vido in baxa gente nadu,
Dae sos pianedas tantu favoridu,
Qu'in unu instante videtsi inalzadu.

Et unu, qui sos ossos hat finidu
In voltare quadernos e pabiros,
Sa fortuna tenendelu affligidu.

O quantos pregiuditios, quantos tiros
Faghes senza giustitia, ahi dura, ingrata
Fortuna, qui nos nudris in suspiros!

O quantu megius fuit de matta in matta
Viver contentu in cudda edade d'oro
Senza timer fortuna o cruda, o grata!

Contentos si vivìant s'alma e su coro,
Privos d' ogni fastidiu, e rodimentu,
D' ambitiosu gradu, e de tesoro.

De pannos sa finesa, oro, et arghentu
In istima non fuint, ma sa puresa,
Qu'a sas almas gentiles dat contentu.

Incognitos s' inganno, e sa doblesa,
E custa roba, qui chiamant fortuna,
Dae tottus fuit lanzada e vilipesa.

Naschisit posca sa folsa importuna
Sorre, congiunta de s' adulatione,
De foras tottu bianca, et intro bruna:

E fettit in sas almas commistione
De varias attendentias ambitiosas,
Cun duas caras naschende una persone.

A s' ora cominzaint, in sas ansiosas
Undas de custu viver transitoriu,
Custas praticas dulches venenosas.

A s' ora sì formait contradittoriu
Giuditiu infra sa gente, e cun rapina
Chirchende su qui d'atter fuit notoriu.

A s' ora sa malitia vulperina,
Reçettaculu firmu et apposentu
Happisit in sa terra, e sa marina.

Digitized by Google

Dae s' ora cominzait s'intendimentu
De s'homine mortale a trampigiare,
Apparende su falsu in modos chentu.

Dae s' ora si currisit custu mare,
Qui currimus cun tantos pensamentos,
Qu'unu suspiru det tottu accabare.

Dae s' ora sos qui vivent pius intentos
A sa malitia, parent exaltados,
Favorendelis sempre e mare e ventos.

E cuddos qui devotos sunt istados
De sas sagradas musas saboridas,
Los vido sempre viver disgradiados.

O sacru, santu coro! almas cherfidas!
Sos qui merexint altu, in baxas çellas
Vivent cun tantas ansias doloridas.

Vido sempre sos chelos, et istellas
Cun su continuu motu esser contrarias
A sas figias d'Apollo tantu bellas;

Senza sas quales cosas tantu varias
Ignotas hint com'esser çertamente,
Sende a sa vida humana neçessarias.

Tentu est su pius grosseri, pius prudenti
In custa baxa macchina mundana,
Inhue non qu'hamos cosa permanente.

S' ogni cosa a su fine est tottu vana,
E custas momentaneas allegrias
Volan pius qu'in sas aëres tramuntana,

Excellente Segnore, in custas mias
Giornadas, qu'happo a viver trabagliosas,
Viver chergio fuende fantasias:

E de custas mundanas baxas cosas
Disperare non chergio, nè firmesa
Ponnervi tantu, qui siant vergongiosas.

Solu pregu fortuna qui cortesa
Mi si dimustret fantu, qui finire
Potta sa bella e cominzada impresa.

Qui summa gloria m' est su vos servire,
Et in su restu curgiant sorte e fadu,
Qui su viver antigu appo a seghire.

A su viver de comu artifitiadu
Non fui bonu, nè so, già lu confesso;
Mas quale so, e fui, il so criadu,

Basende sas illustres manos, cesso.

---

## EPISTOLA

### A D. ANTONIO CAMOS

### CHE SI RENDE IN RELIGIONE.

Heris notte passada mi sentisi,
Frai D. Anton, postu in una pelea,
Qui de sas doighi, un' ora non dormisi.

E fui, qui una ab antico unfiada, e rea
De quantu male naschit mi assaltait,
E si dipinsit bella, essendo fea.

Ma su qui in parte tengio mi agiuait,
Istetit su dilucidu intervallu,
Qui s'Altissimu in custu mi donait,

Qui a custa pesti iniqua, duru callu
Sempre in su coro fetti, e lu bardai,
Pìus que da pedra ispinta intro metallu:

E larga intrada a sa rexone dai,
Qui sfettit sos contrarios argumentos,
Pìus qui non sole a nie, e sussegai

Sos tumidos et altos pensamentos.
In un' ora, cun tela de aragnina,
M'alzaint in sos çelestes movimentos,

Exclusos de cust' anima mischina:
Connoschisi esser veniu, umbra, e lentorc,
E ponner s' alma in eterna ruina.

O graçia non connoschida, o magiore
Pìus de ogni attera hat cuddu qui vivende,
Non l'istimulat mai mundanu honore!

O cun quantu discansu andat passende
Cust' istentosu, e breve marinagiu
Cuddu, qui custa peste andat fuende!

O quantu per contrariu su viagiu
L' est duru, et affannadu a s' ambitiosu
Qui pretendet de sole su ragiu!

O verme pìus d'ogni atter trabagliosu
Qui desossegas sempre s' intellettu,
De discansu inimigu e de reposu!

O tarlu qui consumas su suggettu,
Inhue ses postu, e non li das alenu
De vider, nen gustare mai dilettu!

O desigiu qui mai t' agattas pienu,
Qui portas in totale perditione
A su qui de guiditiu est fattu angenu!

E custa cottidiana compuntione,
Naschida de su nostru pagu ischire,
Usada sensa terminu e rexone,

Nos faguct de continu consumire
Cun prepostas mentales gresumtuosas,
De non cherrer primadu acconsentire;

Dendesi a intender qui cun sambinosas
Feridas, sa militia hat conquistadu
In sas guerras de Frisia trabagliosas;

E qui per conseguente solu honradu
Det esser pìus d' ogui attera persone,
Et antepostu a tottu e çelebradu.

E da cue naschit s'attera passione,
S'istat in chexia, o andat in fileras
Esser su primu, e tenner su cabone.

E s'andat pro sas piatas e carreras,
Queret qui il connoschant vassallagiu
Cun modo imperiosos, e maneras.

Su dic de festa chitto andat su pagiu
A vider si su logu est occupadu
De gente de su logu, o de passagiu.

E s'atter competente qui siat dadu,
In su matessu humore, possesoriu
Tengiat de cuddu logu passionadu:

S' iguale non li paret, monitoriu
Si faghet fagher da calqui aderente
Cun destru modu, qui li siat notoriu.

E non parat in custu s' açcidente
De su modernu cavaglieri unfiadu,
Privu d' ogni discursu çertamente,

Qu' ancora qu' inde siat penetensiadu
De su ardire inhonestu a sa palesa
Da qualqui grave giughe tituladu,

Pro cussu non si lassat de s' impresa,
Mas quantu pìus in dies andat crescheude,
Creschet pius sa superbia a sa fiachesa:

E su matessi humore andat ponende
A sa mugere propria retirada,
Qui stet in sa fenestra melindrende;

Et issa qui se videt sullevada,
Essende sa matessi vanidade,
La vides totta altera, et intonada.

Happida in primis custa libertade,
Dimandat posca ataviu conveniente,
Sumptuosu a s' esser sou e calidade;

Et isse quantu podet riocamente
Li faghet sa faldiglia, e su giuppone
Cun tuttu s'aççessòriu requirente.

Eccola posca in pretentione
De tenner su pìus logu prinçipale,
Quando s' agattat in conversatione:

E s'in cuddu consortiu est dogni tale
Qu' happat pìus de fortuna, e gentilesa
Presumit s'ambitiosa esserli iguale.

E da cue nasquit s'attera pretesa
D' esser portada dae sos duos villanos
De reposu in cadrea cun pìus despesa.

E fatta possesora de sos vanos
Penseris, qui li posit su maridu,
Ecco sa briga in domo, ecco a sas manos

Dapusti s' unu, e s' atteru vestidu
Queret a competentia, e custa usansa
Durat fin' a qui siat destruïdu.

Ogni die in piaghere, in ballu, in dansa
Queret istare, e in domo s' arguginu
Faghet da sas pignoras ordinansa.

Multas voltas pro falta de quattrinu
Degnant sas vigilias non mandadas
Dae su curadu in su templu divinu.

Vendidas a su fine, o impignoradas
Sas vestes, e su pagu de s' arghentu,
Cominzant posca a fagher retiradas;

E comparit su biancu vestimentu
Cun su largu ceruleu scapulare,
A custa infirmidade propriu unguentu.

Si li dimandas cuddu ispirituale
Habidu pr' itte portat, si est votada,
Respondet issa, pro unu grave male,

Qu'happisit quando stetit cojuada;
Infirmidade custa veramente
De vogias indeçentes generada.

Gasi de custu mare sa currente
Cun fluxos, e refluxos affannados
Curent desossegados de sa mente.

Non solamente in custos coyuados
Regnat custa pestifera ambitione,
Mas in algunos fintos sunt acuados;

Qui sutta santidade, e devotione
Portant de custa peste s'alma piena,
Pius qui non de venenu s' iscorpione.

Istrittas ambas palas, e selena
Fin' a sos chigios cun sa tiagiola
Ligada andat qui paret Santa Elena.

E pretendet qui vivat issa sola
Sensa peccadu, e qu' istet in puresa,
E su verme la girat pius de mola.

In custas tales regnat sa finesa
De custu male tantu trabagliosu
Sutta su visu smortu, e pallidesa.

O, si esseres in custu curiosu,
E intro e foras bene las mirares
E fagheres discursu giuditiosu;

Unas proprias santicas de pajares
T'hint como parrer, sensa errare niente:
Venende, naro, a sas particolares

Lasso s'attera parte remanente;
Qui divertida mi est sa fantasia,
Pro qui m'occurrit atteru in sa mente.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

O figia de ambitione, vanagloria,
Qui cun ansias continuas nos martellas
Custa vida mundana transitoria!

O incurabile sutta sas istellas
Male, qu' intro su coro pius trabagliu
Porgis, que a navigantes sas procellas!

O in bella forma venenosu intagliu,
Qui affanas de continu a circustantes,
Pius de su fiadu a quie non gustat d' agliu.

O quanto pius contentos sos distantes
Vivent de custas ansias rodidoras,
Qui sos homines faghent incostantes.

Dizosu est solu cuddu, qui sas horas
Passat girende, s'annu, non tenende
Contu de mundu, e cosas venidoras.

E qui sa curta vida compassende,
Andat d' ogni contrastu dispogiada,
S' attera larga, e vera procurende.

E custa falsa erronea imaginada;
Qui de nois concepimus opinione,
La tenet de su totu israïgada.

Feliçe tue, si pura devotione,
Comente est da presumer, ti hat tiradu,
A custa mendicante Religione.

Inhue vives allegru, e consoladu
Sutta de una corria, capuzu e mantu,
Pius qu' atter in sas sedas regaladu.

Sas promissas mundanas, e s' ispantu
Igualmente las tenes in estima,
Quale su surdu s' artigianu cantu.

Dizosu tue, qu'in sa çeleste çima
Tenes postu su coro, e sos intentos
Non rodendedì pius cnst'aspra lima.

E de custos terrenos pensamentos
Caminas sempre attesu, e divertidu,
Foras d' angustias tantos e istentos:

A su sempre, e su eternu, a su infinidu
S' oyu tenende ogni ora, inhue fortuna
Nocher, nè temporale mai sest vidu.

Non sentis qui ti premat cosa alcuna,
Mortu qui stetit su camaleonte,
D' inquieta vida causa et importuna.

Per asprissimas vias a s' altu monte
S' ascendit, da hue risit su inexpertu
Figiu d'Apollo, giuvenu Fetonte.

E comente eligidu has su pius certu
Viver, de vida cun perseveransa,
Pervengias a gosare cuddu mertu,

Qu' ogni anima fidele hat isperansa.

---

N° 4, PAGE 204.

Sempre mi torna in mente, quel memorabile giorno, quando nell'atto istesso che appariva minacciosa sull'alto la formidabil oste nemica, dirizzando le audaci prore contro queste mal difese arene, quivi con religiosa pompa fra il suono degl' inni e cantici devoti, cui faceva eco uno stuolo di non esperti guerrieri, e turba immensa di popolo riverente e pio, fù scorto fin sugli ultimi ripari il maestoso Simulacro del Santo. Era sereno il cielo, e scintillava il sole d'una luce più pura, foriera della nostra vicina liberazione. Non mai, come in quel dì, comparve così grande Efisio agli occhi miei. Nell' avvicinarsi alla sponda, vedeasi sullo sculto viso balenare un non sò che di divino, e già l'invitto martire sembrava trionfar sin d'allora delle baldanzone antenne. Trionfò egli infatti, e le numerose schiere disperse, le abbandonate insegne e bandiere, e le superbe navi rovesciate sul lido ne fan chiara e solenne testimonianza. Altri fidarono nel potere delle armi, e

furono vinti : no fidammo nel braccio del Dio degli eserciti, avvalorati dalla protezione di Efisio, e vincemmo. *Hi in curribus, et hi in equis, nos autem in nomine Dei nostri : ipsi ceciderunt, nos autem surreximus, et erecti sumus.* Cagliari avventurosa, città inaffiata col sangue di tanti martiri, ma che sovra ogni altro a ragione superba ten vai di quello di Efisio, fatti pur cuore, e confida. Egli che nelle impresse più dubbie, e nei più perigliosi cimenti fù non solo tuo protettore, ma fedele amico e compagno, egli ti trarrà salva d'ogni altra sciagura che ti sovrasti. Se forse è scritto nel cielo, che giorni più foschi e sanguigni sorgano ad ingombrare il nostro orizzonte, la fede, la fede sola a te trasmessa da lui in retagio ti sarà scorta e difesa : cinto di questo adamantino usbergo, o popolo antico nella profession del Vangelo, potrai respingere i dardi micidiali d' Averno. *Accipite armaturam Dei ut possitis resistere in die malo.*

---

## N° 5, PAGE 205.

### L'ESISTENZA DI DIO.

### ODE.

Cantus bortas in mei considerendi
Bandu, comenti mai s'humanu coru
Si pozzat induressiri, e no intendi
Sa menti prus, in su linguaggiu inzoru
E su Celu, e sa Terra celebrendi
Unu giustu, terribili
Summu Enti incumprensibili,

Chi cun su brazzu suu de Onnipotenzia
A su nienti hat donau varia existenzia.

Intendu su Profeta coronau
Avvertimi, chi s'impiu, s' insipienti
Non s'est, nò persuadiu, ma in coru hat nau,
Chi falsa est s' existenzia de cudd'Enti,
Chi tantis claras provas hat lassau
De infinita, immancabili,
Existenzia immutabili,
Cantus cosas existint in unìa
Multiformi, ammirabili armonia.

Mira su celu candu luminosu
Si sullevat su soli de orienti,
O est de s'Empireu a mesu, o magestosu
Indorat cum is rajus s'occidenti;
Mira s' umidu mantu tenebrosu
Sa notti in s' aria stendiri,
Mira sa luna splendiri
De stellas coronada, e appustis nara,
Chi sa manu de Deus no apparit clara.

Sa Terra? ah! dognia planta, dognia flori,
Dognia animali, dognia monti, e planu,
Is perdas, is arrius de unu Criadori
Tenint imprimia in sei clara sa manu.
Su mari? issu in sa calma, issu in furori
Attestat cudd' altissimu,
Poderi divinissimu,
Chi incadenai ddu scit, o vïolentus
Spingit in issu a gherra orrenda is bentus.

Ma a Tui de cussa manu poderosa
S'opera prus insigni, sa prus bella,
Sa corporea struttura portentosa,

Cuss' anima no annunziat cali stella
Ti riffiettit sa luxi prodigiosa
Chi donau t' hat sa scienzia
De sa propria existenzia,
O chi su Deus pozzessis adorai
Chi un imagini sua boffiu hat formai?

De sa sorti cali est su predilettu.
Chi de is favoris suus bivat cuntentu
No aspirendi a unu gosu prus perfettu?
S' impiu cali est chi prenu de turmentu
Cudda boxi no ascurtit, chi in segrettu
Ddi promittit gravissima
Pena a is colpas durissima?
De cuddu in sa speranza, no intendeus
De custu in su terrori: *existit Deus?*

Eppuru! sa prus rea de Flegetonti
Furia iniqua in sa terra est arribada,
E cun s'alitu impuru de Acheronti
Prus de una humana menti hat offuscada;
Mostrau s' iniquidadi hat nua sa fronti;
Pagu est su Deus non timiri
Chi s' impiu scit opprimiri
De dd' offendiri, arroxia e dd' insultai
Finzas s' essiri suu boffiu hat negai.

Issa est chi a su fanaticu seguaci
De moderna assurdissima sapienzia
Affinat s' intellettu perspicaci
Indurendi a is rimorsus sa cunsenzia;
Est issa chi diffundit sa voraci
Fiamma de ideas orribilis;
E a is corpus suus terribilis
Tremiri bistu heus giai sa terra, is maris,
E is Tronus vacillai cun is Altaris.

Celu, e Terra non fiat. A Sei bastanti
Solu Deus existiat in issu e tottu,
Ma, *si fazzat*, cumandat, e in su stanti
S'essiri e Terra, e Celu hat reconnottu.
Prodigiu immensu! ma su nai chi tanti
Pozziu hat su brazzu inabili
De zurpu casu instabili,
No est, no, siat po duresa, o siat po ingannu,
Prodigiu (si cunfessit) mancu mannu.

Giai su Ligure in navi, ahi no Italiana!
De s'ardua impresa sua su fini hiat biu,
E s'ancora in s'arena Americana
Affundendi, is promissas hiat cumpliu.
Diversa de sa sua sa turba Ispana
Innì sa terra, varia
Incontrat s'aqua, s'aria,
E a is de sa patria in tottu disugualis
Erbas, arburis, fruttus, animalis.

E s' homini... ? no innì de sa natura
S' errori corrigiat brazzu industriosu.
De concava montagna s'abertura
Su ricoveru fiat de su riposu;
De su sidi s' arriu studàt s' arsura,
E a nua, de leis non domita
Barbara genti indomita
Is membrùs trucidaus (est cretiu a stentu!)
De su simili suu fiant alimentu.

Ma chi a un Enti fit deppiu si existiant
Scienta de Celu, e Terra altu Segnori;
A sa barbarie uguali, aundi biviant
Fiat cuss'Enti in distinguiri s' errori.
Ma crei chi saldamenti unidas siant
De Deus sa connoscenzia

Cun dognia humana scienzia,
E chi movant a passu simbillanti
Est forzis tianti stranu, assurdu tanti?

---

IL NATALE DI N. S. GESU' CRISTO.

## ELEGIA.

Dognia monti de Idume, dognia planu
Est de sa nì cobertu, incadenau
Po su gelu est su cursu a su Giordanu.

Giai sa notti sa Terra hat oscurau,
Giai prus de s' usu rigidu Aquiloni
S' est de su fridu Nord precipitau.

E a s' orrori de gelida stasoni
Ricoveru circhendi in grutta oscura,
Virgini, ses giai Mamma, e su Lioni.

De Giuda chi su mundu de paura
Fait tremiri, ti pendit de su sinu
Miti angioni de paxi, e de dulzura.

De sa bianchesa tua fiat su gesminu,
Debili fiat imagini sa Rosa
De su vivu colori porporinu:

A sa Mamma prus bella, e prus donosa
Solu in bellesa est custu Fillu uguali,
Issa sola est cant' Issu preziosa.

Ahi non lompit a tanti ogu mortali,
E de luxi aici viva a su splendori
Morit bintu in sa lotta disuguali!

Connosciu in sa criatura su Criadori,
Chi su Soli non mortu totalmenti,
Si una nui s'interponit, o vapori,

Cun su vividu raju risplendenti
Bincit s' oppostu velu, e s' orizzonti
Avvivat cun sa luxi, e fait ridenti.

Ma una fiera selvaggia in dognia monti
Hat a incontrai s' asilu, e no hat a tenniri
De Deus su Fillu, aund' arrimai su fronti?

Duru lettu de fenu hat a sustenniri
Chini su padiglioni s'hat prantau
In su centru a su Soli, e no hat a ottenniri

De is fatidicus cignus s'Aspettau
Ospiziu mancu vili, e dignu prus
De s'homini scaresciu, abbandonau?

Intendis desolada, is prantus suus
Bis giustus, e impotenti a ddus calmai
Unis misera mamma! is prantus tuus.

Ah! de prangiri cessa, e suspirai:
Aundi cun tali Mamma est Fillu tali
Logu a su propriu Celu est de uguagliai.

Hat a spuntai sa dì, chi universali
Santa imbidia hat a tenniri su mundu
A is cavernas, asilu a s'Immortali;

E su Nilu, e s'Eufrate e s'Istru biundu
Scarescius de su Gallu, de s' Armenu,
De s' Egittu aici riccu, aici fecundu,

Hiant a bolliri placidu, e serenu
Dirigiri su cursu a sa currenti
De s'humili Betlemme in su terrenu.

Curriri innoi giai biu s'humana genti
  Terras, immensus mari superendi
  De is regnus de s'Aurora, e de Occidenti,

E Roma is setti frontis inclinendi
  Adorai su Presepiu, bregungiosa
  S' ara de vauu Giove abbandonendi.

Su veru Giove est custu, vittoriosa
  Arziat issu sa manu, e in su momentu
  Torrat cuddu a sa valli tenebrosa;

  Valli orrenda de prantu, e de turmentu.
  Destinada a ingannaus, e ingannadori,
  Si, o Virgini, unu Fillu no hessis tentu.

Ma in gosu has Tui cunvertiu su dolori,
  Regnai fais Tui sa paxi, e fais cittiri
  De is falangis gherreras su furori.

E s' universu interu s' hat a biri
  In Tui sola esultai, cali sa binta
  Preda su bincidori in su sparziri.

Ne' innoi rustica turba est solu spinta,
  Ma clara stella insolita, devotus
  Hant is Sabius in Celu giai distinta;

E giai de is regnus sudditus rimotus
  Offressint is tesorus cussas manus,
  A Deus, Homini, Rei depidus votus.

Cantu has a essiri miti, e ahi cantu humanus
  Cussus ogus de Celu hant a mirai
  Humilis de s'orienti is Soberanus!

E Tui felici a patria in su torrai
  Tui sa prus prediletta, e fortunada
  De is mammas prus felicis hant a nai.

Chi s' Eligia ses Tui, sa Destinada
Deus po tenniri a fillu, e de s'affettu
Sa prima parti a Tui nd' est accordada.

Ridenti issu ti fixat, e in segrettu
Pesat mancu a unu Deus s' humanidadi
De tanti amori essendi unicu oggettu.

Ah, si deu ddu meresciu, ah de bondadi
Po su Cantori tuu, prega, o Maria,
Prega una sola oghiada de piedadi!

E in tottu hat a cambiai s' anima mia.

---

LA NASCITA DELLA V. MARIA.

## ODE SAFFICA.

Cali in candidu carru luminosu
In mesu a is umbras de sa notti bruna,
A fai bellu su celu tenebrosu,
Nascit sa luna;

Cali bistìa de purpura in orienti
De su Rei de sa luxi ambasciadora
In fiammeggianti carru, risplendenti
Spuntat s' aurora;

Cali s' iride candu hat penetrau
Su soli de una nui s' umidu velu
Cun arcu variamenti colorau
Pintat su celu;

Tali... ah perdona; o sola, incomparabili,

Digitized by Google

Perdona; si deu nau chi nascis tali
Diffettu est de sa menti, e de un' inabili
Lingua mortali.

Cali est mai de su mundu su primori
Ita existit de mannu e peregrinu,
Chi non cedat de custu a su splendori
Raju divinu?

Cali has a fai cunfrontu, o Musa mia,
Si Deus s' opera sua prus bella, e pura
Architettau sapienti hat in Maria
De sa natura?

A Tui pensàt innantis chi sa varia
Bincessit de su Caos orrenda gherra,
Innantis chi suspendia in mesu a s' aria
Hessit sa terra.

E de candu ab eterno in sa Sapienzia
Is operas futuras previdiat,
In Tui sa prus insigni, a preferenzia
Si cumplaxiat.

Ma puita in d' una valli profanada,
Nienti simili a Tui podis mirai
Faiti cumpangia nostra, o Immaculada,
Has a negai?

Ah no! solus po Tui sa terra hat tentu
Formas nobilis tanti, e tanti bellas
Splendit solus po Tui su Firmamentu
De tantis stellas.

Tempus fiat giai chi meda prus s'aspettu
A natura luxiat po sa bellesa,
Ma attirau s' hat terribili decrettu
S' antiga offesa.

Infecundas hat fattu issa is Campagnas
Seminendi de spinas su terrenu,
A s'aspide issa hat postu in is intragnas
Atru velenu.

Beni; ses Tui ca sola chi sa sorti
Felici, torrai podis a su Mundu,
Su barbaru bincendi de sa Morti
Regnu profundu.

Beni; non bis cuddu Serpenti orribili
Chi a una femmina incauta hat fattu ingannu
Insultai temerariu a su terribili
Produsiu dannu?

De su Celu prescelta, e destinada
Cussa fronti superba a conculcai
Faitì cumpagia nostra o Immaculada
Has a negai?

Ah no! giai biu, chi de su Soli in fronti
Risplendit sa corona meda prus
De candu hat cumtemplau de s' orizzonti
Is ogus tuus.

Su nobili cipressu chi esaltau
Hat s' umili Sïonne a tanti onori,
De Gerico su tanti decantau
Misticu flori.

E sa palma, e su platanu, e s' olia,
E is cedrus de su Libanu decoru
Reconnoscint, e adorant in Maria
Sa Reina inzoru.

Beni a abbattiri is portas infernalis,
Conquistendi po nosu is regnus Santus,
Beni, ascurta is suspirus, de is mortalis
Ascurta is prantus.

Digitized by Google

N° 5 (*bis*), PAGE 266.

Si pianta in fondo al sinüoso mare,
Già disegnata in pria di sparti Ibèri,
A larghe maglie una Città pescosa
Con grande ingegno, e grand' arte divisa,
Le di cui mura sollevate in alto
Da sugheri leggeri a galla stanti
Pendon sospese sino all' imo fondo.
« Avvi ricetti, ed avvi porte, ed avvi
Profonde gallerie, ed atrii, e corti, »
Ed avvi in fin, non delli sparti intessi,
Ma di canapi forti a strette maglie,
Serrata ovunque predatrice stanza,
Detta dai pescator stanza di morte,
Ove chi mette una sol volta il piede,
Nato può dirsi alla fortuna in ira.
Serrano questa camera fatale,
Camera di contento al Dio Commerzio,
E 'l Capo-rais, e a fronte il Paliscalmo,
E altri legni minori in ordin posti
Un quadrato formanti. In mezzo a questo
Il capo della pesca in picciol legno,
Girando intorno ai predatori intenti,
Dirigge pien d' ardor la gran *mattanza*.
Attendon tutti il fortunato istante,
E al proferirsi della voce *sarpa*,
Lenti tirano in pria l' enorme peso
Della ben chiusa populata atanza,
Dal forte Capo-rais a cui s' attacca;
Dal Paliscalmo poi la parte opposta
Del recinto fatal s' innalza ad arte.
Quanto la rete vien più suso, tanto

Si rinserra de' legni il gran quadrato,
E quei che entrar nella forata morte,
Rimangon chiusi ovunque, e senza scampo.
Un bollimento nel pacato mare,
Che và crescendo al comparir de' Tonni,
Prepara i cori alla vicina strage,
E muto veglia l' Interesse attento.
Tra i lunghi Capo-rais, e Paliscalmo,
Inerti legni a scaffo sol costrutti,
De' predatori si divide il coro,
Di pali armati, con un ferro in punta
Attissimo e ferire. Intento cresce
L' agitazione, il turbamento, e tutto
Bianco già reso per la spuma il mare,
Che levata in marosi i visi asperge,
In un baleno all' alto grido *ammazza,*
Lo cambia il sangue, e già vermiglio appare.
Batte la coda elastica il gran Tonno,
Corre ritorna s' agita s'affanna
Violentato assalito e messo a morte,
E morte cruda sotto i predatori,
Che dando fiera, e furïosa caccia
« Colpiscono feriscon d' ogni intorno. »
Ma al rimirarsi entro la negra barca
Cinto d' amici o spasimanti o morti
Già vicini a passar l' ondoso oblìo
Sotto nuovi Caronti in nuovo Stige,
S' accorge il Tonno allor del teso inganno,
E omai vedendo che ogni cura è vana,
Sospira in petto furïoso il core,
Nello spirar dell' alma in mezzo ai suoi,
Che scende in seno a inevitabil Pluto.
Fame tu sei che lo tradisti ingrata,
Dura Signora, che giammai ti scordi
De' tuoi tributi: da lontani mari,

Per te ne venne ad incontrar, crudele!
L' ultimo aguato onde non è ritorno.

---

## N° 6, PAGE 513.

### LA DIVINA PROVIDENZA E LA MISERIA UMANA.

Deus, qui cum potentia irresistibile
Nos creas, et conservas cum amore,
Nos substentas cum gratia indefectibile,
Nos refrenas cum pena, e cum dolore,
Cum fide nos illustras infallibile,
Et nos visitas cum dulce terrore,
Cum gloria premias bonos ineffabile,
Malos punis cum pena interminabile.

Ja' cum misericordia, ja'justitia
Humilias, et exaltas, feris, curas:
Pro nostra conditione, et injustitia
Nos tractas, tuas miseras creaturas:
Si leges tuas violamus cum malitia,
Nos castigas, et mandas penas duras;
Si te servimus per operas bonas
Promittis etiam palmas, et coronas.

Die, et nocte suspiramus impatientes.
In terra valle misera imploramus
Misericordias tuas, penitentes
De tanta culpa nostra. Si mundamus
Animas, et conscientias deliquentes,
In gratia tua nos justificamus,
Cum dolore, et perfecta contritione,
Et humile, et sincera confessione.

O fragiles creaturas, et errantes!
O tempus breve! o humanas mutationes!
Bene, et male operamus incostantes,
Ruimus, e vitamus occasiones,
Teneros nos sentimus, et amantes
Duros atiam, ingratos. O passiones!
Libera nos, o Deus, cum elementia,
Et clamores intende cùm patientia.

De vile terra factos nos tolèra,
Et supporta, et procura nos salvare:
Salva nos, Deus, nostra gloria vera,
Eterna vita nostra, beatu mare,
In die tua terribile, et severa
Facturas tuas non cures damnare;
Ne nos condemnes creaturas tuas,
Una anima est, si perit, non das duas.

Misera anima! Si erras, et varias
Per difficiles vias et tortuosas,
Et non repudias tantas phantasias,
Et culpabiles pompas et damnosas,
Intrare est impossibile per vias
Augustas, triumphales et gloriosas,
Et possibile ruere in fatales
Et profundas cavernas infernales.

Homines, qui cum tanta incertitudine
In lacrymosa valle militamus,
Et cum continua ardente inquietudine
Tota vita die, et nocte fatigamus;
Cum viva fide, amore, et mansuetudine
Operemus, si glorias suspiramus:
Deus est qui promittit nos salvare,
Et eterna corona nos donare.

In te, Maria Virgine, speramus,

Digitized by Google

Inter sanctos, et justos sancta, et pura,
Gementes cum fervore, et supplicamus
Qui intercedas pro tanta creatura
Fragile et delinquente. Si imploramus
Auxiliu' et patrociniu, da, et procura
Defendere tuos servos, qui anhelantes
Suspiramus in terra militantes.

---

## N° 7, PAGE 318.

### L'ASSUNZIONE DI M. V.

### ODE.

Quale est custa Segnora,
Simile a s' aurora,
Qui alzat in chelu in carru triunfante?

Est de su Babu Eternu
S' unica figia eletta,
Conçetta senza mancia originale.
Pro pasmu de su infernu
Senza neu conçetta
Contra su serpe barbaru infernale,
Est sa pius perfetta
Virgine pura, e netta,
Pro unione divinale
De su Ispiritu Santu isposa amante.

*Quale est ec.*

Virgine pura, e bella
Dae tottus connoschida,

Qui sutta de sos pèes portat sa Luna;
Coronada de istellas,
De fiores guarnessida,
Pro sos figios de Adàm dicia e furtuna:
Sa serpente attrivida,
Qui trunchesit sa vida
D'Adam et Eva in duna,
Li stat sutta sos pèes morta e tremante.

*Quale est ec.*

Tottus sas Gerarchias
Dae su Chelu intonant,
Pienas de maravigias e ispantu
Narant sas allegrias;
Chelu e terra resonant;
Figios d'Eva, lassade su piantu:
Hoe sas tres personas
Formana tres coronas
Pro coronare Maria;
Nè sunt fïores de sa Terra errante.

*Quale est ec.*

Una de Omnipotentia,
Qui est corona immortale,
Deus Babu li donat in onore;
Attera de Sapientia
Su Figiu Çelestiale,
E sa terza corona est de Amore.
Meïghïna totale
Subra de dogni male,
Pro chi su peccadore
Incontret a Maria ad ogni istante.

*Quale est ec.*

Cust' est eudda Femina,
Qui dadu hat a cumbatter
A Lusbel, e a tottu s' Acheronte,
De chelu e terra Reina :
Cust' est, e no atter,
Qui l'hat postu su pèe subra su fronte :
Su virginale latte,
Qui su Mundu riscatte
In su Calvariu Monte,
Hat dadu Figia e Mamma a Deus infante

*Quale est ec.*

Quando dae su nïente
Su Mundu formaïat,
Cun sas divinas boghes soveranas,
Su Deus onnipotente,
Cun unu solus fiat
Criesit chelos, mares, e funtanas;
Maria fit presente,
Ed in tottu assistente.
Si canto cosa humana,
S'iscurtet de David s'arpa sonante.

---

## N° 8, PAGE 335.

Carboni décrit ainsi la chasse des Sardes :

At celerem potius nemora inter frondea cervum
Insequimur, crebrisque agitamus cursibus aprum,

Qui levibus summam plantis vix signat arenam.
Præterea, leporesque vagi, damæque fugaces
Explicuere suos ubi lata per æquora cursus,
Fulmineas per inane pilas emittere cannis
Suescimus e rigidis, e certo figimus ictu.

---

Il peint dans les vers suivants l'insalubrité de la Sardaigne :

Nimirum exusto emitiit quem terra vaporem
E gremio, arctoæ nec dissipat impetus auræ,
Forsan et udus alit Notus, exitialis et Auster,
Tollitur, atque leves circum late inficit auras.
Hinc nobis gravis est, et non tolerabis aer,
Millia et hinc hominum fato rapiuntur eodem :
Ætna ut quum nimio fervens exuberat æstu,
Spirat in exhaustum flagranti e viscere sulphur,
Et pecudum omne genus circumpopulatur, et agros.
. . . . . .
. . . . . .
Corpora quin etiam Cœli spirabilis aer
Inficit insinuans sese : nocet artubus ægris
Qui mare, qui terras Titan ferventior urit.

Voici ses vers sur le serpent de Calabre :

Squammeus haud aliter Calabris in saltibus anguis
. . . . . .
Quum venit in siccum, et flammantia lumina torquens,
Oraque diffuso lambens manantia tabo,
Sibilat horrendum, et lingua micat ore trisulca.

---

Digitized by Google

## N° 9, PAGE 335.

Voici quelques passages du poëme sur la Cène :

Quæ suprema tibi jam nox, Christe, incubat, ecquid
  Invideat nocti, quæ tibi prima fuit?
Imo est, supremæ invideat quod prima : videre
  Namque datur quod non viderit ulla dies.
Factum hominem vidit te prima; suprema perennem
  Factum hominum potum te videt, atque cibum.
Divina ipsa stupet natura; humana refingi
  Se se, divinam sentit et hinc fieri.
Cœlesti mortale genus dape iamque refectum
  Æternum vivet, ceu Deus ipse, diem.
O Nox, Christe, tibi longe exoptatior, o Nox
  Semper honorata, ac semper acerba mihi!
Noctium amara cohors, series gemebunda dierum,
  Singultu Noctem hanc sæcula cuncta colant!

---

Pax mea sit vobis; animos dulcissima rerum
Innectat mea pax, invicto et robore firmet,
In terris et vos geniis cœlestibus æquet.
Sed nec tanta meo fuerint hæc munera amori
Magna satis : fines immensus præterit omnes.
Plus etiam quam quod Superis contingere possit,
Plus etiam votis exquirite, fingite mente :
Scilicet et mentem superabo, et libera vota.
Omnipotens, sapiens, præ cunctis dives et idem
Nil valeam, nil possideam, norimve, quod amplum
Exæquet nostri monimentum et pignus amoris.
Jamque manu accipiens pura immedicataque liba

Digitized by Google

In Cœlum palmas, cum voce utrasque tetendit
Acturus Patri tanto pro munere grates;
Tum frangens æque socios partitur in omnes
Ecce meum, dicens, panis sub imagine corpus.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Mortem, si nescis, scelerata in pectora condis,
Impia gens, posses quæ æternam immittere vitam!
Vita bonis, mors ipsa malis sunt Cœlica liba.

---

## N° 10, PAGE 335.

Quæ vitæ sedes, eodem certissima amori,
Atque odio, atque iræ, et fraudi, studioque nocendi,
Atque voluptati delecta, aliisque nefandis,
Mortales quotquot pessumdant undique monstra,
Et torquent misere, cœlique a sedibus arcent.
Καρδιαν graii, nostri cor nomine dicunt.
Hanc et dius Amor, vixdum mortalia membra
Induerat Summo soboles æquæva tonanti,
Hanc tenuit, colit hanc divini corporis arcem.

. . . . . .

. . . . . .

Hic vos certa manent victricis præmia palmæ
Atque hilares sine nube dies deducere, et annos.
Heu cor, heu quali absortum jam vortice amoris
Æstuat, et longe labefactum incendia jactat!
In flammas ut abire parat, ceu sole pruina
Matutina solet, flavensque liquescere cera,
Sive leves agris stipulæ spirantibus austris!
Rimari liceat venas, ipsasque medullas,
Quidque globos flammarum alat, ejectetque perennes.

Digitized by Google

## N° 11, PAGE 335.

Dum me corpore, dum tuoque pascis,
Jesu, sanguine, me rigere trunci
Statim insensilis algidique adinstar
Prorsus sentio. Rursus æstuosi
Impotenter amoris ustulare
Memet si applicita face ad labores,
Vertor in viridissimum repente
Arbustum undique ramulis opacum,
Nullo quod rear igne posse aduri.
Ergo age, o mea lux, mea atque vita,
Jesu, omni ambrosia atque nectare omni
Longe dulcior, eia, amore ut urar,
Fac vanis prius aream remotis
Sæcli deliciis, et ante, pascar
Quam nutrimine Cœlico, optimarum
Virtutum viream omnium nitore.

---

## N° 12, PAGE 345.

Questo cigno immostal, poichè il suo nido
Pose del Lazio tra gli avanzi augusti,
Spiccò tal volo, e tal ne corse un grido
Che nato parve ai secoli vetusti:

E varcati i confin del patrio lido,
Che furo in breve al suo rinomo angusti,
Giunse ove il senno d' un Ministro fido
Fea proprio un Rè tra gli più savj, e giusti,

E giunse pur, dacchè più spiaggie empièo,
Al trono eccelso di colui che tiene
Lo somme chiavi ancora in sul Tarpèo,

E alfine... ah il fine sen taccia, e sia men conto
Qual ne fù poi nelle native arene
L'inonorato, e torbido tramonto.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

FIN DE L'APPENDICE.

230551

HAG 2010232

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

## LIVRE TROISIÈME.

## SARDAIGNE.

Pages.

CHAP. Ier. Départ de Bonifacio. — *Capo del Orso.* — Abus, inconséquences des quarantaines . . . . 7

CHAP. II. Ile de *la Madeleine.* — Colonie corse. — Aspect.—Le baron de Geneys.—Vins.—Raisins.—Marins.—Église.—Chandeliers de Nelson.—Bombe de Napoléon . . . . . 10

CHAP. III. *Porto-Pullo.*—Ile de la *Tavolara.* —Berger Souverain. — Chèvres.— Golfe de *Terra-Nova.* — Barre . . . . . 14

CHAP. IV. *Terra-Nova.* — Aspect. — M. Puccio. — *Cucotto.* — Église *Saint-Simplicius.* — Colonne. — Citerne.—Vue. — Plaine.—Population ancienne et actuelle de la Sardaigne. . . . . 16

CHAP. V. Ancienne *Olbia.*—Domination romaine . . 20

CHAP. VI. Sardes. — *Cavalcanti.* . . . . . 24

CHAP. VII. Hospitalité sarde . . . . . 27

CHAP. VIII. Château de *Padulazza.* — Anciens châteaux.—Féodalité en Sardaigne.—Sa suppression . 32

CHAP. IX. *Limbara.* — Montagnes; — Forêts de la Sardaigne. — Fontaine de *Caddos.*—*Berchidda.* — Alvaro Mannu. . . . . 35

Pages.

CHAP. X. TEMPIO. — Arrivée de l'évêque. — Maisons de granit. — Fontaine.—Filles de Tempio.—Vue . 39

CHAP. XI. *Gallura*. — Habitants. — Improvisateurs. — Dialecte. — D. Pes . . . . . 42

CHAP. XII. *Agius*.—Jean Fais. — École. — Enseignement primaire en Sardaigne. — Fontaine.—*Luogo-Santo* . . . . . 48

CHAP. XIII. *Castel-Doria*. — Eaux thermales. — Ancienne Ampurias.—*Cussorgie*. . . . . 51

CHAP. XIV. Juges. — *Anglona*.—*Perfugas*. — *Martis*. — *Nulvi*.—Tableau.—Noraghes. . . . . 53

CHAP. XV. SASSARI.—*Piazza*. — Population.—Château aragonais.— République de Sassari. — Cathédrale. —*La Trinité*.—Tableau.—Archevêché. . . . . 57

CHAP. XVI. Université. — Le docteur Sacchero.—Magasin des tabacs.—Domination autrichienne. — Jésuites.—Écoles pies.—Le P. Angius. . . . . 60

CHAP. XVII. Bibliothèque.—Manuscrits d'Azuni . . 63

CHAP. XVIII. Palais civique.—Théâtre. — Fête populaire.—Costumes.—Revue.—Concert.—Bal.—*Maschera di ballo* . . . . . 65

CHAP. XIX. Palais *Saint-Sébastien* et *Vallombrosa* . . 69

CHAP. XX. Fontaine du *Rosello*.—Araolla.—*Molentu* . 71

CHAP. XXI. Ritta-Christina . . . . . 74

CHAP. XXII Environs.—Boulevards. — M. St. Caboni. —Tour de *Doria*. — Puits *dell' Arena*. — *Claustrali*. — Frère Antoine Cano.—Vue.—Myrtes.—Vallée de *Logulentu* . . . . . 76

CHAP. XXIII. *Porto-Torrès*.—Accroissement.—Bateau à vapeur. — Diligence. — Antiquités.—Cathédrale. —Colonnes. — Sarcophages.—Statues.—*Consolata*. 80

CHAP. XXIV. Route centrale.—Dépense.—Cantonniers. 84

CHAP. XXV. *Scala di Ciocca*. — *Cargièghe*. — *Sainte-Famille*.—Eaux minérales de *St.-Martin*.—*Codrongianus*.—Tableaux . . . . . 86

Pages.

CHAP. XXVI. *Monte-Santo.* — *Boruta.* — Église *Saint-Pierre* . . . . . 89

CHAP. XXVII. *Toralba.* — Anguilles. — Erreur sur la domination sarrasine en Sardaigne. — Fontaine de *Cabu-Abbas.* — Noraghe *Santo-Santinu.* — *Giave.* — Château. — Volcans éteints . . . . . 92

CHAP. XXVIII. *Bonorva.* — Église. — Mœurs. — Bataille. 95

CHAP. XXIX. *Saint-Siméon.* — Point culminant de la route. — *Monte-Muradu.* — *Mulargia.* — *Macomer.* — Colonnes milliaires. — Église. — Mausolée phénicien. — Vue. . . . . 97

CHAP. XXX. *Bosa.* — Cathédrale. — Rue du Fleuve. — Vins. — Rosaire public. — *Bosa vieille.* — Rire sardonique. — Golfe. — Sardines . . . . . 99

CHAP. XXXI. *Bortigali.* — Mont *Santu-Padre.* — Don Dominique Foïs. — *Borore.* — *Abbasanta.* — Foire. — Mœurs. — *Timoria* . . . . . 103

CHAP. XXXII. *Regia-Tanca.* — Clôture. — Chevaux. — Achettes . . . . . 106

CHAP. XXXIII. *Paulilatino.* — Desséchement. — Puits de Sainte-Christine. — *Bonarcado.* — Église. — Concile. — Monastère. — Prieuré. — Lauriers. — Église *Saint-Pierre.* — Esclavage en Sardaigne . . . . 109

CHAP. XXXIV. *Milis.* — Forêt d'orangers . . . . . 113

CHAP. XXXV. *Bauladu.* — Saint-Grégoire. — *Palio.* — Noraghes. — *Fordongianus.* — Thermes. — Pont antique. — Eau minérale. — *Allai.* — Mont *Brighini.* — Château de Méduse . . . . . 117

CHAP. XXXVI. *Campidano d'Oristano.* — Aspect. — Cactus. — Pont. — *Tirsi.* — *Intemperie.* — Chère sarde. 121

CHAP. XXXVII. ORISTANO. — Judicat d'Arborée. — Ambassade française. — La princesse Éléonore. — *Carta de Logu* . . . . . 125

CHAP. XXXVIII. Cathédrale. — Clocher. — Chapelles. — Séminaire. — M. Marghinotti. — M. Bua. . . . 130

Pages.
Chap. XXXIX. Porte *de Mare*. — Ancien palais.—Poterie.—Foire.—Raisin.—Prisons. . . . . 133
Chap. XL. Blé. — *Monti granatici* et *nummari* . . . 135
Chap. XLI. *Cabras*. — Beauté des habitants. — Toilettes des paysannes. — Église de *l'Assomption*. — Vins. . . . . 137
Chap. XLII. *Mare-de-Pontis*. — Pêche. — Château d'Éléonore. — Golfe d'Oristano.—Iles.—Ruines antiques. — Mont *Arcuentu*.—Château . . . . . 141
Chap. XLIII. *Uras*. — Bataille. — Premier usage de l'artillerie en Sardaigne. — Noraghe. — *Sardara*.— Paroisse.—Statues.—L'ingénieur Maréchal.—*Saint-Grégoire*. — *Monreale*. — Bains . . . . . 144
Chap. XLIV. *Sanluri*.—Château. — Murs. — Victoire de D. Martin.—Plaine.—Étang.—Église.—Recteur. — Poules. — OEufs. — Coqs. — *Su parapettu*. — *Sa best-e-peddi*. — *Monastir*. — Pont. — Colonne milliaire. — Gite aux capucins . . . . . 148
Chap. XLV. Cagliari.—Rues.—Balcons. — Habitants. —Ouvriers. — *Borsacchini*. — Avocats. — Notaires. — Gens titrés. . . . . 152
Chap. XLVI. Fête de saint Efisio . . . . . 156
Chap. XLVII. Place *Saint-Charles*. — Statue du roi Charles-Félix. — Tour de l'*Éléphant*. — *Castello*. — Palais municipal. — Portraits de M. Marghinotti. — Palais royal. — Tour de *Saint-Pancrace*. — Promenade de la poudrière.—*Colletti*.—Promenade *Saint-Laurent*. — Vue . . . . . 160
Chap. XLVIII. Théâtre. — Bastion *Sainte-Catherine*. — Fortifications. — Port. — Commerce. — Rade. — Forçats. — *Camposanto* . . . . . 167
Chap. XLIX. Cathédrale. — Ambons. — Cénotaphe du roi D. Martin. — Tombeau de la femme du roi Louis XVIII. — Plat sculpté. — Tremblement de terre en Sardaigne. — Grand crucifix. — Tableau de

Pages.
l'école de Raphaël. — Cadello. — Religion des Sardes . . . . . 170
Chap. L. *Saint-Dominique.* — *Crucifiement.* — *Saint-Lucifer.* — Audace du saint. — Son tombeau. — *Sainte-Eulalie.* — *Saint-Augustin.* — Tableau du saint. — S. Ritta. — *Goccius* . . . . . 176
Chap. LI. *Claustrali.* — Péristyle. — *Sainte-Anne.* — *Saint-Efisio.* — *Launedda.* — Boulets français. — Prison de Saint-Efisio. — *Saint-Michel.* — Tableaux. — *Saint-Pierre.* — *Carmine.* — Peintures. — *Annonciade.* — Capucins. — Pharmacie. — Citerne . 180
Chap. LII. Université. — Fondation. — Revenus. — Concours. — *Majoli.* — Académie agraire . . . 184
Chap. LIII. Bibliothèque. — Imprimerie en Sardaigne. 188
Chap. LIV. Musée d'histoire naturelle et d'antiquités. — Ossements pétrifiés d'éléphants. — Oiseaux. — Plantes marines. — Sarcophages. — Inscription phénicienne. — Congés romains. — Instruments aratoires, armures antiques. — Médailles. — Vases. — Idoles phéniciennes . . . . . 191
Chap. LV. *Orfanotrofio* de Saint-Lucifer. — Le chanoine Manunta. — Conservatoire de la Providence. — Aliénés. — Enfants trouvés. — Vaccine . . . . 197
Chap. LVI. Hommes célèbres de Cagliari. . . . . 200
Chap. LVII. Antiquités. — Amphitéâtre. — Petit temple. — Citernes. — Aqueduc. — Nécropole. — Mausolée de Pomptilla . . . . . 208
Chap. LVIII. *Bonaria.* — Couvent. — Madone. — Petit vaisseau. — Tombeau d'Azuni. — Squelette de la comtesse Mariana Picchinotti . . . . . 215
Chap. LIX. Tour des signaux. — Grotte des Palombes. 218
Chap. LX. Château de *Saint-Michel.* — Carroz . . . 220
Chap. LXI. *Pirri.* — Vin. — *Ballo rotondo* . . . . 222
Chap. LXII. *Selargius.* — Jardiniers. — Fête de la Madone. — Procession. — Costumes . . . . . 225

Pages.

CHAP. LXIII. *Quartù.* — La Sainte-Hélène. — Pain. — Clocher. — Capucins. — H. Vernet . . . . . 228

CHAP. LXIV. Étang. — *Isoletta.* — *Baosterra.* — Pêche. — Chasse. — Flamants. . . . . 231

CHAP. LXV. *Capoterra.* — Fête de la Vierge du rosaire. — Antiquités. — *Assemini.* — Intelligence malgré l'air et la boue. . . . . 234

CHAP. LXVI. *Orri.* — Le marquis de Villahermosa. — Amandiers. — Oliviers. — Mûriers. — *Moscato.* — Palmiers. — Vue. . . . . 237

CHAP. LXVII. *Pula.* — Sanctuaire de Saint-Efisio. — Pères de la Merci. — Jardin. — Puberté, maternité précoces. — Ancienne *Nora.* — Aqueduc. — Môle. — Amphithéâtre. . . . . 240

CHAP. LXVIII. *Siliqua.* — Bœufs. — Château. — Antiquités. — *Domus-novas.* — Oranges. — Capucins. — Papeterie. — Grotte. . . . . 243

CHAP. LXIX. *Iglesias.* — Le chanoine Lebiu. — Cathédrale. — Fontaines. — Aqueduc. — Château. — Murs. — Environs. — Vallée de la *Canonica.* — Jardin des Dominicains. — Rossignols. . . . . 247

CHAP. LXX. Mine de plomb de *Monteponi.* — Mines de fer . . . . . 250

CHAP. LXXI. *Porto-Paglia.* — *Porto-Scuso.* — Ile *Saint-Pierre.* — Colonie de Tabarca. — *Carloforte.* — Port. — Habitants. — Le major Porcile. — Le P. Napoli. 252

CHAP. LXXII. Statue du roi Charles-Emmanuel. — Paroisse. — Oratoire de la *Conception.* — Madone africaine. — L'abbé Segni. — Oratoire de *Saint-Pierre.* — Tombeau de Porcile. — Antiquités . . 257

CHAP. LXXIII. Ile *Piana.* — Pêche du thon . . . . 260

CHAP. LXXIV. Presqu'île *Saint-Antioche.* — Domination carthaginoise . . . . . 267

CHAP. LXXV. *Calaseta.* — Mosaïque. — Salines. . . 269

CHAP. LXXVI. *Saint-Antioche.* — Ancienne *Sulci.* —

Pages.

Tombes. — Catacombes. — Bain. — Temple. — Môle. — Silo romain. — Château. — Carrière antique. — Vin. — Golfe de Palmas. — M. de Lamartine. — Grotte. — Pont sur la mer. — Perdrix. — *Villamassargiù*. — Fort. . . . . 271

Chap. LXXVII. *Villasor*. — Château. — *Acqua Cotta*. — *Villacidro*. — Maison de l'évêque. — Colonne. — Cascade de *Sa Spendula*. — Cerisiers. — Fonderie . 277

Chap. LXXVIII. *Saint-Gavino*. — *Alès*. — Cathédrale. — Pilo. — Séminaire. — École . . . . . 280

Chap. LXXIX. Vin. — Fontaines de *Planu-Espis* et de *Marzàna*. — Château de *Barumeli*. — *Usellus*. — *Santa-Pinta*. — Mont *Arci*. . . . . 283

Chap. LXXX. *Aritzo*. — Ferme de la neige. — Mont *Argentu*. — Mont *Cresia*. — *Tixili*. . . . . 286

Chap. LXXXI. *Arzana*. — Fromages. — Belle vieille. — Guerre communale. — *Baunei*. — Candeur des habitants. — Pain de gland. — Repas public. — Oratoire de *Sainte-Marie Navarresa* . . . . . 291

Chap. LXXXII. *Belvi*. — Vallée d'*Isca-de-Belvi*. — Noyers. — *Azzara*. — Montagne de *Sa Costa*. — Vin. — *Busachi*. — Femmes. — Toiles . . . . . 295

Chap. LXXXIII. *Bolothana*. — Recensement. — Écoles. — Rue Saint-Sauveur. — Église. — Pèlerinage. — Noraghes. — Sépultures des géants. . . . . 298

Chap. LXXXIV. *Burgo*. — Château de Goceàno. — Prunisinde. — Le roi Enzius . . . . . 301

Chap. LXXXV. *Bottidda*. — Mont *Corona*. — Couvent. — *Bono*. — *Saint-Michel*. — Statues. — Conventuels. — Le chevalier Angioi. . . . . 304

Chap. LXXXVI. *Benetutti*. — Bains. — Tableaux. — Antiquités. — *Bultei*. — Fontaine. — *Soletta*. — Porcs. 308

Chap. LXXXVII. *Bitti*. — *La pastorizia*. — Latin. — Mœurs. — Courses . . . . . 311

Chap. LXXXVIII. *Notre-Dame-des-Grâces*. — *Saint-*

Pages.
*Georges*. — Capucins. — Fontaines *Su Cantaru*. — *Fritta*. — Antiquités. . . . . 315
Chap. LXXXIX. *Pattada*. — Le Père Cubeddu. — *Budduso*. — Abeilles. — Mont *Acuto*. — Château . . 317
Chap. XC. *Ozieri*. — Bergers propriétaires. — *Rinfresco*. — Pâtes. — Fontaines. — Capucins. — Capucines. — Vue . . . . . 320
Chap. XCI. Souterrain du Carmel. — *Madone de Montserrat*. — Tableau attribué à Michel-Ange. — Montagne *Armadoria*. . . . . 324
Chap. XCII. *Bisarcio*. — Édit *delle chiudende*. — Cathédrale . . . . . 326
Chap. XCIII. *Ardara*. — Concile. — Libertés sociales au moyen âge. — Siége. — Cathédrale. — Georgia. — Maître-autel. — Anciennes peintures. — Clocher. — Forteresse. — Antiquités. — *Morès*. — Vieille sarde. . . . . 328
Chap. XCIV. *Tiesi*. — Grotte. — *Fenestras*. — *Bunnannaro*. — Vignes . . . . . 332
Chap. XCV. *Bessude*. — Le P. Carboni. . . . . 334
Chap. XCVI. *Alghero*. — Catalan. — Sonnet algharais-français. — Commerce. — Corail. — Margallions. . 344
Chap. XCVII. Enseignement. — Lo Frasso. — Simon. — M. Manno . . . . . 348
Chap. XCVIII. Cathédrale. — Chapelle du Saint-Sacrement. — Mausolée du duc de Montferrat. — Course des sacs. . . . . 351
Chap. XCIX. Maison de Charles-Quint. — Son séjour à Alghero. . . . . 353
Chap. C. Arsenal. — Vieilles armures. — Poudre espagnole. — Fortifications. — Mortiers français. — V. Sulis. . . . . 356
Chap. CI. Madone de *Val Verde*. — Port *Conte*. — Bataille. — *Saltimbenia*. — Antiquités. — Grotte de l'*Autel*. . . . . 360

Pages.
CHAP. CII. Grotte de Neptune. — Vestibule. — Lac. — Tribune. — Rotonde. — Éclairage au gaz . . . . 363
CHAP. CIII. *Sorso*. — *Castel-Sardo*. — Fortifications. — Cathédrale. — Séminaire. — Biscuits. — Chanson. — Vue. — *Sainte-Marie de Tergu*. . . . . 368
CHAP. CIV. *Longo-Sardo*. — Antoine Peretti. — Blocs de granit de *Santa-Reparata*. — Tour. — Vue . . . 372

## APPENDICE.

N° 1. D. Gavino Pes . . . . . 377
N° 2. Salvatore Sanna . . . . . 384
N° 3. Araolla . . . . . 386
N° 4. Le chanoine Cabras . . . . . 416
N° 5. Pintor. . . . . 417
N° 5 (*bis*). Le chanoine Raymond Valle . . . . . 427
N° 6. Le P. Madau. . . . . 429
N° 7. Le P. Cubeddu . . . . . 431
Nos 8, 9, 10 et 11. Le P. Carboni. . . . . 433
N° 12. M. S. Caboni . . . . . 437

FIN.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Digitized by Google

# Publications de Hauman et Cie.

VALERY. Voyages en Italie. 1 vol. in-8o à 2 col.

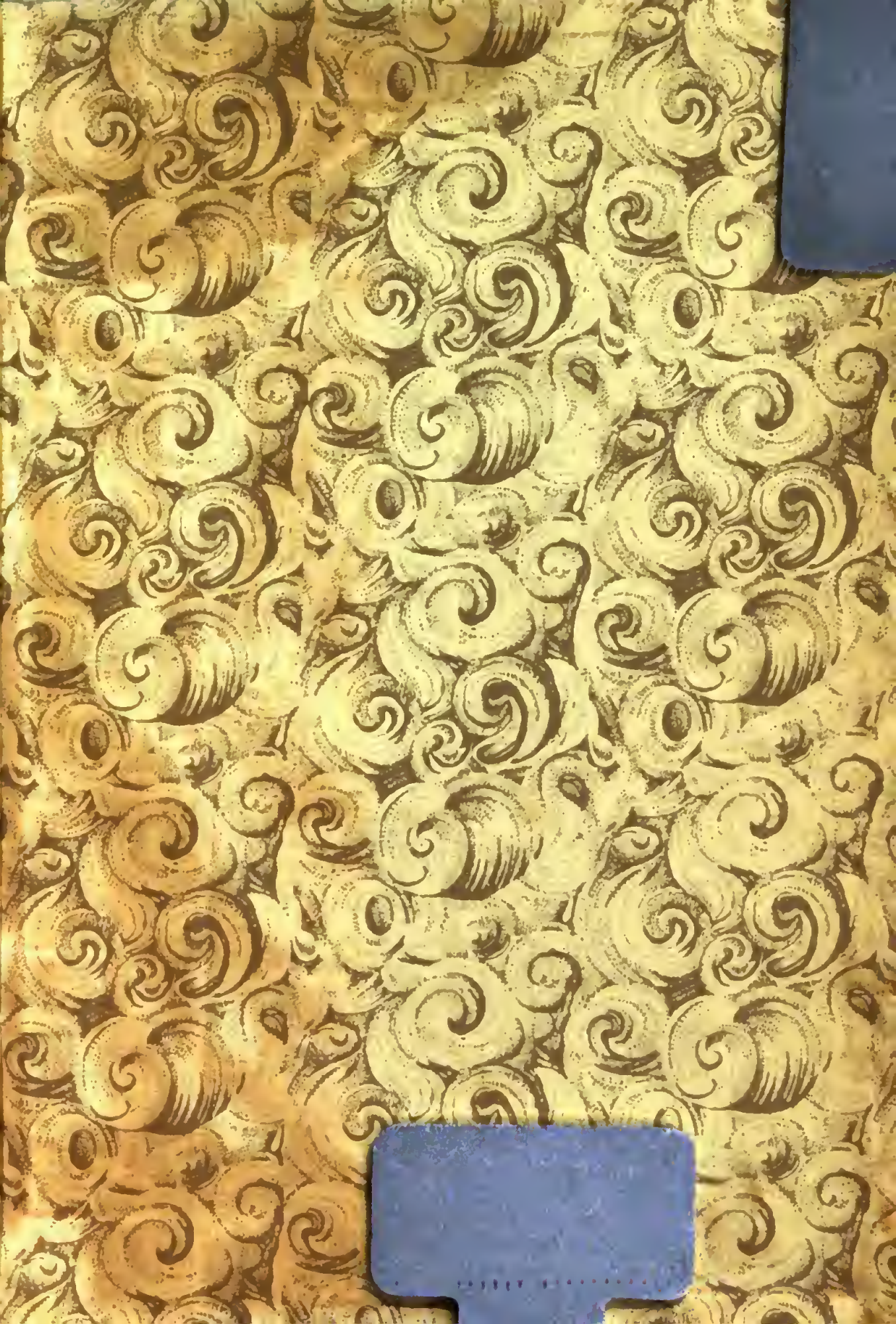
HAUSSEZ (le baron d'). Alpes et Danube. Voyages en Suisse, Syrie, Hongrie et Transylvanie. 2 vol. in-18.

MÉRIMÉE. Voyage dans le midi de la France. 1 vol. in-18.

— Voyage dans l'ouest de la France. 1 vol. in-18.

AMPÈRE. Littérature et Voyages. 2 vol. in-18.

TROLLOPPE (Mistriss). Belgium and Germanica. 2 vol. in-18.

FERRIER. Guide du voyageur en Belgique et en Hollande. 2 vol. in-18, avec plans et vues.

Digitized by Google